Adams 213.1
Vol. 1.

MÉMOIRES

DE MONSIEUR

DE GOURVILLE.

TOME PREMIER.

MÉMOIRES
DE MONSIEUR
DE GOURVILLE,

Concernant les affaires auxquelles il a été employé par la Cour, depuis 1642 jusqu'en 1698.

Nouvelle Édition, revue & corrigée.

TOME PREMIER.

Adams 213-1

A MAESTRICHT,
Chez JEAN-EDME DUFOUR, & PHIL. ROUX, Imprim. & Libraires, associés.

M. DCC. LXXXII.

10968
C

* ADAMS 213.1

MÉMOIRES
DE
M. DE GOURVILLE,

Concernant les affaires auxquelles il a été employé par la Cour, depuis 1642 jusqu'en 1698.

J'AI composé ces Mémoires dans l'oisiveté où je me suis trouvé réduit par un accident qui m'est survenu, pour m'être frotté du talon gauche au-dessus de la cheville du pied droit, dont je fus si incommodé, que la gangrene se mit à ma jambe ; ce qui obligea les Chirur-

giens à me faire plusieurs incisions. Ils m'ordonnerent de boire des eaux vulnéraires, qui m'avoient tellement échauffé qu'on ne croyoit pas que j'en pusse guérir, & je fus réduit en si mauvais état vers la fin de l'année 1696, que je me souviens d'avoir entendu dire quelques mots pendant ma maladie, qui me faisoient croire que chacun songeoit déja à ce qu'il feroit après ma mort; mais les forces & le courage ne m'ayant pas manqué, je me trouvai en fort peu de temps en état d'espérer que ma vie feroit en sûreté pour cette fois.

Comme je fus long-temps privé de tout commerce, le bruit se répandit que mon esprit n'étoit plus comme auparavant; & peut-être sur quelque fondement. Mes amis, dont le nombre étoit grand, me vinrent voir une fois ou deux chacun; mais jugeant que je ne pouvois plus être bon à rien, ils se contenterent

d'envoyer, pendant quelques jours, ſavoir de mes nouvelles : cependant mes amis particuliers continuerent de me voir. Enfin, après être guéri, mes jambes ſe trouverent ſi foibles, que je n'ai pu marcher depuis: outre que de temps en temps ma playe, qui avoit été fort grande, ſe rouvroit, & qu'avant cela il y avoit près d'un an que j'avois beaucoup de peine à marcher. Sur la fin même, il me falloit abſolument quelqu'un pour me ſoutenir. Cela n'empêcha pas que je n'euſſe toujours envie de me préſenter devant le Roi. M'étant trouvé à ſon paſſage à Verſailles, & Sa Majeſté s'étant apperçue que j'étois ſoutenu par un homme, s'arrêta, & eut la bonté de me demander de mes nouvelles, & par quel accident j'étois en l'état où elle me voyoit : je répondis que c'étoit par une foibleſſe qui m'étoit venue au genou, qui m'empêchoit

de marcher. Je pris la liberté de lui dire, par une efpece de preffentiment, que comme je n'aurois peut-être plus l'honneur de la voir, je la fuppliois de trouver bon, que je la remerciaffe non-feulement de toutes les bontés & de la bienveillance dont elle m'avoit honoré; mais encore de ce qu'en terminant en dernier lieu toutes les affaires que je pouvois avoir, elle m'avoit mis en état (quoi qu'il m'arrivât,) de finir ma vie avec douceur & commodité. Elle eut la charité de m'entendre, & de me dire qu'elle l'avoit fait avec plaifir; que fi j'avois encore quelque chofe à defirer, elle étoit difpofée à le faire. Ce difcours me toucha fenfiblement, & j'en fus fi attendri, que je ne pus lui répondre que par une profonde inclination de tête. Je ferois connoître ce qui a donné occafion à la bonne volonté de Sa Majefté pour moi, fi j'a-

vois le temps d'achever les Mémoires de tout ce qui s'eſt paſſé pendant le cours de ma vie : ce que je n'oſe eſpérer ; & on verroit que le Roi a eu des bontés pour moi au-delà de ce qu'on peut s'imaginer.

Je commence donc ces Mémoires aujourd'hui 15 Juin 1702, après l'avoir ſouvent refuſé à la ſollicitation de pluſieurs perſonnes d'eſprit, qui s'offroient de les rectifier, ſans avoir eu la penſée de les ſatisfaire. Mais en réfléchiſſant aujourd'hui ſur des queſtions qui m'ont été faites par un de mes amis, au ſujet des affaires du temps paſſé, & ayant trouvé que ma mémoire me fourniſſoit les choſes auſſi récentes que ſi elles ne venoient que d'arriver, le plaiſir que j'ai ſenti en cela a peut-être contribué à me les faire entreprendre, eſtimant que je m'amuſerois fort, ſi j'y employois le temps que je paſſois à me faire lire.

Je commencerai à dire que je vais entrer dans ma 78^{e}. année, & que je ſuis né à la Rochefoucault le 11 Juillet 1625.

Après la mort de mon pere, ma mere me fit apprendre à écrire. On me mit en penſion à l'âge de 17 ans, chez un Procureur à Angoulême, où je demeurai au plus ſix mois; d'où étant revenu à la Rochefoucault, M. l'Abbé de la Rochefoucault, depuis Evêque de Leyctoure, me prit pour ſon valet-de-chambre, mon frere aîné étant pour lors ſon Maître-d'hôtel, & j'y fus inſtallé au mois de Juin 1642.

Vers le commencement de cette même année, le Cardinal de Richelieu étant mort, les amis de M^{rs}. de la Rochefoucault leur manderent qu'ils feroient bien de venir à Paris, & ils prirent le parti de s'y rendre incontinent : j'y vins avec eux, & y demeurai juſqu'au mois

d'Avril 1646. Je puis dire que M. l'Abbé de la Rochefoucault étoit fort content de moi, & qu'il m'accordoit ſa confiance; mais M. le Prince de Marſillac, qui depuis a été M. le Duc de la Rochefoucault, voulant faire la campagne de 1646, pria M. ſon frere de lui accorder que je le ſuiviſſe pour le ſervir en qualité de Maître-d'hôtel. Mon frere parut y avoir quelque répugnance, parce qu'il craignoit que je ne fuſſe attaqué du poumon. En effet, de huit freres ou ſœurs que nous étions, il en eſt mort ſept, les uns plus âgés que les autres. Cela n'a pas empêché que je ne me ſois trouvé l'année paſſée quatre-vingt-dix neveux ou nieces, arrieres-neveux ou nieces, d'un frere & de cinq ſœurs, dont quatre étoient plus âgés que moi. Cette digreſſion me donne lieu de dire que la loterie de l'Hôpital-général qui ſe faiſoit alors, me fit

venir la curiosité d'écrire de tous côtés qu'on m'envoyât la liste de leurs enfants, & de mettre un louis d'or pour chacun à cette loterie.

Je reviens donc à la campagne de 1646. Malgré les répugnances de mon frere à me laisser faire, l'envie de parvenir prévalut. Après la prise de Courtray, l'armée marcha au Canal de Bruges, pour faire passer, avec le Maréchal de Grammont, 6000 hommes, qui devoient joindre M. le Prince d'Orange, pere du dernier mort. Dans cette marche, les ennemis, qui avoient avancé leurs lignes à la portée du pistolet des nôtres, ayant su qu'on capituloit, & peut-être dans le dessein d'aller voir ce Canal de Bruges, prirent leur marche de ce côté-là. Comme personne ne doutoit que ce ne fût pour nous combattre à l'entrée de cette plaine, à mesure que notre avant-garde y entroit, on se

rangeoit en bataille. M. le Duc de Retz & M. le Prince de Marſillac, qui étoient volontaires, ſe mirent dans le premier rang des eſcadrons du Régiment du Roi, que commandoit M. le Comte de Montbas. Je fus mis avec leurs Gentilshommes au ſecond rang derriere eux; mais les ennemis ne penſoient pas à nous attaquer. Ainſi ſur le ſoir, chacun commença à ſe poſter, & chercher à ſe loger pour la nuit; (tout le monde convient que ce jour fut le plus chaud qu'on eût jamais vu.) Comme il n'y avoit preſque point de tentes, parce qu'on avoit laiſſé les gros bagages, j'allai couper du bois pour faire une baraque à M. le Prince de Marſillac; & ſachant qu'il y avoit un petit ruiſſeau, je me ſervis d'un baril pour lui apporter de l'eau. A mon retour, je fis faire cette baraque, où M. le Prince de Marſillac coucha ſur un matelas; mais

comme homme peu expérimenté, je me couchai ſur l'herbe auprès de lui, & me fis rafraîchir les bras & les jambes par la roſée. On fit marcher de grand matin les troupes qui devoient paſſer le Canal avec M. le Maréchal de Grammont. Je voyois tout le monde monter à cheval, ſans qu'il me fût poſſible de remuer bras ni jambes. Le ſoleil commençant à avoir de la force, j'eſpérois que cela me procureroit beaucoup de ſoulagement; mais après être demeuré juſqu'à ce que l'on m'avertît que les troupes de l'arriere-garde marchoient, je montai à cheval; & ayant trouvé un morceau d'une pique, je m'en fis un bâton, & allai joindre les chevaux de bagage de M. de Marſillac. Quelque temps après, j'entendis crier derriere moi, gare, gare, & me ſentis donner un coup de canne ſur la tête : je me retournai bruſquement, & déchargeai un coup de bâton ſur le col de

celui qui m'avoit frappé, ſans ſavoir qui il étoit. Auſſi-tôt je me vis environné; & le Capitaine des Suiſſes de M. le Duc d'Orléans m'ayant pris par les épaules pour me jetter à bas, je lui donnai un ſi grand coup de coude dans l'eſtomac, qu'il quitta priſe. M. le Marquis de Meſny, Capitaine des Gardes de Monſieur, qui étoit préſent, m'ayant reconnu dans ce triſte état, ſe mit en devoir de me ſecourir: il me fit faire paſſage, & me dit de fuir: ce que je fis avec toute la diligence poſſible. On parla fort de cela le ſoir, & on trouva extraordinaire d'avoir frappé un Aide-de-camp de Monſieur, qui lui faiſoit faire place. Je contai mes raiſons, & dis, que m'étant ſenti frappé, (d'ailleurs j'ignorois que Monſieur fût préſent,) ayant un bâton à la main, j'avois rendu le coup à celui qui m'avoit frappé. Après quoi, il fut arrêté qu'en préſence du Ca-

pitaine des Gardes de M. de Marſillac, je demanderois pardon à genoux à M. le Comte de Chaumont qui étoit au lit; ce que je fis, & lui dis que j'étois au déſeſpoir de l'avoir frappé, ne l'ayant pas connu : il me pardonna, & me montra ſon col & ſa tête fort enveloppés, & dit à M. Bercenay qu'il alloit être ſaigné pour la troiſieme fois. Je l'ai rencontré depuis, & j'ai feint de ne le pas reconnoître.

L'on revint faire le ſiege de Mardik; je pris mon temps pour aller ſeul à la tranchée, & voir à quel point j'aurois peur : ne m'en étant pas beaucoup ſenti, je me fis un plaiſir d'être toujours auprès de M. le Prince de Marſillac, quand il y alloit la nuit, avec beaucoup d'autres, pour ſoutenir les travailleurs. Une nuit que je m'étois offert à porter les armes, étant debout & appuyé contre un terrein qui avoit été

relevé, pour couvrir ceux qui étoient dans la tranchée, un coup de canon donnant ſur cet ouvrage me couvrit de terre. Comme la nuit étoit aſſez claire, on crut que j'étois tué ; mais j'en fus quitte pour la peur.

Quelques jours après, les ennemis firent une grande ſortie environ à l'heure de midi ; M. le Prince de Marſillac y courut en toute diligence, & fut ſuivi de la plupart des gens de qualité, qui repouſſerent les ennemis. On y perdit beaucoup de monde, entr'autres M. le Comte de la Rocheguyon, qui ne laiſſa pour héritier de la Maiſon de Liancourt, qu'une petite fille âgée d'un an & demi, qui épouſa enſuite M. le Prince de Marſillac. M. de la Feuillade & quelques autres perſonnes de remarque y furent auſſi bleſſés à mort. M. le Prince de Marſillac y reçut un coup de mouſquet au haut de l'épaule. Quelques jours après, il ſe fit

porter à Paris dans un brancard. M. de la Rochefoucault étant venu au devant de lui, M. le Prince de Marſillac lui dit qu'il étoit content de moi & des ſoins que je lui rendois; qu'il lui feroit plaiſir de me laiſſer à ſon ſervice. Je fus bientôt dans ſa confidence, & tout-à-fait dans ſes bonnes graces. Il acheta le Gouvernement de Poitou : l'y ayant ſuivi, il me fit ſon Secretaire; & après avoir reçu quelque inſtruction de M. Cerizé, qui avoit beaucoup d'eſprit, & qui étoit Secretaire de M. de la Rochefoucault le pere, je m'acquittai aſſez bien de ma commiſſion.

M. le Prince de Marſillac étant revenu à Paris avec peu d'argent, parce qu'outre que la famille n'en avoit guere, on auroit fort ſouhaité qu'il n'y fût pas retourné, m'ordonna d'aller parler de quelques affaires à M. d'Emery, pour lors Contrôleur-Général, (j'avois ce jour-

là un habit rouge avec quelques galons deſſus). Peu de jours après, M. le Prince de Marſillac ayant envoyé ſon Intendant lui parler, M. d'Emery, à la premiere rencontre de M. le Prince de Marſillac, lui dit : quand vous aurez quelque choſe à me faire dire, envoyez-moi la caſaque rouge, qui m'a déja parlé une fois de votre part. Cela m'en fit connoître, & me donna lieu de faire quelques affaires auprès de lui pour M. le Prince de Marſillac, qui auroit été obligé de quitter Paris, ſi je ne m'étois aviſé de demander à M. d'Emery un paſſeport pour faire ſortir du Poitou 800 tonneaux de bled. Je lui demandai en même-temps, s'il ne trouveroit pas mauvais d'en ajouter 200 pour moi, afin que je puſſe en avoir le profit. En ſouriant, il me dit qu'il le vouloit bien. Auſſitôt que j'eus retiré mon paſſeport, je pris la poſte pour aller à Nyort,

où je trouvai moyen de le trafiquer & d'en tirer une lettre-de-change de 10 mille livres. Je ne ſaurois exprimer la joie qu'eut M. le Prince de Marſillac de ſe voir en état de continuer ſon ſéjour à Paris; mais toute la famille en conçut beaucoup de chagrin contre moi. M. le Prince de Marſillac me dit de prendre mes 2000 livres, & d'employer les huit autres pour ſon ſervice; mais avec le temps les dix y furent à-peu-près employées.

Le Roi étant ſorti de Paris la nuit de la veille des Rois, M. le Prince de Marſillac le ſuivit; il me laiſſa à Paris, & me donna un billet pour M. l'Abbé de Maiſons, frere du Préſident, qui étoit inſigne frondeur, & du nombre des ſix qui avoient été arrêtés par le Parlement pour des affaires ſecretes. Après la convention que M. le Prince de Conti ſeroit élu Généraliſſime, s'il vouloit rentrer

rentrer à Paris, je trouvai moyen d'en sortir. M'étant fait Lieutenant d'une Compagnie de Bourgeois du fauxbourg St. Honoré, commandée par un Charretier, qui demeuroit devant la porte du logement de M. le Prince de Marsillac, & ayant monté la garde avec la Compagnie, je fis tenir un cheval prêt, & m'en allai à St. Germain aussi-tôt. Ce jour-là, il fut résolu que M. le Prince de Conti partiroit le soir sur les 11 heures avec M. le Prince de Marsillac & M. de Noirmoutiers, & qu'on feroit tenir des chevaux prêts à l'abreuvoir. Cette résolution étant prise, M. le Prince de Marsillac m'entretint long-temps, & m'instruisit de ce que je devois dire à Paris en cas qu'il fût fait prisonnier; ne doutant pas qu'on ne lui coupât le col. Je lui dis que s'il vouloit faire savoir sûrement les choses dont il me parloit à la personne qu'il m'indiquoit,

il devoit lui écrire, étant bien résolu de ne le point abandonner, si nous étions pris. L'heure du départ de ces Seigneurs approchant, M. de Marsillac s'imaginant que M. le Prince de Conti auroit quelque peine d'aller à pied jusqu'à l'abreuvoir, chargea de Berquigny, son premier Ecuyer, d'aller prendre un cheval, de lui donner en main celui que M. le Prince de Conti devoit monter, & de le venir joindre dans l'avant-cour au-dessus de la grande porte qui entre dans le château. Etant donc revenu, M. le Prince de Marsillac mit pied à terre; & s'approchant de cette porte pour voir quand M. le Prince de Conti passeroit, le hazard fit que quelqu'un sortit avec un flambeau. Dans le temps qu'il voulut se mettre à l'écart, pour n'être pas reconnu, M. le Prince de Conti sortit accompagné de M. de Noirmoutiers, qui

lui donna la main pour aller jusqu'à l'abreuvoir, parce qu'il avoit beaucoup de peine à marcher. Enfin, la porte du château étant fermée, M. le Prince de Marsillac nous le vint dire à M. de Berquigny & à moi, croyant que M. le Prince de Conti avoit été arrêté. M. le Prince de Marsillac dit qu'il avoit été obligé de quitter cette porte, à cause du flambeau, & qu'il étoit peut-être sorti dans ce moment. Nous resolûmes d'aller à l'abreuvoir pour nous en assurer; mais n'y ayant trouvé personne, que l'Ecuyer de M. de Noirmoutiers, duquel M. le Prince de Conti avoit pris le cheval, & qui avoit eu ordre d'attendre M. le Prince de Marsillac, pour lui dire que S. A. étoit partie avec M. de Noirmoutiers, nous prîmes le parti de marcher; mais ayant représenté qu'il falloit passer trois ponts, & que ces Mrs. pourroient avoir don-

né l'allarme en s'en allant, on convint que le plus sûr étoit d'aller par-derriere Meudon prendre un chemin qui nous meneroit du côté du fauxbourg St. Germain : nous l'avions pratiqué souvent dans des parties de chasse. Nous allâmes tomber auprès d'une barriere, où nous avions apperçu du feu. A mesure que nous en approchions, nous entendions souvent des qui va-là, & crier que si nous voulions avancer, on tireroit sur nous. Je mis pied à terre, & m'approchai de la barriere : je dis que nous venions pour le secours de la ville de Paris. On me répondit que l'on ne pouvoit laisser entrer personne, sans l'ordre de M. le Président Bocquemart. Je l'allai trouver; il vint avec moi pour faire entrer M. le Prince de Marsillac. M. le Prince fut fort en colere contre Mrs. les Princes de Conti & de Marsillac.

On commença à lever des troupes & de la part du Roi, à bloquer Paris. Après qu'on eut fait quelque cavalerie, on ſongea à faire venir des convois. En ayant été diſpoſé un conſidérable à Brie-Comte-Robert, M. de Noirmoutiers fut chargé de l'amener une nuit. M. le Prince de Marſillac ſortit le ſoir avec quelques eſcadrons de cavalerie pour le favoriſer, & s'avança vers Grosbois. La terre étant toute couverte de neige, les nouvelles troupes ſouffrirent beaucoup. Le matin on eut l'allarme; tout le monde monta à cheval; M. le Prince de Marſillac ſe mit à la tête de l'eſcadron de M. le Marquis de Rohan, frere de M. de Duras. Nos eſcadrons firent aſſez bonne mine en ſe mettant en ordre de bataille; mais auſſi-tôt qu'on eut commencé à tirer le premier coup, tout ſe ſauva en grand déſordre, à la réſerve de l'eſcadron

de Rohan, qui fit ferme pour quelque temps. M. le Comte de Sillery, beau-frere de M. le Prince de Marſillac; M. de Bercenay, ſon Capitaine-des-Gardes, & moi, étions auprès de lui. Le cheval ſur lequel j'étois, fut bleſſé de trois coups, dont il mourut. Ces Meſſieurs furent pris & moi auſſi, & mené au château de Ling. M. le Prince de Marſillac y fut extrêmement bleſſé, & ſon cheval tué : il ne laiſſa pas de monter ſur un autre, qui ſe rencontra par haſard, & ſe rendit à Paris. Quelque temps après, on parla de paix; elle ſe fit.

M. le Prince s'étant fort ſignalé pour favoriſer M. le Cardinal Mazarin, tout le monde diſoit que c'étoit lui qui l'avoit maintenu : cela lui fit croire qu'il pouvoit lui demander tout ce qu'il jugeroit à propos, & qu'il n'oſeroit lui refuſer : en ſorte qu'il avoit de grandes pré-

tentions. M. le Cardinal étant fort embarraſſé, réſolut de le faire arrêter au Palais Royal avec M. le Prince de Conty & M. de Longueville. L'ayant appris à la ville, je courus chez M. le Prince de Marſillac, & j'appris que Madame de Longueville devoit ſe retirer à Rouen, où M. le Prince de Marſillac l'accompagneroit. Elle fit tant de diligence, qu'elle y arriva le lendemain. Sur ce qu'on lui repréſenta qu'elle n'y pouvoit avoir aucune ſûreté, nous allâmes le jour ſuivant à Dieppe, d'où Madame de Longueville partit pour la Hollande, & ſe rendit delà à Stenay. M. le Prince de Marſillac étant en Angoumois, & M. le Duc de Bouillon à Turenne, ils comploterent enſemble de mener Madame la Princeſſe & M. le Duc d'Enguyen à Bordeaux, où ils ſavoient que régnoit un eſprit de révolte. Je fus envoyé à Madame

la Princeſſe Douairiere à Chantilly, pour la diſpoſer à envoyer Madame la Princeſſe & M. le Duc d'Enguyen à Mouzon; ce qu'elle fit. (Ceux qui n'ont pas vu la foibleſſe du Gouvernement d'alors, ne s'imagineront jamais comment tout ſe paſſoit, ſans qu'on l'empêchât.) M. le Prince de Marſillac, pour lors devenu M. de la Rochefoucault, par la mort de ſon pere, décédé au château de la Rochefoucault, ſous prétexte de faire conduire ſon corps à Verſeuil, où ils ſont inhumés, aſſembla deux ou trois cents Gentishommes, avec les valets & autres gens de ſes terres. Ayant fait juſqu'à ſix ou ſept cents hommes de pied, ils accompagnerent le corps à Verſeuil. Alors M. de la Rochefoucault propoſa à ſes amis d'aller avec lui à Saumur, où le Gouverneur, qui étoit mis par M. le Maréchal de Brezé, promettoit de le recevoir. Il marcha juſqu'à

qu'à Lusignan ; & m'ayant envoyé devant, pour avertir le Gouverneur de sa marche, j'appris, en approchant, son traité avec le Roi, & qu'il y avoit reçu ses troupes. Je revins aussi-tôt en porter la nouvelle à M. de la Rochefoucault qui arrivoit de Lusignan ; ce qui l'obligea à s'en retourner, & à congédier ses amis.

Messieurs de Bouillon & de la Rochefoucault conduisirent Madame la Princesse & M. le Duc à Bordeaux, où on les reçut ; & bientôt après M. le Maréchal de la Meilleraye y mena des troupes, pour tâcher de les réduire : mais la vendange approchant, Bordeaux songeoit à faire la paix. Je fus envoyé à M. le Cardinal, & ménageai une entrevue de M. de la Rochefoucault & de M. de Bouillon avec lui, laquelle se fit en sortant de Bordeaux après l'amnistie.

L'averſion générale qu'on avoit pour M. le Cardinal Mazarin, & les grandes actions de M. le Prince faiſoient, que tout le monde ſe plaignoit, & demandoit la liberté de ce Prince. Je ne ſais par quel haſard quelques-uns des ſergents & caporaux des compagnies des Gardes qui le gardoient à Vincennes, raiſonnerent entr'eux, qu'ils feroient leur fortune, s'ils pouvoient donner la liberté à M. le Prince.

Un caporal qui avoit été de la conférence, nommé Francœur, de qui j'avois tenu un enfant, m'étant venu voir, & m'ayant rapporté ce qui s'étoit dit à Vincennes, il n'en fallut pas davantage pour me donner envie de ſuivre cette affaire, & de me ſignaler à quelque prix que ce fût. Je chargeai donc mon compere de mettre ſur le tapis le diſcours qu'on avoit tenu pour la liberté de M. le Prince,

& de faire envisager à ses camarade, que si on pouvoit la lui procurer, ce seroit le moyen de faire leur fortune, & à tous ceux qui entreroient dans ce dessein. Je lui dis de leur proposer de faire un régiment, sous le nom de M. le Duc d'Enguyen, dont les sergents seroient les Capitaines, & distribueroient les autres Offices à ceux qui auroient le plus servi à la liberté de M. le Prince, & une somme d'argent pour chaque soldat qui y seroit entré; mais sur-tout de ne me pas compromettre en la moindre chose. Quelque temps après, il vint me dire qu'il ne doutoit pas que le projet ne pût réussir. Il eut une seconde conférence sans me nommer, & m'assigna un rendez-vous dans le mail de l'Arsenal avec deux sergents, qui avoient pouvoir de traiter. Je lui dis qu'avant de m'engager, je voulois en faire part à

Madame la Princeſſe Douairiere, pour m'aſſurer de l'exécution des promeſſes que je pouvois faire, & qu'enſuite nous conviendrions du jour que je pourrois me trouver au rendez-vous. Auſſi-tôt je me rendis chez cette Princeſſe, pour lui raconter tout ce qui ſe paſſoit. Comme j'avois l'honneur d'être connu d'elle, je ne fus point embarraſſé de lui dire, que je n'attendois que ſes ordres pour l'exécution du projet, & pour ſavoir juſqu'à quelle ſomme je pourrois m'engager. J'oſerai dire qu'elle m'embraſſa; du moins elle mit les deux mains ſur mes bras, en me diſant, que je pouvois promettre tout ce que je voudrois, m'aſſurant qu'elle me le feroit délivrer. Je penſai que je ferois mieux d'être certain d'une ſomme fixe. Je lui demandai ſi je pouvois promettre juſqu'à 100 mille écus; elle me répondit, oui; même juſqu'à 500

mille livres, s'il étoit néceſſaire. Je lui parlai du régiment que j'avois propoſé ; elle me dit que cela étoit fort bien imaginé, qu'elle me conjuroit de ſuivre cette affaire avec grand ſoin, & qu'elle m'alloit faire donner une ordonnance de 6000 livres ſur ſon Tréſorier, pour quelques avances à ceux avec qui j'avois fait l'entrepriſe. Elle fit appeller M. de la Tour ſon Secretaire, & ſigna l'ordonnance. Je m'en revins auſſi-tôt, & envoyai chercher mon compere Francœur, pour lui dire que j'étois prêt à me trouver au rendez-vous qu'il m'avoit propoſé à l'Arſenal, qui fut aſſigné au lendemain trois heures après midi. Auſſi-tôt que je fus ſorti de ma chambre, pluſieurs réflexions me vinrent en penſée : d'un côté, j'examinois ſi l'entrepriſe n'étoit pas un cas pendable à mon égard, & l'impoſſibilité qu'il y avoit preſque à la réuſ-

ſite; de l'autre côté, je regardois la gloire & l'avantage qui pouvoient m'en revenir. Enfin, j'allai le lendemain à notre rendez-vous, où je trouvai Francœur & les deux ſergents aux Gardes avec lui. Je commençai par leur demander comment ils prétendoient faire pour mettre M. le Prince hors des portes de Vincennes : ils me dirent qu'il n'y avoit preſque point de ſergents, ni ſoldats, qui ne parlaſſent ſouvent du chagrin qu'ils avoient de garder ce Prince, qui avoit ſi ſouvent haſardé ſa vie pour le ſervice du Roi, (comme quelques-uns diſoient l'avoir vu en pluſieurs occaſions,) pour maintenir un étranger qui l'avoit ſi injuſtement fait arrêter. Francœur, auquel j'avois toute confiance, m'aſſura que de huit ſergents ou caporaux qui avoient entendu la propoſition, il n'y en avoit pas un qui n'eût dit être tout prêt de perdre ſa vie, ou du moins

de la risquer, pour procurer la liberté à ce grand Prince. Je leur parlai des grandes récompenses qu'ils pourroient avoir en faisant une si belle action. Francœur me répondit que ces Messieurs voudroient bien savoir à quelle somme cela pourroit aller, afin de s'en servir à engager d'autres dans l'entreprise. Je ne balançai pas à leur promettre 200 mille livres, qu'ils toucheroient à Chantilly, à partager entre tous ceux qui voudroient l'y conduire, laissant à la générosité de M. le Prince de gratifier ceux qui auroient le plus contribué à sa liberté. Je leur dis ensuite que Francœur devoit leur avoir communiqué la pensée que j'avois eu, qu'on fît un régiment sous le nom de M. le Duc d'Enguyen; & que si M. le Cardinal apprenoit la liberté de M. le Prince, il n'avoit point d'autre parti à prendre que de sortir du Royau-

me. Les deux ſergents & Francœur ſe ſéparerent de moi pour un moment, & me rejoignirent, pour me dire qu'ils eſpéroient pouvoir faire réuſſir la choſe propoſée. Je leur préſentai 20 piſtoles, pour boire avec ceux qu'ils auroient deſſein d'engager. Après avoir fait bien des façons pour recevoir cet argent, nous convînmes de nous aſſembler, & que Francœur porteroit les paroles de part & d'autre. Peu de jours après, il me vint trouver pour me dire la réſolution qui avoit été priſe de faire ledit coup un jour de dimanche, parce qu'alors M. de Bar, Gouverneur de la Baſtille, avoit coutume d'aller à Vêpres, & que les Officiers qui étoient à la garniſon, à ſon exemple, y alloient auſſi ; qu'ils prétendoient faire faire des tire-fonds, dont l'anneau feroit aſſez large pour paſſer dedans des morceaux de bois, qui iroient d'un

jambage à l'autre, qu'ils mettroient aux portes par où l'on entroit à l'Eglise, & qu'aussi-tôt après ils crieroient : *Liberté des Princes, & 200 mille livres à ceux qui la leur voudroient procurer;* que ceux qui avoient fait l'entreprise, étoient persuadés qu'il n'y avoit pas un seul homme qui ne se tournât de leur côté, & qu'ils me répondoient du succès. Je leur donnai dix pistoles pour faire les petits faix; ensuite je retournai pour voir Madame la Princesse, qui étoit pour lors à Marlou. Elle m'embrassa tout de bon, après que je lui eus conté ce que je viens de dire. Elle m'avertit qu'elle avoit jetté les yeux sur quatre personnes qui devoient venir me trouver à Paris, pour être présents à l'entreprise, & que M. Dalmas, son Ecuyer, se rendroit le Mercredi à Paris avec les autres, & un certain nombre de chevaux pour monter les Princes;

ce qui fut exécuté. Mais le Vendredi, un des quatre ayant été saisi de peur, fit semblant le même jour d'aller à confesse à l'Eglise Nótre-Dame au Pénitencier; & s'étant accusé d'un vol dont il vouloit faire la restitution, il lui donna un paquet où il avoit mis quelqu'argent, & lui dit qu'il trouveroit le nom de la personne écrit dans ce papier. Le Pénitencier étant rentré chez lui, & voulant voir à qui il falloit faire cette restitution, trouva ces mots écrits: *Dimanche à trois heures, on doit mettre les Princes en liberté; il y a une intelligence dans Vincennes pour cela.* Le Pénitencier alla aussi-tôt porter le billet à M. le Coadjuteur; & le Samedi M. de Beaufort monta à cheval, suivi d'un nombre de cavalerie, & alla dans les villages aux environs de Vincennes, pour voir s'il ne trouveroit point quelques personnes préposées pour soutenir l'en-

treprife. Cela s'étant répandu le même jour, je vis bien qu'il n'y avoit plus rien à faire, M. de Bar devant être informé de toutes chofes. Je m'en allai paffer chez Francœur, pour lui donner avis de ce que j'avois appris; il me dit qu'il en avoit déja entendu parler, & qu'il alloit à Vincennes pour avertir fes camarades. Sur le champ, je montai à cheval, & m'en allai prendre la pofte à Longjumeau. Je fis beaucoup de diligence pour arriver à la Rochefoucault, où je me trouvai fort fatigué à mon arrivée. Je contai mon aventure à M. de Cerifé, (dont j'ai déja parlé,) qui étoit homme d'efprit, mais fort bouillant; il fe mit dans une grande colere, & me traita non-feulement de téméraire, mais de fou achevé, me difant que du temps du Cardinal de Richelieu, je n'aurois pas été huit jours en vie. Je lui répondis que, peut-être auffi

dans ce temps-là, je ne l'aurois pas entrepris, & qu'à bon compte je m'en allois chez mes amis en attendant que j'euſſe des nouvelles de la ſuite qu'auroit eu cette affaire. Et ſoit que l'avis qui avoit été donné fût regardé comme une choſe faite exprès & ſans fondement, ou de quelque façon que cela eût tourné, j'appris que cette découverte n'avoit produit que le changement des compagnies des gardes, pour en mettre d'autres.

Je fis enſuite deux voyages en poſte à Stenay; le premier en Janvier...... Les derniers chevaux que je pouvois prendre, c'étoit à Sainte-Ménehould, les frontieres étant preſque déſertes & les chemins extrêmement mauvais. Il y avoit beaucoup de bois à paſſer, & les payſans y étoient répandus par troupes, & tuoient indifféremment tous les paſſagers. Je me trouvai

vers le ſoir proche d'un endroit où mon poſtillon me dit qu'il y avoit ordinairement grand danger : pour l'éviter, il prit à côté du chemin ; quatre hommes ſortirent de derriere une mazure pour nous couper. Quoiqu'il nous fût impoſſible de galopper, voyant néanmoins qu'ils ne pouvoient pas nous joindre, ils tirerent trois coups de fuſil : j'en fus quitte pour la peur. Il faiſoit un temps diabolique. La nuit étant venue, je ſouffris des peines qui ne peuvent s'exprimer. Le poſtillon ayant voulu quitter le grand chemin, prit ſur la droite dans la campagne, croyant qu'il y faiſoit meilleur ; mais mon cheval qui étoit extrêmement las, enfonçoit, de ſorte qu'il ne pouvoit plus marcher. J'avois mis mon manteau ſur mes épaules à cauſe de la pluie & de la neige fondue, qui le rendoient fort peſant. Je voulus mettre pied à terre pour

ſoulager le cheval ; mais nous avions tant de peine tous deux, que nous faiſions fort peu de chemin. Le vent qui me donnoit dans le nez, me faiſoit extrêmement ſouffrir. Ce poſtillon qui avoit auſſi mis pied à terre par la même raiſon, ayant trouvé la ſouche d'un arbre, je m'aſſis deſſus, tournant le viſage du côté d'où je venois. Là je fis réflexion que j'avois un frere & quatre ſœurs qui étoient couchés bien différemment de moi, & qu'avec le temps ils pourroient me faire du bien, ou moi à eux, ſi la fortune m'étoit favorable, ſans regarder les peines qu'elle me coûtoit. Je m'entretenois avec mon poſtillon de ce qu'il croyoit que nous pourrions faire. Il me dit que nous ne pouvions arriver au lieu qu'il s'étoit propoſé pour être en ſûreté ; mais qu'à un demi-quart de lieue, il y avoit une eſpece de cabaret

dont il connoiſſoit l'hôte pour être honnête homme ; que cependant il avoit ſouvent des camarades chez lui ; qu'il étoit à craindre que, ſi nous reſtions, ils ne ſortiſſent avant nous, pour tâcher de nous aſſommer, ce qui me fit peur. Je ne voyois cependant d'autre parti à prendre, que celui d'en courir les riſques ; & pour pouvoir m'y rendre, je donnai mon manteau qui m'accabloit au poſtillon, qui le mit ſur ſon cheval, & nous fîmes plus d'une groſſe demi-lieue pour y arriver ; encore on nous tint aſſez long-temps à la porte, n'oſant pas nous ouvrir, parce que l'on ne ſavoit pas qui nous étions. Après nous avoir ouvert, il parut que nous faiſions pitié à ce pauvre cabaretier, en l'état où il nous voyoit. Après avoir fait un mauvais ſouper, je dormis ſur de la paille : nos chevaux ayant mangé, nous par-

tîmes, & j'arrivai à midi à Stenay. (Il s'eſt préſenté bien des rencontres qui m'ont fait faire des réflexions ſur le triſte état où je m'étois trouvé.) Peu de jours après, je retournai à Paris ſans avoir eu aucune aventure.

Au ſecond voyage que je fus obligé de faire à Stenay, je fus arrêté par-delà Grand-Pré, par des cavaliers de la Compagnie de M. le Maréchal de l'Hôpital, qui me menerent à M. le Comte d'Aſpremont, qui en étoit le Lieutenant, lequel m'envoya à Sedan comme priſon empruntée. En y arrivant, le geolier, qui étoit un homme de très-méchante mine, prit plaiſir à me faire voir comment on donnoit la queſtion, en me diſant que je l'aurois bientôt. Il me mit au cachot avec mon homme ſur de la paille. Le lendemain au ſoir, ſa femme, par pitié ou par curioſité, me vint voir ; le

le jour ſuivant, elle en fit de même, & m'apprit que M. Fabert ne vouloit point prendre connoiſſance de mon affaire : ce qui me fit bien augurer de ma deſtinée. Elle me dit que ſon mari devoit me donner des draps & un matelas pour coucher, & que l'on me laiſſeroit ſortir l'après-dînée dans la Cour; ce qui me fit un très-grand plaiſir. Après quelques entretiens avec elle, la voyant diſpoſée à me ſecourir, je la priai de me donner du papier & de l'encre; ce qu'elle fit, & porta enſuite ma lettre à la poſte, ſans que perſonne en ſût rien. J'écrivis à Paris, qu'il falloit faire un autre démarche vers M. le Maréchal de l'Hôpital, de qui ma liberté dépendoit. Madame de Puiſieux s'étant trouvée de ſes amis, elle fit ſi bien, qu'elle obtint une lettre de lui à M. d'Aſpremont pour me faire mettre en liberté. Mais comme celui-

ci avoit écrit à M. le Maréchal de l'Hôpital, que, s'il avoit envie de me faire fortir, il feroit bien-aife de profiter de quelque chofe fur les contributions que fes terres payoient à Stenay; ayant envoyé propofer, que fi on vouloit lui donner 6000 livres à déduire fur les contributions, il me feroit fortir, cela fut accordé. On m'envoya deux chevaux & un tambour pour me mener à Stenay, où je fus reçus avec grande joie. Après quelque féjour dans cette ville, je m'en retournai à Paris; & M. de la Rochefoucault y étant revenu quelque temps avant la liberté de M. le Prince, alla au-devant de lui jufqu'à fept ou huit lieues du Havre. En revenant avec S. A., nous paffâmes en deux endroits, où on faifoit des feux de joie dans les villages pour le retour de M. le Prince. Il y en avoit un entr'autres, fur le-

quel étoit une figure de paille couverte d'une vieille jupe rouge dessus, représentant le Cardinal que l'on brûloit. La ville de Paris témoigna aussi beaucoup de joie du retour de M. le Prince. Je commençai à me faire connoître dans cette occasion à S. A. Et quelque-temps après ayant eu l'honneur de lui parler deux ou trois fois, il me donna des marques de sa bienveillance; entr'autres un soir que j'étois allé pour le voir souper à l'hôtel de Condé, il me commanda deux fois de me mettre à sa table : ce qui me fit grand honneur, & regarder avec un peu plus de distinction qu'on ne faisoit auparavant. Enfin, étant entré de plus en plus dans sa confidence, il me parloit de toutes les affaires secretes, & de ce qui se négocioit à Bordeaux & à Madrid, étant dans la résolution de faire la guerre. Je tombai fort malade, d'une

fievre double tierce, dont je crus mourir; mais huit ou dix jours après étant un peu mieux, & même en convalefcence, M. le Prince, qui étoit prêt à partir pour Bordeaux, monta chez M. de la Rochefoucault au troifieme étage, où j'étois logé; & m'ayant raconté l'état de fes affaires, m'ordonna de l'aller trouver le plutôt que je pourrois, & de voir M. de Chavigny, pour pouvoir lui rendre compte de tout ce qui fe paffoit fur les affaires préfentes. Si-tôt que je me crus en état de faire le voyage en carroffe, j'allai recevoir les ordres de M. de Chavigny, à qui M. le Prince avoit dit de prendre une entiere confiance en moi. Après un affez long entretien fur toutes chofes, je me chargeai de dire à M. le Prince, que M. le Coadjuteur de Paris, & depuis Cardinal de Retz, étoit fi fort le maître de l'efprit de M.

le Duc d'Orléans, qui étoit la grande affaire, qu'à moins qu'on ne le fît enlever & conduire en lieu de sûreté, il n'y avoit aucune espérance de faire rien de bon avec Monsieur, & qu'on pourroit le mener à Danvilliers. Je partis donc par le carrosse d'Orléans, n'osant pas me hasarder d'aller à cheval : à Orléans, je pris un bateau pour me conduire jusqu'à Amboise, où je pris la poste. Etant arrivé à Bordeaux, M. le Prince passa une grande partie de la nuit à me faire rendre compte de tout ce que m'avoit dit M. de Chavigny, & du contenu en sa proposition. Ensuite il me dit de m'aller coucher, & qu'il songeroit à ce qu'il auroit à me dire le lendemain sur ce sujet.

Dans la seconde conversation, il me nomma trois ou quatre personnes, paroissant chercher quelqu'un qui fût capable d'exécuter son des-

ſein; mais auſſi-tôt qu'il m'en avoit nommé un, il trouvoit des raiſons qui devoient l'en empêcher. Enfin, ayant jetté les yeux ſur M. le Marquis de Clairambault, qui étoit pour lors Capitaine de cavalerie dans ſon régiment, & qu'il eſtimoit fort, il me fit croire qu'il en demeuroit-là. Cependant, après un peu de réflexion, il me dit que c'étoit un homme amoureux, & qu'il voudroit voir ſa maîtreſſe à Paris; ce qui étoit une raiſon inſurmontable. M'ayant remis à une autre converſation, il me dit enfin qu'il ne voyoit que moi capable de l'exécuter, & que je lui ferois un extrême plaiſir de le vouloir bien entreprendre; que lui & M. de la Rochefoucault me donneroient des ordres pour tirer le nombre d'hommes que je voudrois de la compagnie de cavalerie de Danvilliers; que l'Officier qui meneroit ceux que je vou-

drois faire venir à Paris, auroit ordre de les payer. Nous convînmes que je ferois avancer le reste du côté de Reims quand je jugerois à propos, pour favoriser la conduite de tout. M. de la Rochefoucault me dit que je pouvois passer en Angoumois, que j'y avois des amis & des parents à qui je pourrois me fier, & que j'en pouvois faire aller quelques-uns à Paris. M. le Prince m'ayant donné 300 pistoles & deux chevaux, me dit qu'il ne doutoit pas que je ne vinsse bien à bout du reste : mais en chemin faisant, voyant qu'il me falloit au moins prendre 15 hommes pour les faire venir à Paris, tant à pied, qu'à cheval, je considérai la médiocrité de mes finances. Je ne laissai pas de marcher avec confiance, espérant que la fortune m'assisteroit, comme elle avoit fait en plusieurs autres occasions, où je voyois peu d'espérance de fai-

re réuſſir mes deſſeins. Etant donc arrivé en Angoumois, je fis quelques tours aux environs de la Rochefoucault, où j'avois des parents. Je convins d'en faire venir quelques uns à Paris, & d'y joindre leurs amis avec d'autres qui étoient auſſi des miens. Je m'aſſurai encore de trois jeunes hommes qui avoient été laquais dans la maiſon de la Rochefoucault, qui ſavoient bien les rues de Paris. A mon arrivée à la Rochefoucault, le Sieur Machiere, frere de M. Tabouret, qui recevoit la taille de ces côtés-là, me vint voir. Je lui demandai des nouvelles de la recette, & quand il portoit ſon argent à Angoulême. Il me dit que lorſqu'il avoit ſept ou huit mille livres, il y faiſoit un tour. Je conſidérai que la fortune me préſentoit cette occaſion pour favoriſer mes deſſeins, par le ſecours que je pourrois trouver, en prenant bien mes

mes meſures. L'ayant fait queſtionner ſur l'argent qu'il pouvoit avoir, j'appris que cela pouvoit aller au plus à 4000 livres, ſans compter 4 ou 500 livres qu'il avoit reçu à la Rochefoucault. Je me propoſai de profiter de l'occaſion que ma bonne fortune m'envoyoit; & laiſſant paſſer quelques jours, pour donner le temps à la recette d'augmenter, je fis obſerver ſa marche. Ayant appris qu'il étoit dans une bourgade, & qu'il avoit envoyé dans les villages des environs, pour faire venir en ce lieu-là, les Collecteurs du voiſinage qui avoient de l'argent à lui remettre, je pris quatre hommes à cheval, de ceux dont je m'étois déja aſſuré, deux autres à pied avec chacun un fuſil, & m'en allai dans la bourgade où il étoit. M'ayant été facile en arrivant d'apprendre le cabaret où il faiſoit ſa recette, je mis pied à terre avec deux

de mes cavaliers ; j'entrai dans la chambre le piſtolet à la main, & lui demandai : Qui vive? m'ayant répondu : Vive les Princes, je lui dis, vive le Roi. Il s'écria : Hé, Monſieur, vous ſavez bien que je ramaſſe de l'argent pour lui. Je lui dis alors : M. de Machiere, j'ai beſoin de celui que vous avez, pour le ſervice de Mrs. les Princes ; & m'approchant d'une table où il comptoit de l'argent qu'un Collecteur lui avoit apporté, je me ſaiſis d'une groſſe bourſe qui étoit deſſus, à laquelle il y en avoit trois ou quatre autres attachées, ſervant à mettre les différentes eſpeces d'or qui avoient cours dans ce temps-là. Ayant apperçu un ſac plein d'argent dans un coffre qui étoit ouvert, je m'en emparai, & lui demandai quelle ſomme il pouvoit y avoir en tout : il me répondit qu'il y avoit plus de 5000 livres. Je lui dis que

j'avois beſoin de ſes chevaux, & que je lui donnerois une quittance de 8000 livres. En effet, je l'écrivis, & la ſignai, ayant expliqué qu'il lui ſeroit tenu compte de cette ſomme, comme l'ayant reçue de lui pour le ſervice de Mrs. les Princes. Un de mes gens m'étant venu dire que l'on s'étoit ſaiſi de trois chevaux, je voulus faire des honnêtetés à M. de Machiere; mais comme il me parut qu'il ne recevoit pas trop bien mon compliment, je lui donnai le bon ſoir avec mes deux hommes montés & un cheval en main. Après avoir marché un quart de lieue, j'attendis deux hommes que j'avois laiſſés derriere, pour obſerver ſi on ne me ſuivoit pas. Ayant ſu d'eux qu'ils n'avoient vu perſonne, je pris au travers des champs pour quitter le chemin; je m'en allai chez un de mes parents avec les cavaliers qui étoient avec moi. Je

dis aux deux autres d'aller au village, ou à quelque diſtance de là, attendre de mes nouvelles, & là je convins avec le Sieur de la Plante, (ce parent s'appelloit ainſi,) qu'il feroit marcher les gens que nous avions, partagés en différentes troupes. Je lui laiſſai de l'argent pour donner graſſement à ceux qui devoient faire le voyage de Paris, pour s'y rendre, & pour s'en retourner chez eux, comme auſſi le lieu où il auroit de mes nouvelles en arrivant à Paris. Je donnai la même adreſſe à ceux qui conduiſoient les autres petites troupes, & pour lors je me fis appeller M. de la Motte, diſant qu'il faudroit s'informer ſous ce nom-là où j'étois, à l'adreſſe que j'avois donnée pour Paris. J'allai joindre mes autres gens au village que je leur avois marqué; je laiſſai l'argent neceſſaire à l'un d'eux pour les conduire à Paris à la même

adresse, & leur dis de s'en aller par le grand chemin; mais doucement, afin de me donner le temps d'y arriver avant eux. Je m'y rendis sans être entré dans le chemin d'Orléans.

Ayant vu à Paris des personnes à qui je pouvois me confier, j'appris que M. le Coadjuteur alloit tous les soirs à l'hôtel de Chevreuse dans la rue S. Thomas du Louvre, d'où il ne sortoit point avant minuit. L'ayant fait observer, on me rapporta qu'il s'en retournoit toujours par le guichet & le long du quay. A mesure que mes gens arrivoient d'Angoumois, je les logeois par petites troupes dans des cabarets; & peu de jours après, le courier que j'avois envoyé à Danvilliers étant revenu, il me dit que j'aurois incessamment les cavaliers que j'avois demandés, dont deux savoient parfaitement bien les chemins qu'il fal-

loit prendre, ainſi que j'avois paru le deſirer, & que le reſte de la compagnie, qui étoit entretenue à Danvilliers, viendroit au voiſinage de Rheims, & y feroit poſitivement le jour que j'avois marqué. Il me nomma auſſi les villages par où devoient paſſer les cavaliers qui venoient à Paris, pour envoyer au-devant d'eux, en cas que je ne les trouvaſſe pas en cette ville. Mais peu de temps après, leſdits cavaliers avec l'Officier que j'avois demandé étant arrivés, je les fis loger dans les cabarets du côté du Roule. Je commençai pour lors à eſpérer du ſuccès de mon entrepriſe; & croyant qu'il falloit de la diligence, je diſpoſai toutes mes affaires pour l'exécution. Je donnai par écrit à mes gens ce que chacun devoit faire; & le ſoir de l'entrepriſe étant venu, j'en fis poſter quinze ou ſeize (pour n'être pas découverts par les paſſants) dans un

endroit où l'on defcend fur le bord de la riviere, & où quelques fois on décharge des foins & autres chofes. Ceux-là étoient deftinés, deux pour fe faifir des laquais qui portoient les flambeaux & les éteindre, deux pour arrêter les chevaux du carroffe, deux pour monter fur le fiege du cocher pour le tenir, & les autres pour empêcher les laquais de defcendre de derriere le carroffe, & me donner avis de ce qui fe paffoit. Moi je devois me préfenter à la portiere avec un bâton d'Exempt, deux hommes à mes côtés, deux de l'autre portiere avec des armes, & j'aurois dit que j'arrêtois M. le Coadjuteur de la part du Roi: je l'aurois monté derriere un cavalier, ayant là un cheval prêt que mon valet tenoit, & des chevaux à l'autre guichet pour monter quatre cavaliers que j'avois amenés de la Rochefoucault; un cheval en main avec des

bottes, pour faire monter M. le Coadjuteur, quand je l'aurois jugé à propos. Le cavalier que j'avois destiné pour conduire d'abord M. le Coadjuteur avec un bon coussinet que j'avois fait faire exprès, & une sangle fort large, & assez grande pour les embrasser tous deux, étoit posté auprès des galeries du Louvre avec un autre cavalier, qui m'avoit dit que les autres étoient au bout du cours. Le tout étant disposé à onze heures, & ayant été averti par l'un des deux hommes que j'avois mis à la suite du Coadjuteur, qu'il étoit entré dans l'hôtel de Chevreuse, & qu'il y étoit encore très-certainement, je ne doutai plus du succès, & je comptois déja mon Coadjuteur à Danvilliers. Environ à minuit, un de mes hommes vint me dire qu'il étoit sorti quatre ou cinq carrosses de l'hôtel de Chevreuse, mais qu'il n'avoit point vu celui

de M. le Coadjuteur : ce qui m'embarraſſa un peu. Je pris le parti d'aller heurter à la porte de cet hôtel. Quelque temps après, le Suiſſe, à moitié déshabillé, m'ouvrit ; & lui ayant demandé ſi M. le Coadjuteur n'étoit pas encore-là, il me dit qu'il étoit ſorti dans le carroſſe de Madame de Rhodes ; ce qui me ſurprit & me fâcha beaucoup. Je jugeai que ce qui avoit fait que mes gens ne l'avoient pas remarqué, c'eſt qu'il n'étoit pas dans ſon carroſſe, & qu'on n'avoit point allumé de flambeaux devant. Je renvoyai tout mon monde, & me retirai fort déconcerté. Le lendemain, ayant vu ceux qui étoient de la confidence, & leur ayant dit ce qui s'étoit paſſé, ils furent d'avis que je devois renvoyer mes gens & m'en retourner, de crainte que quelqu'un ne ſe fût apperçu de quelque choſe, qui auroit donné l'allar-

me. Mais l'extrême deſir que j'avois de venir à bout de l'entrepriſe, me fit ſouhaiter de faire encore une tentative le ſoir. Soit qu'on eût quelque connoiſſance de mon deſſein, ou que le haſard le fît, M. le Coadjuteur alla paſſer la ſoirée chez Madame la Préſidente Pommereuil. Je fis auſſi-tôt partir les cavaliers pour retourner à Danvilliers, & les autres en Angoumois, à la réſerve de trois, que je gardai avec moi pour m'en retourner à Bordeaux, où j'arrivai un peu confus. Mais après que j'eus rendu compte à M. le Prince de toute la conduite que j'avois tenue dans cette affaire, il me donna beaucoup de louanges ſur l'ordre de bataille que j'avois formé, ſur l'exécution & ſur l'entrepriſe que j'avois faite contre le Receveur des Tailles en Angoumois. On ne peut pas mieux traiter une perſonne qu'il me traita

pour lors & dans la ſuite ; il me faiſoit ſouvent l'honneur de me parler de toutes les affaires qui ſe paſſoient.

Bientôt après, je ſus que deux Gentilshommes, l'un de M. le Prince de Conty, & l'autre de M. de la Rochefoucault, étant à Danvilliers, & voulant s'en aller à Bordeaux, prirent l'occaſion de ſe mettre avec des cavaliers qui venoient dans le voiſinage de Rheims, où ayant attendu pour voir par quelle raiſon on avoit fait marcher ces gens-là, ceux qui étoient venus à Paris, les ayant joints pour leur dire de s'en retourner, ils ſurent d'eux tout ce qui étoit venu à leur connoiſſance. Ces Meſſieurs, étant arrivés à Paris, ne purent s'empêcher de parler de ce qu'ils avoient oui-dire, & ils y mêlerent mal-à-propos le nom de M. le Coadjuteur. Ils furent arrêtés, & menés à la Baſtille. Etant interro-

gez, ils dirent ce qu'ils ſavoient, & peut-être plus. M. le Coadjuteur, ſur ces oui-dires, me fit faire mon procès. Je conçois aiſément que ſi quelqu'un voyoit les mémoires que je fais pour m'amuſer, il ne pourroit jamais les croire véritables. Les vieux qui ont vu l'état où les choſes étoient dans le Royaume ne ſont plus; & les jeunes n'en ayant eu connoiſſance que dans le temps que le Roi a rétabli ſon autorité, prendroient ceci pour des rêveries, quoique ce ſoient aſſurément des vérités très-conſtantes. Je puis même avancer que M. de Machiere, avec lequel j'ai fait quelques affaires depuis mon retour en France, m'a aſſuré, en parlant de mon aventure, qu'on lui avoit tenu compte du billet que je lui avois donné.

M. le Prince croyoit que M. le Duc de Bouillon lui avoit promis de demeurer dans ſes intérêts : peut-

être ce dernier lui avoit-il parlé un peu ambiguement, pour voir s'il pourroit faire un traité avantageux avec la Cour. M. le Prince reçut des lettres, par lesquelles on lui mandoit que M. de Bouillon, surtout M. de Turenne, ne paroissoient point disposés à se déclarer comme il le souhaitoit. On disoit seulement que si S. A. vouloit bien envoyer un pouvoir au Gouverneur de Stenay, pour remettre la place entre les mains de M. de Turenne purement & simplement, cela les détermineroit tout-à-fait. M. le Prince me proposa d'être porteur de cet ordre, pour qu'il fût une fois à quoi s'en tenir, me demandant si je croyois que ce dont on m'avoit averti au sujet de M. le Coadjuteur, pût m'empêcher de l'entreprendre. Je voyois bien quelque péril à le faire; mais l'envie que j'avois dans le fond du cœur de retourner à Paris, l'empor-

ta. J'efpérois prendre fi bien mes mefures quand j'y ferois arrivé, que M. le Coadjuteur n'en fauroit rien. J'allai rendre compte à M. de la Rochefoucault de ce qui venoit de fe paffer avec M. le Prince. Il blâma fort ma témerité, & me dit cependant, que puifque je m'étois engagé à faire ce voyage, il ne vouloit point s'y oppofer. Le lendemain M. le Prince m'ayant donné un ordre pour le Gouverneur de Stenay, tel qu'on le fouhaitoit, & de l'argent pour mon voyage, je ne fongeai qu'à mettre mon billet en lieu où il ne fût pas trouvé, en cas que je fuffe arrêté par les chemins. Je l'enveloppai dans un parchemin, & le fourrai dans un panneau de ma felle. Etant parti en pofte, j'appris par un Gentilhomme de ma connoiffance, que je trouvai en mettant pied à terre à la porte de Villefagnan, & qui venoit d'Angoulême, que M. de

Montaufier étoit fort en colere contre moi, de ce qu'on l'avoit affuré que j'avois voulus prendre des mefures pour le faire arrêter, & mener à Bordeaux, lorfqu'il venoit dans fon carroffe à Augoulême. Je continuai mon chemin, comptant d'arriver à Poitiers un peu de nuit; & après que j'y ferois entré, de prendre fur la gauche, le long de la muraille, ou le chemin qui va rendre proche la porte de Chatelleraut, où il n'y a que quelques petites maifonnettes. Mais voulant fortir de la pofte de Chaunay, où j'avois pris des chevaux, je trouvai M. le Comte de Sainte-Maure, coufin-germain de M. de Montaufier, qui étoit entré, & qui avoit mis pied à terre avec fix ou fept autres Meffieurs qui l'accompagnoient, dont je connoiffois la plupart. Un d'entr'eux, nommé M. de Guipe, croyant auffi-bien que les autres faire fa cour à mes dépens,

m'engagea à manger un morceau, & à les attendre, dans le deſſein de me mener à M. de Montauſier, en me diſant qu'il auroit une grande joie de me voir. Je répondis que je ſavois bien qu'on m'avoit rendu de mauvais offices auprès de lui ; mais que je connoiſſois ſon cœur, & que je n'aurois pas de peines à le déſabuſer ; que je ne craignois que le retardement que cela apporteroit à mon voyage. J'étois pourtant bien fâché d'y aller. Ces Meſſieurs, étant montés à cheval, & moi auſſi, prirent le chemîn d'Angoulême. En marchant, je ſongeois à me diſpenſer de faire le voyage avec eux. Il me vint en penſée de haſarder de me faire mener chez M. de Châteauneuf, alors premier Miniſtre, & duquel j'étois un peu connu. Je ſavois qu'il craignoit autant le retour de M. le Cardinal Mazarin que M. le Prince. M'étant adreſſé au Lieutenant-Colonel

nant-Colonel du Régiment de Montausier, à qui depuis j'ai eu occasion de faire grand plaisir, je lui dis, dans la conversation, que j'avois peur que M. de Sainte-Maure, & eux aussi, ne fissent mal leur cour, en me menant à Angoulême, parce que j'allois trouver M. de Châteauneuf pour des affaires d'une très-grande importance, & que je craignois d'être blâmé de ne l'avoir pas dit. Celui-ci l'alla dire à M. de Sainte-Maure. Cela s'étant répandu entr'eux, ils crurent qu'il valoit mieux faire leur cour à M. de Châteauneuf, qu'à M. de Montausier. M. de Sainte-Maure, pour lui en porter plutôt la nouvelle, prit mon cheval de poste, & me donna le sien. Mais en marchant, je trouvai qu'après avoir perdu l'idée du premier abord que je craignois de la part de M. de Montausier, je commençois à douter si le parti que j'avois pris

étoit le meilleur. Enfin, nous arrivâmes à Poitiers. Le lendemain, M. de Sainte-Maure & les autres m'ayant mené chez M. de Châteauneuf dans le temps que l'on servoit sur la table, ce Ministre, sortant de son cabinet pour dîner, M. de Sainte-Maure lui dit : Voilà Gourville, que je vous avois dit que nous avions pris hier. M. de Châteauneuf leur répondit : Messieurs, le Roi vous remercie ; & d'un air gracieux, m'ordonna de dîner avec lui. Ces Messieurs s'en retournerent peu satisfaits, & moi je me mis à table fort content. Après que M. de Châteauneuf eut donné quelques audiences fort courtes, il me fit appeller dans son cabinet, & me garda une bonne heure & demie. La conversation roula principalement sur les raisons qui devoient obliger M. le Prince de s'accommoder avec la Cour, & que peut-être trouveroit-

il plus grands les avantages qu'on lui feroit dans ce temps-là, qu'il n'en pourroit obtenir dans la ſuite. Ayant repaſſé ſur toutes les propoſitions qui avoient été faites à Paris, & entré dans le détail de ce qu'on pourroit faire préſentement, je lui dis que je ne pouvois ſavoir ce que M. le Prince penſeroit là-deſſus; mais que quand je ſerois de retour auprès de lui, je ne manquerois pas de lui rendre compte de tout ce qu'il m'avoit fait l'honneur de me dire. Il me fit connoître clairement ce que j'avois ſoupçonné, & s'ouvrit juſqu'à me dire, que ſi M. le Prince ne s'accommodoit pas, on preſſeroit la Reine pour le retour de M. le Cardinal, à quoi elle avoit beaucoup de penchant; qu'il ne pouvoit pas s'empêcher de conſidérer que ce feroit un nouveau bouleverſement dans le Royaume. Il entra même dans le détail qui le lui fai-

ſoit craindre. Je n'eus pas de peine à entrer dans ſes ſentiments. Comme on le vint avertir d'aller chez la Reine, il me fit beaucoup d'honnêtetés, & me dit que je pouvois continuer mon voyage; que quand je ſerois retourné auprès de M. le Prince, ſi je trouvois l'occaſion de lui faire ſavoir quelque choſe, je pouvois lui envoyer quelqu'un. Il ſortit; & l'ayant ſuivi, je trouvai dans l'anti-chambre M. de Guipe, mon ami, qui étoit venu pour ſavoir ma deſtinée. Je le priai de me mener où M. de Sainte-Maure étoit logé. Il m'y mena, & me fit rendre ma ſelle; je la fis porter à la poſte, où il m'accompagna. Je le priai de faire mes compliments à M. de Sainte-Maure, & à ces autres Meſſieurs, & de dire à M. de Montauſier, que la premiere fois que je paſſerois dans le voiſinage d'Angoulême, j'irois lui faire la ré-

vérence, & le défabufer de ce qu'on lui avoit dit de moi. Je lui demandai en même-temps de me faire favoir à Bordeaux la réponfe qu'il lui feroit.

Je m'en allai le plus vîte qu'il me fut poffible jufqu'à Loches, où je me repofai. L'on me dit qu'il y avoit deux courriers qui marchoient devant moi ; je craignis qu'il n'y en eût quelqu'un qui fût expedié pour donner avis à M. le Coadjuteur que j'allois à Paris. Je partis de grand matin, pour tâcher d'attraper mes courriers, & les paffer. A deux heures après midi, j'en paffai un, pendant qu'il prenoit des chevaux de pofte ; & voyant que l'autre paroiffoit auffi preffé que moi, je me fis une affaire avec lui pour le vouloir dévancer. Mon valet ayant toutes les peines du monde à me fuivre, me dit à Etampes, qu'il n'en pouvoit plus. Je l'y fis

reſter, & lui dis de me venir joindre le lendemain à Paris. Je paſſai mon ſecond courrier proche de Châtres. J'arrivai environ à dix heures & demie du ſoir. Je payai mon poſtillon graſſement, & fus deſcendre derriere le cheval de bronze. Je fis mettre ma ſelle à terre, & la portai chez un cordonnier auquel j'avois beaucoup de confiance. Ayant frappé à ſa porte, il demanda qui c'étoit. Je lui dis : *Lyonnois*, (qui étoit ſon nom,) *c'eſt votre compere.* Ayant reconnu ma voix, il m'ouvrit. Auſſitôt que je fus entré, il referma promptement ſa porte, & me dit: Ha? Monſieur, je ſuis au déſeſpoir de vous voir ici : M. le Coadjuteur prend toutes les meſures qu'il peut pour tâcher à découvrir quand vous viendrez à Paris. Un de ſes gens qui ſait que je vous connois, dit derniérement qu'il me donneroit 50 piſtoles, ſi je voulois contribuer à

vous faire arrêter. Je répondis au compere que j'étois perſuadé qu'il n'en feroit rien : je le priai de me débotter, & de me donner des ſouliers. Je lui recommandai d'avoir ſoin de mes bottes & de ma ſelle, juſqu'à ce que je les envoyaſſe chercher par mon valet qu'il connoiſſoit. Je ſortis en lui diſant de n'être point en peine de moi ; qu'en cas que l'on lui demandât de mes nouvelles, il répondît comme il avoit fait ci-devant. Mais il ne parut pas encore raſſuré ſur mon chapitre ; il voulut venir me conduire ; je l'en remerciai. Je m'en fus en lieu de ſûreté, fort fatigué ; je me repoſai une bonne partie du lendemain. Ayant envoyé ſavoir à quelle heure je pourrois avoir l'honneur de voir M. le Duc de Bouillon, il me marqua à une heure & demie du ſoir. Après lui avoir fait des compliments de la part de M. de la

Rochefoucault, je lui dis que M. le Prince m'avoit envoyé auprès de lui, pour le prier de confidérer que le délai qu'il prenoit pour fe déclarer, auffi-bien que M. de Turenne, faifoit grand tort à fes affaires. A quoi il me répondit, qu'il n'avoit jamais donné de paroles pofitives à M. le Prince, d'entrer dans fon parti, & que la maniere dont il avoit ufé avec lui & M. de Turenne, après fa liberté, les mettoit en état de chercher leurs avantages; mais qu'il y avoit mieux à faire que cela, & qu'il étoit ravi d'apprendre que j'étois à Paris, parce qu'il ne favoit comment faire dire à M. le Prince, qu'il étoit chargé de lui propofer un accommodement, qu'il croyoit lui être avantageux, & à fes amis : c'étoit à-peu-près la même chofe qui avoit été propofée avant fon départ. Il me dit de preffer M. de la Rochefoucault de con-

tribuer de toutes ſes forces à porter M. le Prince à un accommodement, puiſqu'il avoit parole qu'on lui donneroit le Gouvernement de Blaye, & qu'on feroit M^{rs}. de Marſin & du Dognon Maréchaux de France, avec le Gouvernement de Broüage pour le dernier, & encore quelques autres choſes pour des Particuliers attachés à M. le Prince. Je lui dis que je rendrois compte exactement à S. A. de tout ce qu'il venoit de me dire, qui ſembloit être bon & avantageux pour tout le monde; que je ne doutois pas que lui & M. de Turenne ne trouvaſſent leurs convenances. Il l'avoua, & me dit qu'il regardoit cela comme une nouvelle obligation qu'il auroit à M. le Prince, ſi la choſe pouvoit réuſſir. Il me chargea de m'en retourner le plutôt qu'il me feroit poſſible, pour lui mander les intentions de M. le Prince; qu'il feroit ſavoir

à M. le Cardinal qu'il m'avoit chargé de la propoſition. Je perſévérai toujours à lui dire, que M. le Prince m'avoit chargé de tirer une derniere réſolution de lui & de M. de Turenne, afin que S. A. pût ſavoir à quoi s'en tenir; qu'on lui avoit mandé que l'affaire dépendoit de ſavoir s'il vouloit remettre Stenay à M. de Turenne pour en être abſolument le maître; qu'il m'avoit donné un ordre pour M. de Chamilly, Gouverneur de Stenay pour cela : lequel ordre je tirai de ma poche pour le lui faire voir. Il me répliqua, qu'il n'en étoit pas queſtion préſentement, étant perſuadé qu'après ce qu'il m'avoit dit, l'affaire s'accommoderoit au contentement de tout le monde. N'en pouvant tirer davantage, je pris congé de lui. Le lendemain, un petit nombre des amis de M. le Prince devoit s'aſſembler chez M. le Pré-

ſident de Maiſons ; j'y fus invité, pour rendre compte à M. le Prince de l'état où les choſes pouvoient être dans ce temps-là. Je m'y rendis après que l'aſſemblée fut faite. Penſant qu'on pouvoit bien m'avoir obſervé, je priai M. de Flammarin de prendre ma chaiſe à porteurs, & de me donner ſa place dans la calêche de M. de Croiſſy-Fouquet. Apparemment que quelqu'un qui étoit pour m'épier, alla rendre compte que j'y étois venu : la réſolution fut priſe de m'arrêter en ſortant. En effet, M. de Flammarin n'eut pas fait la valeur de cent pas, que des gens-d'armes firent mettre les porteurs à bas. Ayant ouvert la porte pour me prendre priſonnier, ils furent bien ſurpris d'entendre dire à celui qui étoit dedans : Vous cherchez Gourville, & je ſuis Flammarin ; lequel en ayant reconnu quelques-uns, fit des plaiſanteries ſur la

mépriſe, & continua ſon chemin. Le lendemain au ſoir, M. de Flammarin vint me dire que j'aurois bien de la peine à ſortir de Paris ; qu'on avoit cherché des gens qui connuſſent mon viſage ; que même M. le Coadjuteur avoit demandé dix à douze gardes de Monſieur, pour mettre ſur toutes les routes par où l'on croiroit que je devrois paſſer. Je lui demandai s'il pouvoit bien me conduire une nuit avec dix ou douze de ſes amis à deux ou trois lieues de Paris quand j'en voudrois partir : il m'aſſura qu'il le feroit très-volontiers : il étoit fort ami de M. de la Rochefoucault, & avoit beaucoup de bonté pour moi. Je crus que je devois laiſſer paſſer quelques jours, pour amortir l'ardeur de ceux qu'on avoit mis pour me prendre. Après avoir bien examiné ſur la carte par où je pouvois mieux m'en retourner à Bordeaux, & m'être aſſuré de trois chevaux de loua-

ge, je fis prier M. de Flammarin de venir me prendre avec ses amis devant le grand portail de St. Eustache, à dix heures & demie du soir. Y étant venu très-ponctuellement, il me trouva avec mon valet, & celui que je menois pour retourner les chevaux de louage. Je le priai de me conduire jusques sur le pont de Charenton, où j'arrivai à minuit, & d'y demeurer une heure, afin d'empêcher que personne venant de Paris, ne passât pendant ce temps: il me promit d'y demeurer davantage. Je pris mon chemin comme si je voulois aller à Melun. Le jour étant venu, après que j'eus passé Lieursin, quoique je fusse persuadé qu'on ne seroit pas allé là pour m'observer, je pris un chemin sur la droite pour passer la riviere: ce que je fis au-dessous de Ponthierry, & j'allai prendre des chevaux de poste aux Samettes. Continuant mon chemin du cô-

té de Milly, je me rendis à Gien, où je m'étois propoſé d'aller m'embarquer. J'y arrivai devant la nuit. Ayant arrêté un petit bateau couvert de toile & deux bateliers; après y avoir fait mettre quelques proviſions, je m'embarquai, quoique mes bateliers me remontraſſent qu'ils n'avoient jamais vu les eaux ſi hautes. La lune qui étoit fort claire, m'ayant manqué avant qne je fuſſe au pont de Boiſgeney, mes bateliers ne voulurent jamais haſarder de le paſſer, que le jour ne fût venu. Je me levai ſur le bout du bateau, pour me jetter à la nage en cas de néceſſité: je touchai le haut de l'arche en paſſant. J'allois ſi vîte que j'arrivai le lendemain à Saumur, où je pris des chevaux, & m'en allai à Luſignan, d'où je me rendis fort heureuſement à Bordeaux.

Après avoir rendu compte à M. le Prince de ce dont m'avoit chargé

M. le Duc de Bouillon, il ſe mit dans une eſpece de colere contre lui; & à mon avis, penſa plus à ne pas faire ce qu'il propoſoit, qu'à examiner ſi cela étoit avantageux à lui & à ſes amis. Il me dit qu'il vouloit qu'il ſe déclarât avant que d'écouter ſes propoſitions. Je pris la liberté de lui dire, que, ſuivant les réflexions que j'avois faites en chemin, j'étois perſuadé que ſon traité étoit fait avec M. le Cardinal, ou du moins bien avancé. Tout cela ne le toucha point, non plus que ce que M. de la Rochefoucault lui pût dire. Enfin, M. le Prince ſe mit en campagne; il défit M. de St. Luc proche de Miradoux. Le régiment de Champagne s'étant jetté dedans tout entier, M. le Prince voulut le prendre; mais quelque diligence qu'il eût faite, il ne put avoir qu'un canon. Ayant ſu que M. le Comte d'Harcourt pouvoit lui tomber ſur le corps, il ſe retira, &

alla prendre quartier d'hyver pour ſes troupes proche la riviere vis-à-vis d'Agen. Il prit le lieu à Roquefort. Après avoir demeuré quelques jours en cet endroit, j'écrivis à Paris; & voulant faire une méchante plaiſanterie, je priois qu'on me mandât où étoit M. le Comte d'Harcourt, parce qu'effectivement il y avoit quelques jours qu'on n'en parloit point. Dans cet inſtant, on me dit que tout le monde montoit à cheval, parce que M. le Comte d'Harcourt avoit enlevé les Gardes de M. le Prince. J'ajoutai à ma lettre : N'en prenez pas la peine, parce qu'il a déja enlevé quelques-uns de nos quartiers. M. le Prince, qui étoit au Pergan, ſe retira, & marcha avec le peu de troupes qu'il avoit au port de Bouc, où il y avoit quelques bateaux. Il y en arriva bientôt d'autres pour nous paſſer de l'autre côté. Comme chacun étoit preſſé de s'y

embarquer, cela faiſoit quelque déſordre. Je me mis au lieu où arrivoient ces bateaux, avec une canne à la main; j'arrêtai cette précipitation, marquant ceux qui devoient entrer dans le bateau, & aſſurément je n'y fus pas inutile. Heureuſement M. le Comte d'Harcourt & ſes troupes, qui avoient pouſſé ceux des autres quartiers, & qui cherchoient à ſe ſauver vis-à-vis d'Agen, à un autre port au-deſſous, leur donnerent le temps de paſſer tous. M. le Prince ayant voulu entrer dans Agen par une porte où il y avoit de nos troupes, les habitants s'étant révoltés, firent des barricades. M. le Prince & M. de la Rochefoucault s'étant avancés, coururent aſſurément grand riſque; mais enfin, ils en vinrent à bout par douceur, & firent ouvrir cette barricade, & encore une autre qu'ils trouverent. Après cela nos troupes s'avancerent, & entrerent toutes.

Quelques jours après, M. le Prince ayant eu des nouvelles que M. de Beaufort, qui commandoit les troupes de Monſieur, & M. de Nemours, qui commandoit les ſiennes, quoique beau-freres, avoient de grands démêlés enſemble, juſques-là qu'on craignoit qu'ils n'en vinſſent aux mains; & que ſi M. le Prince pouvoit ſe rendre à cette armée, cela pourroit obliger la Cour à faire une paix qui lui ſeroit avantageuſe, M. le Prince prit le parti de s'y rendre avec un petit nombre de gens à ſa ſuite; ayant concerté l'affaire avec M. de la Rochefoucault, qui ſouhaita que M. le Prince de Marſillac, quoique fort jeune, en fût auſſi, M. le Marquis de Levy, M. de Chavagnac, M. Guitaut, M. de Bercenay, Capitaine des Gardes de M. de la Rochefoucault, moi & Rochefort, valet-de-chambre de S. A. S. Le jour

qui ſut choiſi pour partir, étoit le Dimanche des Rameaux : ces Meſſieurs ayant pris des habits modeſtes, qui paroiſſoient plutôt habits de cavaliers que de Seigneurs. Dès le matin, M. le Prince fit partir ſes domeſtiques par eau, diſant qu'il les iroit joindre à cheval à Marmande. Je fus chargé de m'en aller devant avec un guide à cheval que j'avois trouvé, qui avoit derriere lui un porte-manteau, dans lequel il y avoit quatre mouſquetons avec leurs bandoulieres, mêlées avec de la paille, l'un pour M. le Prince qui le donna à Rochefort pour porter, l'autre pour M. de la Rochefoucault, le troiſieme pour ſon Capitaine-des-Gardes, & l'autre pour moi, eſtimant que M. le Prince de Marſillac auroit aſſez de peine à ſupporter la fatigue du voyage. En effet, il donna bien de l'embarras, & à moi beaucoup de

peine à cauſe de ſa jeuneſſe. Ces Meſſieurs s'étant pourvus d'armes chacun de leur côté, je m'en allai pour paſſer la riviere du Drot, lieu où M. le Prince devoit congédier tous ceux qui l'avoient accompagné juſques-là, & paſſa ſeulement avec ceux que je viens de nommer. M'étant mis à couvert d'une maſure tout proche, j'en ſortis d'abord que je vis ces Meſſieurs; & ayant le mémoire des lieux où nous devions paſſer, je pris le devant avec mon guide. En marchant, on convint que chacun prendroit un nom de guerre, auquel on fut bientôt accoutumé. On arriva à la nuit fermée proche de ***, dont M. de *** étoit Gouverneur pour M. le Prince. Quoique nous euſſions eu deſſein de l'éviter, la ſentinelle, ayant pris l'allarme, s'écria, & la donna aux autres. Je dis que nous étions des gens de M. le Prince

pour entrer dans la ville ; & en effet, quand nous fûmes vis-à-vis de la porte, ces Messieurs marchant deux à deux, je leur dis de faire alte, & j'entrai seul. Ayant trouvé M. le Gouverneur à table, je lui dis que M. le Prince m'envoyoit avec quelques cavaliers pour avoir des nouvelles de M. de Biron. Après avoir bu un coup, je sortis, & me mis à la tête de ma petite troupe. Nous nous trouvâmes le lundi matin sur les huit heures proche de Cahensa, qui étoit à M. de la Rochefoucault. Un homme qui en sortoit, m'ayant dit qu'il venoit d'y entrer une compagnie de cavalerie, je dis à ces Messieurs de prendre un chemin sur la droite qui les meneroit à une petite métairie, à cinq ou six cents pas de Cahensa. Ayant trouvé-là des Officiers de M. de la Rochefoucault, je me fis connoître, & priai les Officiers de

s'en aller : ce qu'ils firent, après avoir mangé un morceau. Je fis mettre beaucoup d'uſtenſiles de bouche dans des paniers que je fis porter à la grange, où je trouvai la petite troupe endormie. Après avoir mangé, ils ſe repoſerent encore une heure. Les chevaux ayant mangé leur avoine, nous marchâmes bien avant dans la nuit, & entrâmes dans un village où il y avoit un cabaret. L'on y demeura trois ou quatre heures ; & n'y ayant trouvé que des œufs, M. le Prince ſe piqua de bien faire une omelette. L'hôteſſe lui ayant dit qu'il falloit la tourner pour la mieux faire cuire, & enſeigné à-peu-près comme il falloit faire, l'ayant voulu exécuter, il la jetta dans le feu. Je priai l'hôteſſe d'en faire une autre, & de ne la pas confier à ce cuiſinier. Nous avions toujours un cheval pour les guides que nous

prenions de temps en temps. Quoique nos gens euſſent beaucoup d'appetit, ils avoient encore plus d'envie de dormir ſur de la paille qu'ils avoient fait apporter. Pour moi je pris le ſoin des chevaux, & de compter avec l'hôteſſe : auſſi j'avois très-peu de temps à me repoſer. Nous partîmes deux ou trois heures avant le jour, pour paſſer la Dordogne ; & comme l'on nous avoit dit qu'à ce port-là, on faiſoit difficulté de paſſer des gens qu'on ne connoiſſoit pas, ſur-tout quand il y en avoit un certain nombre, je dis que j'allois avancer, & qu'on me fît ſuivre par un ſeul de deux ou trois cents pas, & que les autres vinſſent plus lentement. En m'avançant, j'entendis des ſonnettes de mulets qui étoient devant moi. Je meſurai ma marche, pour arriver à-peu-près comme eux. Le batelier les ayant entendus d'un peu loin, ſe trouva du

côté où nous devions entrer dans ſon bateau. J'avois un ſifflet d'argent dont je me faiſois entendre de fort loin. J'appellai celui qui étoit derriere moi, qui s'avança après que le premier mulet fut dans le bateau. Je m'approchai pour entrer, & priai d'attendre pour les autres que nous fuſſions paſſés. Une partie qui étoit derriere s'étant avancée, nous paſſâmes la riviere en deux voitures. Le mercredi à trois heures du matin, marchant auprès de notre guide, que je queſtionnois de temps en temps; & voyant que nous approchions d'un lieu qui me parut aſſez gros, je lui demandai ſi nous devions paſſer dedans. Il me dit que non; mais que nous paſſerions près de la porte que nous laiſſions à gauche: que là riviere en étoit ſi près, qu'il n'y avoit que la largeur du chemin, & qu'il y avoit quelques jours que l'on y faiſoit une eſpece de garde. Je me mis

mis pour lors une écharpe blanche dont je m'étois nanti. Voyant un homme dehors devant la porte, je le priai de ne laiſſer entrer perſonne de ceux qui me ſuivoient : je fus auſſi-tôt obéi. Nous paſſâmes & allâmes faire repaître nos chevaux dans un gros village, où un payſan dit à M. le Prince, qu'il le connoiſſoit bien; & en effet, le nomma. L'ayant entendu, je me mis à rire ; & quelques autres s'approchant, je leur dis ce qui venoit d'arriver. Tous plaiſantant ſur cela, le pauvre homme ne ſavoit plus qu'en croire. Quand nous voulûmes partir, M. le Prince de Marſillac, qui n'avoit preſque pas mangé, & qui s'étoit endormi, après qu'on l'eut éveillé pour monter à cheval, ſe trouva ſi aſſoupi, qu'il ſembloit avoir perdu toute connoiſſance. Deux de ces Meſſieurs l'ayant levé, auſſi-tôt qu'on ne le ſoutenoit plus, ſes genoux fléchiſſoient. Je lui

jettai beaucoup d'eau ſur le viſage, qui le fit revenir. On le mit à cheval; enſuite on marcha; la plupart de nos chevaux étoient fatigués. Paſſant auprès d'une gentilhommiere qui paroiſſoit conſidérable, ayant ſu le nom du maître, Monſieur de Chavagnac dit qu'il en étoit connu, & qu'il pourroit bien trouver chez lui des chevaux à acheter. Effectivement il en acheta deux qu'il nous amena, dont nous en reconnûmes un qui avoit été de l'écurie de M. de la Rochefoucault, il n'y avoit pas bien long-temps : & dans le lieu où nous fûmes dîner, nous trouvâmes un homme au cabaret qui en avoit deux, dont l'un paroiſſoit aſſez bon, que nous achetâmes encore. Nous haſardâmes de mettre à ceux que nous quittions la bride attachée ſur le haut de la tête, & quelqu'un demeuroit derriere pour les ſuivre. Mais le lendemain, celui qu'avoit

M. le Prince de Marſillac, étant accoutumé à ſuivre quand on le menoit au relais pour la chaiſe, nous nous apperçûmes que les autres ſuivoient avec lui ; & que même quelquefois s'étant jettés dans les bleds pour manger, ils venoient au grand trot nous joindre quand ils nous voyoient un peu éloignés. Nous allâmes coucher dans un château qui appartenoit à M. le Marquis de Levy, où la plupart de ces Meſſieurs, pour la premiere fois depuis le départ, ſe mirent entre deux draps. M. de la Rochefoucault, ayant eu une premiere atteinte de goutte qui le prit aſſez rudement, je lui fis faire toute la nuit un gros bas qui ſe boutonnoit par les côtés, dont il ſe trouva fort ſoulagé pendant le reſte du voyage. Tous ces Meſſieurs étoient tellement fatigués, à la réſerve de M. le Prince, qui, à peine pouvoient-ils ſe ſoutenir quand ils mettoient pied

à terre. Le lendemain matin, M. le Prince de Marſillac, ayant laiſſé aller ſon cheval, il paſſa dans l'eau, où il y avoit un terrein fort bourbeux, qu'on appelle terre bourbonnoiſe, & tomba dedans. Comme l'on dit, l'eau lui entra par le collet. Peu de temps après, nous paſſâmes devant une maiſon où je le fis changer de linge & ſécher ſes habits auprès d'un grand feu. Nous eûmes bientôt rejoint ces Meſſieurs, qui n'alloient que le pas, pendant que nous allions toujours le trot. Le vendredi, ſur les quatre heures, nous arrivâmes dans un village ſur le bord de la Loire, un peu plus bas que l'endroit où la riviere d'Ailliers tombe dans celle-ci, que l'on appelle le Bec d'Ailliers. N'y ayant point trouvé de bateau, nous fûmes fort embarraſſés. M. le Marquis de Levy, qui étoit connu en ce pays, ayant appris qu'il y en avoit un au-deſſus,

envoya pour le faire amener : tous nos gens ſe mirent à dormir. M. le Prince, examinant avec moi ce que nous pourrions faire, je lui propoſai qu'auſſi-tôt que nous aurions un bateau, nous fiſſions marché avec le maître pour nous mener à Orléans; & que quand nous aurions paſſé Sully, où étoit la Cour, nous nous informerions aux maiſons que nous trouverions de l'autre côté de la riviere, où étoit l'armée que nous voulions joindre, & ſi nous pouvions nous y rendre en toute ſûreté : que nous pourrions laiſſer tous nos chevaux à M. le Marquis de Levy, qui s'en retourneroit dans le château qui lui appartenoit. M. le Prince approuva la penſée; mais ſon embarras étoit que nous ne ſavions pas à quelle diſtance de la riviere pourroit être l'armée. Ayant eu avis que le bateau étoit arrivé, & que nous pouvions paſſer en deux fois

avec nos chevaux, il préféra ce parti à l'autre. Nous nous embarquâmes & paſſâmes de l'autre côté de la Charité; mais s'étant trompé, nous nous trouvâmes tout contre la porte. La ſentinelle ayant demandé, qui va là? je m'aviſai de répondre que c'étoit des Officiers du Roi qui alloient à la Cour, & qui deſiroient d'entrer. M. le Prince cria que l'on fît dire à M. de Buſſy, qui en étoit Gouverneur pour le Roi, qu'il le prioit de faire ouvrir; que c'étoit la Motheville, qui étoit le nom qu'il avoit pris, feignant d'y vouloir entrer. D'autres ſoldats ayant paru ſur la porte, il y en eut un qui dit, qu'il alloit avertir M. le Gouverneur. Un peu après, je dis tout haut à M. le Prince : Vous avez du temps pour coucher ici; mais nous autres, dont le congé finit demain, ſommes obligés de continuer notre route : & quelques-uns

m'ayant ſuivi, diſant à M. le Prince : Demeurez ſi vous voulez ; il ſe mit en marche, ſe plaignant que nous étions d'étranges gens ; mais qu'il ne vouloit pas ſe ſéparer, & prioit que l'on fît ſes compliments à M. le Gouverneur. Nous fûmes bien-aiſes que cela ſe fût terminé de cette façon. M. le Prince m'ayant dit avant de paſſer la riviere, qu'il falloit que je brûlaſſe la poſte, pour aller dire à M. de Chavigny qu'il eſpéroit joindre inceſſamment l'armée, je pris ſur la droite, pour aller paſſer à Châtillon avec ces Meſſieurs. Je fis tant de diligence, nonobſtant ma laſſitude, que j'arrivai à Paris à l'hôtel de Chavigny à cinq heures du matin. M. de Chavigny, en ayant été averti, vint dans ſon cabinet en robe de chambre, me fit appeller, & me témoigna une grande joie d'apprendre ce que je lui diſois, n'ayant eu aucune

nouvelle du départ de M. le Prince. Après m'avoir retenu long-temps, & m'avoir fait raconter comment nous avions pu faire tant de chemin au travers de la France, ſans avoir trouvé aucun obſtacle : bientôt après, il entra en matiere de ce qu'il falloit faire quand M. le Prince ſeroit arrivé; ne doutant pas qu'en l'état où étoient les affaires de la Cour, il ne pût faire un traité très-avantageux pour lui & ſes amis : & que pour y trouver de la ſûreté à l'avenir, il faudroit demander un Conſeil de douze perſonnes, qu'on ne pouvoit choiſir, ſans que le plus grand nombre ſe trouvât dans les intérêts de S. A. Je vis bien que M. de Chavigny ſouhaitoit cela, eſpérant être le maître du Conſeil. Je ne laiſſai pas d'approuver tout ce qu'il me diſoit. Il m'ajouta, que ſi M. le Prince pouvoit donner quelque échec aux

troupes

troupes du Roi avant de venir à Paris, il y feroit reçu avec une grande joie, & que cela donneroit une grande difpofition pour le bien de fes affaires. Il me dit enfuite qu'il iroit rendre compte à Monfieur de mon arrivée, & de ce que je lui avois raconté, & que je ferois bien de lui aller faire la révérence, après m'être repofé; qu'apparemment il feroit bien-aife de me queftionner fur ce voyage. Après-dînée j'allai au Luxembourg, où je fus fort bien reçu de Monfieur, qui me fit plufieurs queftions fur la route que nous avions tenue; & M. le Coadjuteur y étant entré, je le faluai d'une inclination de tête, fongeant que je n'avois plus rien à craindre de fa part. Quelque temps après, je fortis de la chambre de Monfieur. Je trouvai dans fon antichambre quelques perfonnes de ma connoiffance, qui s'attrouperent autour de moi pour

m'entendre parler ; mais je m'excusai ſur ma laſſitude, & ſur ce que je n'avois preſque pas dormi depuis le départ d'Agen. J'allai retrouver M. de Chavigny auſſi-tôt que je ſus que M. le Prince avoit joint ſes troupes, & qu'il étoit à Château-Renard. Nous étant entretenus à-peu-près des mêmes choſes dont il avoit déja été queſtion, je pris congé de lui, pour partir le lendemain au matin ; & étant arrivé auprès de S. A., pendant que je lui rendois compte de tout ce que j'avois à lui dire de la part de M. de Chavigny, un Officier lui amena deux payſans, qui lui donnoient avis que M. d'Hocquincourt étoit logé à Bleneau avec ſes troupes, à deux lieues de Château-Renard. M. le Prince ordonna qu'on fît avertir tout le monde de monter à cheval, & de faire marcher ſes troupes. Pour achever de donner ſes ordres, il me remit à une

autre fois, & s'en alla bientôt après. Il fit marcher un escadron devant lui, beaucoup de tambours, timballes & trompettes, qui firent un si grand bruit, que tout ce qui étoit là ne songea qu'à s'enfuir, abandonnant tout ce qui leur restoit de bagage. Mais M. le Prince apprit aussi-tôt que M. d'Hocquincourt, sur la premiere allarme, s'étoit sauvé avec le peu de troupes qu'il avoit; tout le bagage, dont une partie étoit déja en chemin, fut pillé. M. le Prince ayant été averti qu'on avoit trouvé un gué, passa le canal : j'eus l'honneur de le suivre de bien près. Ce qu'il y avoit de gens de considération auprès de sa personne, passerent avec lui. M. de Nemours fit mettre le feu à une maison, pour servir de signal à ceux qui venoient pour joindre. Quelques coureurs ayant rapporté qu'il y avoit trois escadrons sous une futaie tout pro-

che de M. le Prince, S. A. en forma un d'environ 60 ou 80 personnes, & voulut charger ces gens-là, qui ne voyant qu'un petit nombre, firent ferme ; mais une assez grande quantité de troupes ayant passé à la file, & s'y joignant, ils s'enfuirent. On passa quasi toute la nuit à les poursuivre, & les autres troupes, qui se retiroient comme elles pouvoient. M. le Prince ayant su que M. de Turenne étoit dans une plaine à quelque distance de là, marcha pour l'attaquer, avant que les troupes de M. d'Hocquincourt pussent l'avoir joint. M. de Turenne, ayant laissé son canon tout braqué sur un défilé qu'il falloit passer, les canonniers, couchés auprès, firent semblant de se retirer ; & ayant apperçu qu'il y avoit déja cinq ou six escadrons de passés, qui se mettoient en bataille, à mesure qu'ils passoient ce défilé, M.

de Turenne revint; & ſon canon tirant tout de ce côté-là, fit aſſez de déſordre. Après s'être bien canonné de part & d'autre, pluſieurs gens de qualité & Officiers vinrent ſaluer M. le Prince.

S. A. étant venue à Paris avec tous ſes amis, tout le monde témoigna une grande joie de le revoir; & ſi je ne me trompe, Monſieur ſortit pour aller au-devant de lui. Quelques jours après, M. le Prince voulant prendre St. Denis, fit ſortir des compagnies de Bourgeois qui faiſoient plus de 2 à 3000 hommes. Ayant poſté ſes troupes à côté du grand chemin qui va à St. Denis, & les Bourgeois de l'autre; la nuit étant venue, S. A. s'avança aſſez près du foſſé, ſuivie d'un grand nombre de perſonnes de qualité & d'Officiers.

Elle avoit envoyé M. de Gaucourt pour demander aux Suiſſes

qui étoient dedans en petit nombre, s'ils vouloient se rendre prisonniers de guerre, sinon qu'on les alloit attaquer, & qu'ils ne pouvoient pas tenir. Eux l'ayant refusé, & la plupart étant venus du côté qu'ils voyoient bien qu'on les vouloit forcer, tirerent environ 50 ou 60 coups de mousquet, sans tuer ni blesser personne. Néanmoins l'épouvante fut si grande, (peut-être parce qu'on ne s'y attendoit pas) que tous les gens de M. le Prince qui étoient en grand nombre, s'enfuirent; de sorte qu'il ne resta que M. de Marillac, Guitaut, & si je l'ose dire, moi. Ce Prince dit que de sa vie il n'avoit rien vu de semblable. Il courut pour rassembler les Bourgeois, qu'il ne douta pas de trouver ébranlés, entendant fuir tout le monde. Ensuite il alla à ses troupes, & leur commanda de passer le fossé, & d'entrer dans la Vil-

le. Je vis beaucoup de ceux que la terreur panique avoit fait fuir, qui commençoient à revenir. J'allai d'abord au Couvent des Filles Ste. Marie, qui avoient été recommandées à M. de la Rochefoucault par Madame la Comteſſe de Brienne. Après les avoir raſſurées, je leur demandai du bois, & fis faire un grand feu devant la porte. J'y vis venir pluſieurs de nos gens pour ſe ſecher, qui avoient eu les jambes mouillées, & qui contoient leurs proueſſes. Mais ce qu'on auroit peine à croire, eſt que je vis revenir deux perſonnes de qualité qui avoient de la réputation, qui devoient avoir fui bien loin, puiſqu'il y avoit du temps que l'on étoit entré : ils me demanderent où étoit M. le Prince.

Quelques jours après, les troupes du Roi reprirent cette ville, & la Cour étant revenue à St. Germain, M. de Chavigny ayant trouvé M. le

Prince fort diſpoſé à ſe confier à lui, commença à négocier avec M. le Cardinal; mais après qu'il ſe fut paſſé quelque temps ſans rien terminer, S. A. ayant conçu quelque défiance de M. de Chavigny, me chargea d'aller trouver M. le Cardinal, pour lui dire une fois pour tout, que M. le Prince étoit bien-aiſe de ſavoir ſi S. E. vouloit faire la paix ou non. Je lui propoſai les conditions dont j'avois été chargé; mais comme c'étoit aſſez que l'un propoſât quelque choſe, pour que l'autre y apportât des difficultés, (ce que joſe dire avoir mieux connu que perſonne,) toutes les négociations n'aboutirent à rien. M. de Turenne marcha du côté de Vincennes pour venir attaquer le fauxbourg St. Antoine; & M. le Prince y ayant fait venir des troupes qui firent le tour par le fauxbourg, on commença de rudes combats. M. de la Rochefou-

cault l'ayant ſu, ſur le point de monter à cheval, m'envoya au Luxembourg pour apprendre la vérité de l'état des choſes; & en attendant que je fuſſe revenu, il fit ſortir ſes chevaux, dont il y en avoit un deſtiné pour moi, quand je ſerois de retour. M. le Marquis de Flammarin étant venu à cet inſtant pour voir M. de la Rochefoucault, à qui on dit que l'on étoit tout-à-fait aux mains, cela le fit partir ſur le champ. M. de Flammarin, pour accompagner M. de la Rochefoucault, prit mes bottes & le cheval qu'on avoit amené pour moi, & il eut le malheur d'être tué preſqu'en arrivant dans le fauxbourg. M. de la Rochefoucault y reçut un coup, qui, ſans un miracle, auroit dû lui faire perdre les deux yeux. Les Pariſiens étant incertains de ce qu'ils devoient faire, Mademoiſelle fit tirer le canon de la Baſtille ſur les troupes du Roi,

M. de la Rochefoucault ſe préſentant à la porte, tout couvert de ſang, dit aux Bourgeois le riſque où ſe trouvoit M. le Prince, & leur fit voir l'état dans lequel il étoit : tout cela, leur diſoit-il, pour empêcher que le Mazarin ne ſe rendit maître de Paris. Auſſi-tôt les portes lui furent ouvertes, & le furent depuis pour tous les gens de M. le Prince. Après que je fus revenus du Luxembourg, je demandai mon cheval ; mais on me dit que M. de Flammarin l'avoit pris avec les bottes. Ayant envoyé chercher un autre cheval, je montai deſſus pour aller joindre M. de la Rochefoucault : je le trouvai près des Jéſuites, tout couvert de ſang ſur ſon cheval, & ſoutenu par deux hommes ; ce qui m'affligea beaucoup. Deux jours après, étant logé à l'hôtel de Liancourt, on vint m'avertir que mon cheval qui avoit ſervi à M. de Flammarin, à l'affaire

du fauxbourg S. Antoine, venoit d'arriver chez un maréchal, qui étoit vis-à-vis; je l'allai prendre, & le fis mettre dans l'écurie, difant à celui qui l'avoit amené, qu'il étoit permis de prendre fon bien où on le trouvoit. Il s'en alla, & je n'en ai pas oui parler depuis.

Dans ce temps-là, M. de Lorraine, qui avoit pris de l'argent des Efpagnols pour venir joindre les troupes de M. le Prince, qui étoit pour lors à Ville-neuve St. Georges, ayant touché de la Cour une fomme plus confidèrable, fe retira avec fes troupes; ce qui obligea M. le Prince de retourner à Stenay avec ce qu'il avoit des fiennes.

Vers la fin de Septembre, M. de la Rochefoucault s'en alla avec une partie de fa famille à Danvilliers, dont M. le Marquis de Sillery étoit Gouverneur. Peu après qu'il y fut arrivé, M. le Prince me manda de

l'aller trouver, & me dit, qu'y ayant beaucoup de désordre à Bordeaux, entre M. le Prince de Conti, Madame de Longueville & un de ses principaux amis, il desiroit fort retourner en cette Ville. Il me proposa de l'y ramener, si je trouvois la chose possible. Je lui fis réponse que je n'y trouvois aucune difficulté, pourvu qu'il voulût faire ce voyage seul avec moi, pouvant se souvenir de la peine que nous avoient fait les Seigneurs qui l'avoient accompagné d'Agen à Paris. Mais quelques jours après, S. A. ayant eu des nouvelles de Bruxelles, telles qu'elle pouvoit les desirer, prit bientôt le parti d'aller de ce côté-là; & moi me trouvant à Danvilliers fort désœuvré, je fis réflexion que l'on pourroit bien prendre quelques personnes auprès de Paris, en les menant par le chemin où j'avois voulu conduire M. le Coadjuteur. J'en fis la

propofition à M. le Marquis de Sillery, Gouverneur, & à M. de la Mothe, Lieutenant de Roi de Danvilliers. Ce dernier, qui depuis fut fait Lieutenant-Général, étoit homme fort entendu; je leur dis que je croyois que l'on pourroit prendre M. Barin, (contre lequel j'avois quelques rancunes,) Directeur des poftes, homme fort riche, & fur-tout en argent comptant. Etant convenu que j'écrirois à Paris, pour favoir s'il n'alloit pas toujours à fa maifon de campagne, comme il avoit accoutumé de faire, on me manda qu'il y alloit encore fouvent. M. de Sillery & M. de la Mothe jetterent les yeux fur huit perfonnes pour faire ce coup; les uns Officiers, les autres cavaliers, de ceux-là mêmes que j'avois fait venir à Paris pour l'affaire de M. le Coadjuteur. On les fit partir; & ils réuffirent fi bien, qu'ils amenerent M. Barin à Danvilliers,

où il arriva extrêmement fatigué & déſolé. Je fis ce que je pus pour feindre de lui être de quelque conſolation ; & ayant entrepris de traiter avec lui, je convins à 40000 liv., à condition qu'il feroit venir cette ſomme à Verdun, & qu'après qu'on l'auroit apportée à Danvilliers, il auroit ſa liberté. L'argent étant venu quelque temps après, il s'en alla.

M. de la Rochefoucault paſſa toute l'année 1653 à Danvilliers. Et ayant eu des lettres de Paris, par leſquelles ſes amis lui conſeilloient de ſe dégager abſolument d'avec M. le Prince le plutôt qu'il lui feroit poſſible, ſur-tout d'aſſurer le mariage de M. le Prince de Marſillac avec Mademoiſelle de la Roche-Guyon ſa couſine germaine ; je fus chargé d'aller à Bruxelles pour le dégager d'avec M. le Prince. Je partis, accompagné d'un ſeul Cavalier. Y étant arrivé, je reçus beaucoup

de témoignages de bonté de la part de M. le Prince; & ayant exposé à S. A. que M. de la Rochefoucault ne pouvant lui être d'aucune utilité, & ayant des raisons de famille pour retourner en France, je venois de sa part lui en demander l'agrément & la permission. M. le Prince entra assez bien dans ces raisons, & me donna M. de Ricourse pour me mener chez M. de Fuensaldagne. Je dégageai aussi M. de la Rochefoucault d'avec les Espanols. M. le Prince m'ayant demandé, avec assez d'instance, que je le vinsse trouver à Bruxelles, lorsque M. de la Rochefoucault auroit la permission de retourner en France, me dit qu'il auroit soin de ma fortune; je lui promis, & m'en retournai. Le voyage d'aller & venir ne fut pas sans beaucoup de péril, parce que les troupes de M. le Prince ayant pris par force des quar-

tiers d'hyver en plusieurs lieux du pays de Liege, & aux environs du chemin que je devois tenir, les paysans s'étoient jettés dans les bois, & ne faisoient quartier à personne; mais ma bonne étoile m'ayant conduit, j'arrivai à Danvilliers. Il fut question d'envoyer quelqu'un à Paris aux amis de M. de la Rochefoucault, pour dire qu'il étoit entiérement dégagé d'avec M. le Prince & les Espagnols. On jetta pour cela les yeux sur un de mes parents que j'avois mis auprès de M. de la Rochefoucault. Je ne puis m'empêcher de dire que j'étois plus propre à cela que l'autre; mais on y trouva bien des difficultés, parce qu'on avoit mandé à M. de la Rochefoucault, que M. le Cardinal avoit montré beaucoup d'aigreur contre moi. Cependant on convint qu'il falloit que je hasardasse le voyage. Pour cette fois là, c'étoit moins

moins l'envie de retourner à Paris, que l'utilité que M. de la Rochefoucault pouvoit tirer de mon voyage, qui me le faiſoit entreprendre, puiſqu'il s'agiſſoit de ſon retour en France. Je me mis donc en chemin pour Paris, où étant arrivé, j'allai deſcendre chez Mademoiſelle de Laguy, dont le fils avoit été élevé auprès de moi, & à qui je donnois mes commiſſions pendant mon abſence. Me voyant, elle ſe mit à pleurer d'une grande force, & me dit qu'on avoit mis priſonniers depuis peu de jours, ſon fils, deux Dames avec qui j'avois quelque commerce, & un valet que j'avois envoyé à Paris, il y avoit trois ſemaines, & que l'on diſoit que M. le Cardinal étoit fort en colere contre moi. Cela m'étonna aſſez; mais ayant penſé à ce que j'avois à faire, je pris la réſolution d'aller trouver M. de Lian-

court, oncle de M. de la Rochefoucault, pour lui dire le ſujet de mon voyage, & le prier de parler à M. le Cardinal. Mais il me dit qu'il étoit bien embarraſſé, qu'il ne ſavoit comment s'y prendre, parce qu'il avoit oui-dire, qu'on avoit fait entendre à M. le Cardinal que j'avois été en commerce avec le frere de Ricouſſe, auquel il avoit fait faire le procès. Je l'aſſurai bien poſitivement du contraire, & le priai de demander à M. le Cardinal s'il vouloit bien m'entendre ſur ce pied-là; & qu'en quelque temps qu'il y eût des preuves que je lui accuſois faux, je conſentois qu'il me fît mourir. Après cela je le priai de dire à S. E., que ce feroit une choſe qui tireroit à conſéquence pour tous ceux qui étoient attachés à M. le Prince, de voir qu'elle refuſoit à M. de la Rochefoucault de le laiſſer revenir en France, ne

lui ayant voulu demander cette grace, qu'après avoir fait ce qu'un honnête homme devoit faire, qui étoit de s'être dégagé entiérement d'avec M. le Prince & les Eſpagnols; que cela pourroit même avoir ſa conſéquence à Bordeaux, parce que M. de la Rochefoucault y avoit beaucoup d'amis, & que tous ſes parents & amis ſe diſpoſoient à lui venir demander cette grace, & à l'en preſſer, juſqu'à ce qu'ils l'euſſent obtenue. M. de Liancourt me rapporta enſuite, qu'auſſi-tôt qu'il eut dit à M. le Cardinal que j'étois arrivé à Paris, il lui répondit que je pourrois bien n'en pas ſortir. Mais après que M. de Liancourt lui eut avancé les proteſtations que je l'avois prié de lui faire, & que j'étois prêt d'aller me mettre à la Baſtille, s'il le ſouhaitoit, pour me faire faire mon procès, il parut ſur cela fort radouci, & écouta tout

ce que M. de Liancourt voulut lui faire entendre. Après avoir dit qu'il me connoiſſoit avoir de l'eſprit, & capable de ſervir le Roi, il chargea M. de Liancourt de me faire ſavoir que j'euſſe à me trouver le lendemain à dix heures chez ce dernier, où il ſe rendroit pour me parler : en effet, il n'y manqua pas. Je commençai par lui faire de nouvelles proteſtations, à peine de perdre la vie, que j'étois innocent du crime dont on m'avoit accuſé vers lui, & lui répétai à-peu-près les mêmes choſes que j'avois prié M. de Liancourt de lui dire. J'y ajoutai encore tout ce que je m'étois pu imaginer depuis, pour tâcher de lui faire accorder le retour de M. de la Rochefoucault : ce qu'il fit ſur le champ; & après avoir dit ſur mon chapitre beaucoup de choſes obligeantes, même bien au-delà de ce que j'oſois eſpérer, il

ajouta qu'il falloit que je m'attachaſſe au ſervice du Roi, & au ſien particulier; que c'étoit-là le vrai moyen de faire ma fortune. Je l'en remerciai fort, en le ſuppliant de trouver bon que j'écriviſſe à M. Guitaut, pour le prier de dire à M. le Prince de ne plus attendre aucun ſervice de moi contre mon devoir, ni mon retour auprès de S. A., comme je lui avois promis, m'étant engagé à ſervir le Roi & M. le Cardinal, à l'occaſion du retour de M. de la Rochefoucault, que je lui étois venu demander, & qu'il avoit fort bien reçu. Enſuite je le ſuppliai de vouloir bien faire mettre en liberté les quatre perſonnes qu'il avoit fait mettre en priſon à mon ſujet. Il me répondit qu'il le vouloit bien; mais qu'il ne falloit pas que les femmes demeuraſſent à Paris. Je lui repliquai qu'il y en avoit une qui avoit une

maiſon à Corbevoie, & lui demandai s'il vouloit bien leur permettre d'y aller demeurer. Il ſe mit à rire, & dit qu'il le vouloit bien; que je n'avois qu'à m'en aller chez M. le Tellier prendre le paſſe-port de M. de la Rochefoucault, pour aller dans ſes maiſons en Angoumois, & l'ordre au Gouverneur de la Baſtille, pour mettre en liberté ces gens pour qui je lui avois parlé. M. de Liancourt, qui avoit été préſent à tout cela, me donna beaucoup de louanges ſur la conduite que j'avois tenue dans cette affaire, & ſur le zele que j'avois pour M. de la Rochefoucault. Auſſi-tôt après je m'en allai chez M. le Tellier, qui fut non-ſeulement ſurpris de me voir, mais encore plus de ce que je lui venois dire de la part de M. le Cardinal. Après m'avoir un peu entretenu, il me dit qu'il ne manqueroit pas ſur le ſoir de voir ſon

E., & de prendre ſes ordres; que je pouvois revenir le lendemain à neuf heures; qu'il me remettroit les ordres entre les mains. Les ayant reçus, je dépêchai un courier à M. de la Rochefoucault, & m'en allai à la Baſtille avec un carroſſe, d'où je tirai mes priſonniers, & menai les deux Dames à Corbevoie.

Dans le ſéjour que je fis à Paris, en attendant le retour de M. de la Rochefoucault, je vis deux ou trois fois M. le Cardinal. Je jugeai bien qu'il avoit envie de m'envoyer à Bordeaux. Sur ce qu'il me demanda ſi je n'étois pas bien dans l'eſprit de M. le Prince de Conty & de Madame de Longueville, je lui dis que j'avois l'honneur d'en être bien connu, & que M. de Marſin & M. Lainé étoient très-particuliérement de mes amis; que je ne doutois pas que dans le temps que la vendange approcheroit, il n'y eût quelque nou-

veau mouvement à Bordeaux, & qu'il étoit important de tâcher de profiter des occaſions qui pouvoient ſe préſenter. Comment croyez-vous, me dit-il, pouvoir entrer dans cette ville, lorſque je penſerai que l'occaſion me ſera favorable? Je lui dis que je pourrois y aller, ſous prétexte d'en faire ſortir les meubles que M. de la Rochefoucault y avoit laiſſés : & ſur ce qu'il me demanda encore ſi j'étois connu de M. de Vendôme & de M. de Candale, je lui répondis que je l'étois très-peu du premier, & beaucoup du ſecond; que j'oſois même dire qu'il m'honoroit de ſa bienveillance. Il me repliqua qu'il en étoit bien-aiſe; que je pourrois m'adreſſer à lui & à M. d'Eſtrades. Il me ſembla que tout cela lui faiſoit plaiſir : & il ajouta, qu'il me donneroit des lettres de créance pour M. de Candale; qu'après cela il s'en remettoit à mon ſavoir-faire,

dont

dont il avoit bonne opinion ; que je n'avois qu'à venir le lendemain matin prendre la lettre. Bernouin, son valet-de-chambre, me la remit, & me donna 200 pistoles. M. de la Rochefoucault étant arrivé en Angoumois, je me rendis auprès de lui, & lui racontai ce qui m'étoit arrivé, dont il me parut fort aise. Je m'acheminai ensuite pour joindre M. de Candale, qui étoit aux environs de Bordeaux. Je passai dans un endroit qu'on appelloit le Fort-César, que M. de Vendôme avoit fait faire sur le bord de la riviere : il y avoit beaucoup de canons, par le moyen desquels on prètendoit empêcher que la flotte d'Espagne, commandée par M. le Marquis de Sainte-Croix, ne montât plus haut, où étoit l'armée navale de M. de Vendôme. Je trouvai M. de Chavagnac, qui avoit été du voyage d'Agen. Il commandoit dans ce poste-là : il me fit

conduire au camp de M. de Candale, qui témoigna une grande joie de me voir, laquelle s'augmenta encore de beaucoup, quand je lui eus donné ma lettre de créance, parce qu'il espéroit que si je pouvois trouver l'occasion de faire quelque chose, il en auroit l'honneur dans la suite. Nous parlâmes à M. d'Estrades, & j'appris d'eux que l'armée commençoit à perdre son crédit. C'étoit une cabale de séditieux que M. de Marsin & M. Lainé avoient formée pour le service de M. le Prince, qui, pendant quelque temps, s'étoit maintenue avec beaucoup d'autorité. Le nommé Dureteste en étoit comme le chef; & M. le Prince de Conty, depuis peu de jours, étoit entré, par le moyen de M. de Chouppes, dans quelque négociation. Je fus là quelques jours; nous avions très-souvent des nouvelles de ce qui se passoit dans la ville. Nous apprî-

mes un jour qu'il ſe faiſoit des aſſemblées de pluſieurs perſonnes qui ne parloient que de paix. Je crus alors que la conjoncture étoit favorable. Je dis donc à ces Meſſieurs qu'il me paroiſſoit qu'il n'y avoit plus de temps à perdre. Ils trouverent bon que j'écriviſſe à M. Lainé, pour lui dire que je ſouhaitois bien aller à Bordeaux, pour retirer les meubles de M. de la Rochefoucault. Il me manda que je pouvois venir; que M. de Marſin s'étoit chargé de dire à la porte qu'on me laiſſât entrer quand je voudrois, & que l'un & l'autre auroient bien de la joie de me voir : ce qui me fit dire à M. de Candale & à M. d'Eſtrades, que cela me paroiſſoit de bon augure. M'étant mis en chemin, j'arrivai après la nuit fermée, & m'en allai chez M. Lainé, qui ayant fait avertir M. de Marſin, nous paſſâmes une bonne partie de

la nuit en conférence. Ils m'avouerent bonnement l'embarras où ils étoient, qui étoit fort grand. Je vois bien, leur dis-je, par ce que je sais déja, & par ce que vous venez de me dire, que la fortune m'a amené ici bien à propos. Je leur fis entendre que trouvant les choses bien disposées, comme elles me paroissoient, je croyois qu'il n'y avoit pas un moment à perdre. Enfin, je m'ouvris à eux du commerce que j'avois eu avec M. le Cardinal en le quittant, & j'avançai que j'étois en état de faire un traité avec eux, que je ferois signer à M. de Candale, leur disant aussi ce qui s'étoit passé de lui à moi. Je m'apperçus qu'il falloit qu'ils se crussent bien pressés, par la joie qu'ils témoignoient à mesure que je m'ouvrois: cela alla jusqu'à entrer dans les conditions du traité. Je ne trouvai de difficultés dans ce qu'ils me propo-

ſoient, que de vouloir que les troupes qui étoient au ſervice de M. le Prince puſſent l'aller joindre à Stenay, & qu'on leur donnât l'étape ſur toute la route où elles devroient paſſer. Je réduiſis cela à quelques régiments d'infanterie, qui portoient le nom de M. le Prince & de M. le Duc d'Enguyen; & qu'en licenciant toutes les autres troupes, ils pourroient choiſir les meilleurs hommes pour mettre dans leurs régiments, pourvu qu'on ne paſſât pas le nombre de deux mille quatre à cinq cents hommes; ayant jugé par ce que M. le Cardinal m'avoit témoigné, que la joie qu'il auroit de voir Bordeaux réduit, lui feroit agréer le reſte. J'appris de M. de Marſin, que lorſqu'on avoit dit chez M. le Prince de Conty, que j'avois demandé à venir pour retirer les hardes de M. de la Rochefoucault, M. l'Abbé de Conac &

Guilleragues, qui s'étoient emparés de l'esprit de ce Prince, dirent qu'il me falloit jetter dans la riviere. Mais je dis à Messieurs de Marsin & Lainé, qui connoissoient bien M. le Prince de Conty, & de quelle maniere j'avois été avec lui, qu'il n'étoit pas impossible que dans le soupçon qu'on lui avoit donné de mon arrivée, il ne voulût entrer en quelque conférence avec moi, pour que je lui rendisse compte de ce qui s'étoit passé. Je cherchai le moment favorable pour cela. Je pris mon temps quand il iroit à la messe; je me mis à portée de me présenter à lui quand il monteroit en carrosse. En effet, m'ayant apperçu, il me dit d'un air goguenard: Apparemment vous venez ici pour quelques bonnes affaires? Je lui dis qu'elles n'étoient pas grandes, puisque ce n'étoit que pour retirer les meubles de M. de la Ro-

chefoucault. Il monta en carroſſe avec deux de ces Meſſieurs. Moi, ſans m'étonner de rien, je ſuivis le carroſſe juſqu'à l'Egliſe où il étoit entré ; & l'ayant apperçu au côté droit du chœur, je m'allai mettre proche de la baluſtrade du côté gauche, afin qu'il me pût voir. Et après l'élévation, s'étant tourné du côté où j'étois, comme j'avois toujours les yeux ſur lui, je m'apperçus qu'il me faiſoit ſigne de m'approcher. Je paſſai par-deſſus les baluſtrades pour aller à lui. En paſſant par-devant ces Meſſieurs, qui étoient reſtés à la baluſtrade, je les ſaluai. Il commença à me dire, que ce n'étoient pas les meubles de M. de la Rochefoucault qui m'avoient amené ; & m'ajouta qu'il avoit ſû que j'avois couché chez M. Lainé, où j'avois vu M. de Marſin ; qu'apparemment nous n'y avions pas ſeulement parlé des meubles. Je lui

répondis, que si par hasard j'étois chargé de choses de plus grande conséquence, S. A. trouveroit bon que je ne m'en découvrisse point si-tôt à elle. A la fin de la messe, il me dit de le suivre; & étant dans son carrosse, il m'ordonna d'y monter avec ces Messieurs que j'ai nommés. Lorsqu'il fut arrivé chez lui, il se mit au lit, comme il avoit accoutumé, & me fit dire d'entrer : il fit de plus mettre une table auprès de son lit, & me commanda de dîner seul avec lui, au grand étonnement de tout le monde, sur-tout de ces Messieurs, qui avoient dit qu'il falloit me jetter dans la riviere. Après dîné, M. le Prince de Conty me dit que si je ne voulois pas lui dire mon secret, dont je m'étois ouvert à Messieurs de Marsin & Lainé, du moins je lui disse si j'étois chargé de quelque chose qui le regardât. Je lui dis

alors que, puiſqu'il me le commandoit, je pouvois lui dire qu'en l'état où étoient les affaires de leurs Alteſſes, je me trouvois aſſez heureux d'avoir occaſion de pouvoir leur rendre ſervice, & à tout ce qui étoit du parti de M. le Prince dans Bordeaux. Il me parut qu'il ſe ſavoit bon gré de m'en avoir fait tant avouer : il me découvrit ſon inquiétude d'eſprit, que je n'euſſe déja arrêté quelque choſe avec Meſſieurs de Marſin & Lainé, & qu'ils ne fuſſent déja entrés là-deſſus en négociation avec Madame de Longueville. Je lui dis qu'en tous cas, s'il vouloit bien m'honorer de ſa confiance, je lui promettois de ne rien faire avec perſonne ſans ſa participation; & que je m'en allois chez Madame de Longueville, que je n'avois pas encore eu l'honneur de voir. Il me demanda donc en confidence quelle

conduite il auroit à tenir. Sur cela, je lui dis qu'affurément Mrs. de Marfin & Lainé ne manqueroient pas de lui parler, pour voir, avec Madame de Longueville, ce qu'ils auroient tous à faire dans une conjoncture auffi fâcheufe que celle où ils fe trouvoient; & que quand ils feroient enfemble, il falloit oublier toutes les petites divifions & partialités qu'il y avoit entr'eux, & faire un traité le plus avantageux qu'ils pourroient, pour tout ce qui pouvoit regarder les intérêts de M. le Prince. Il m'en remercia, & me dit que je viffe donc ces Meffieurs, pour les obliger à lui parler. Je fortis de-là avec efpérance que je ne manquerois plus mon affaire. J'allai dire à Mrs. de Marfin & Lainé ce qui venoit de fe paffer, dont ils furent fort aifes; de-là je m'en allai pour faire la révérence à Madame de Longueville, à qui M. Lainé

avoit déja parlé. Elle me reçut assez froidement, ayant pensé à mettre la négociation entre les mains de M. Matha, pour aller traiter avec M. de Candale. Je convins avec Mrs. de Marsin & Lainé, qu'il falloit incessamment faire un traité particulier, selon le pouvoir que j'en avois, & que je le mettrois sous le nom de M. de Candale, afin de le lui faire signer; & qu'après cela, ils pussent entrer en négociation avec Messieurs de la Ville, pour faire un traité de concert avec eux, de crainte qu'ils n'en commençassent un sans leur participation. Le peuple s'échauffant, & demandant la paix, M. le Prince de Conti, Madame de Longueville, Mrs. de Marsin & Laîné s'assemblerent chez Madame la Princesse, où étoit M. le Duc d'Enguyen, fort jeune. M. le Prince de Conti dit dans l'assemblée tout ce que je lui avois dit l'après-

dînée, & tous enſemble réſolurent de faire le lendemain un traité avec moi. Chacun expoſa ce qu'il pouvoit ſouhaiter qui y fût employé; & Mrs. de Marſin & Lainé inſiſterent toujours pour que l'on tâchât que les troupes de M. le Prince euſſent l'étape par la France, pour ſe rendre à Stenay. Mrs. de Marſin & Lainé, à onze heures du ſoir, me conterent tout ce qui s'étoit paſſé, & que M. le Prince de Conty avoit parlé à merveille. Nous remîmes au lendemain à faire un projet de traité. Dès ſix heures du matin, j'envoyai un homme à M. de Candale, pour lui dire que dans le jour, j'eſpérois faire un traité en ſon nom, que je ferois ſigner, & lui en porterois un double, afin qu'il le ſignât; que je n'étois embarraſſé qu'au ſujet des troupes que l'on vouloit faire paſſer par Stenay : & en ayant parlé à M. le Comte d'Eſtrades, en pré-

ſence de l'homme que j'y avois envoyé, ils me manderent de tâcher de les réduire au plus petit nombre que je pourrois; mais qu'après tout, il falloit finir le traité, qu'il ſigneroit le double quand je le lui envoyerois. Dès que mon homme fut revenu avec cette réponſe, je propoſai à ces Meſſieurs de commencer à faire un mémoire de ce que nous avions à traiter; & prenant la plume, je leur dis de me faire leurs propoſitions.

Le premier article fut que le Roi donneroit une amniſtie générale pour tous ceux qui avoient ſuivi le parti de M. le Prince.

2°. Que les troupes qu'avoit M. le Prince à Bordeaux, feroient conduites par étape à Stenay. Sur quoi je leur répondis que cela étoit impoſſible. Et après quelque conteſtation, je leur dis qu'il falloit réduire cela aux Régiments de M. le

Prince & de M. le Duc d'Enguyen; mais qu'ils pourroient choisir entre toutes les troupes, les Officiers & les soldats qu'ils voudroient, pourvu que cela ne passât pas le nombre de deux mille quatre à cinq cents hommes. Et nous terminâmes sur ce pied-là le second article du traité.

3°. Que M. le Duc & Madame la Princesse auroient la liberté de s'en aller en Flandres trouver M. le Prince avec tous leurs domestiques; Mrs. de Marsin & Lainé avec les leurs; & un nombre d'Officiers principaux qui pourroient s'embarquer aussi. Que les autres Officiers qui voudroient s'en aller par terre, pourroient se mettre dans le Régiment.

4°. Que M. le Prince de Conty auroit la liberté d'aller faire son séjour à Pézenas, & Madame de Longueville à Montreuil-Bellay. Et moi je leur demandai une lettre signée de tous pour M. de Sainte-Croix,

commandant l'armée navale des Efpagnols, laquelle étoit dans la Garonne, portant qu'ayant été obligés de figner un traité avec M. de Candale, qui avoit pouvoir du Roi, ils le prioient de s'en retourner; & qu'en cas que la ville de Bordeaux n'eût pas fait la paix dans un mois, ils promettoient d'en fortir avec leurs troupes.

Dans le temps que ces Meffieurs s'en allerent chez Madame la Princeffe, où l'on devoit figner le traité, & d'où ils me devoient mander quand je m'y rendrois, je dreffai les deux traités de ma main, & les portai lorfque l'on m'envoya chercher. Ces Meffieurs ayant rendu compte à l'affemblée de ce que nous avions arrêté enfemble, le traité fut bientôt figné; & l'ayant porté fur le champ à M. de Candale, il le figna avec bien de la joie; &, fi je l'ofe dire, il me donna beaucoup

de louanges ſur la maniere dont j'avois conduit le tout. Je lui répondis que le principal gré étoit dû à ceux qui en avoient fait naître l'occaſion, & m'en retournai auſſi-tôt.

M. de Candale s'étant approché beaucoup de Bordeaux, Meſſieurs de Marſin & Lainé, qui avoient déja commencé à parler à ceux de la Ville pour faire un traité avec M. de Vendôme, conduiſirent les choſes au point, que l'on convint du château de Lormont pour traiter de la paix. Cependant j'allois & venois à Bordeaux & au camp de M. de Candale. Le jour que l'on devoit s'aſſembler étant arrivé, je me rendis à Lormont, comme un curieux. Dans le temps que l'on étoit preſque convenu des demandes que faiſoit la Ville de Bordeaux, qui alloient à peu de choſes après l'amniſtie, les députés de la Ville étant chargés de propoſer ce qui regardoit

regardoit Meſſieurs les Princes, la propoſition fut faite pour les troupes de la maniere que M. de Marſin me l'avoit expliquée. Ces Meſſieurs parurent faire ſur cela beaucoup d'inſtance ; & Meſſieurs de Candale & d'Eſtrades, ſachant de quoi j'étois convenu, le propoſerent comme un expédient pour terminer l'affaire, & il paſſa. M. d'Eſtrades fortit à l'inſtant, vint dans la chambre prochaine, où j'étois avec beaucoup d'autres gens ; & m'ayant tiré à part, il me dit que l'affaire des troupes étant accordée, le reſte des autres conditions paſſeroit ſans beaucoup de peines ni de difficultés. Ainſi la paix fut ſignée ſur les dix heures du ſoir. J'étois convenu avec M. de Candale & M. d'Eſtrades que je partirois dans le moment pour en porter les premieres nouvelles à M. le Cardinal. M. de Candale m'avoit donné dès la veille une let-

tre de créance à M. le Cardinal, & y avoit ajouté beaucoup de choſes obligeantes pour moi. Etant prêt à partir, M. de Candale me dit, que M. de Vendôme avoit chargé M. de Monteſſon d'en porter la nouvelle à la Cour; mais que ſi je pouvois partir ſur l'heure, aſſurément je ſerois rendu le premier. Comme j'avois gardé ma chaloupe, je m'embarquai auſſi-tôt, & me fis mener à l'endroit où l'on avoit mis des chevaux de poſte pour aller regagner la grande route. Je montai à cheval, ne doutant plus que je ne portaſſe la premiere nouvelle, me propoſant bien de faire une extrême diligence. En paſſant la poſte de Villefagnan, j'écrivis un mot à M. de la Rochefoucault, qui étoit à Vertheuil, pour lui donner avis que la paix étoit faite, & que je continuois ma route. Je fis ſi bien que j'arrivai le ſurlendemain au Lou-

vre comme on ſortoit de la comédie. M. le Cardinal m'ayant apperçu, s'approcha de moi. Je lui dis que la paix de Bordeaux étoit ſignée ; & ſans vouloir en apprendre davantage, il me dit de m'en aller à ſa chambre, & porta la nouvelle au Roi & à la Reine. Il vint auſſi-tôt à ſon appartement, & me demanda les conditions tout au long. A l'article des troupes de M. le Prince qui devoient aller à Stenay, il me dit que ſi on avoit pu éviter cette condition, cela auroit été mieux ; mais lorſque je lui eus rendu compte en détail de la maniere dont cela s'étoit paſſé, & que je ne l'avois fait que de concert avec M. de Candale & M. d'Eſtrades, l'ayant même prié de ſe ſouvenir que, lorſque j'avois reçu ſes derniers ordres pour aller à Bordeaux, je lui avois expoſé que l'on pourroit faire une inſtance ſur ce chapitre, & que

m'ayant dit ſeulement, *tâchons d'avoir Bordeaux*, je crus bien alors qu'il ne feroit aucune difficulté. Après avoir lu la lettre de M. de Candale & le petit traité écrit de ma main, il me parut fort content. Il me dit de le venir trouver le lendemain au matin. Auſſi-tôt qu'on lui eut annoncé que j'étois là, il me fit entrer; & repaſſant ſur toute l'affaire, il me dit que ces Meſſieurs auroient bien dû excepter de l'amniſtie Dureteſte, & quatre ou cinq des principaux ſéditieux avec lui. J'avouai bonnement que je n'en avois pas entendu parler; mais que quand cela n'y feroit pas, on pourroit peut-être y remédier. Et m'ayant demandé comment je l'entendois, je lui dis que je croyois qu'on pouvoit faire deux amniſties, l'une conforme au traité, & l'autre pour en exclure Dureteſte, & quatre autres que je lui nommai; que s'il vouloit me ren-

voyer avec les deux amnisties, je ne doutois pas que je ne vinsse à bout de faire accepter celle de l'exclusion de ces séditieux : ce qui me parut lui faire un grand plaisir. Il me dit de revenir le lendemain, qu'il vouloit encore m'entretenir là-dessus, ne doutant pas qu'alors M. de Montesson ne fût arrivé avec le traité ; & en effet, il arriva le soir, mais plus de vingt-quatre heures après moi. Le lendemain, S. E. ayant vu le traité, me dit d'aller voir M. de la Vrilliere, pour lui faire entendre mon expédient. J'y fus : lui ayant proposé la chose, il me dit qu'il étoit bien vieux, mais qu'il n'avoit jamais vu ni entendu dire qu'on eût donné deux amnisties pour la même affaire ; & sur ce que je lui représentai que l'intention de M. le Cardinal étoit que l'on présentât celle de l'exclusion de Duretefte & des autres, la premiere, pour tâcher de la faire

recevoir ; & qu'en cas d'impoſſibilité on donneroit l'autre ; mais que j'étois fort perſuadé que la ville de Bordeaux ayant déja joui du plaiſir de ſavoir la paix faite, & de voir éloigner les troupes auſſi-tôt que l'amniſtie auroit été acceptée, on ne feroit pas de difficulté de la recevoir ; que du moins c'étoit mon opinion. Il me dit qu'il s'en alloit prendre les ordres de M. le Cardinal ſur cela. Cependant les deux amniſties ayant été miſes en la meilleure forme qu'il fût poſſible, S. E. me les remit, & me fit donner deux mille écus. Je lui parlai du paſſage des troupes de M. le Prince ; elle me dit qu'elle alloit envoyer M. de Villautrais, l'un des Gentilshommes du Roi, pour donner les ordres, & faire fournir l'étape ; qu'elle le feroit partir inceſſamment ; m'ajoutant que je ferois un bon ſervice au Roi, ſi l'amniſtie avec les réſerves pouvoit être

acceptée ; & après m'avoir fait beaucoup d'honnêtetés, elle m'assura qu'elle auroit soin de ma fortune. Je partis, & m'en retournai à Bordeaux, où l'affaire se passa comme je l'avois esperé. Duretefte fut arrêté peu après, roué & mis en quartiers sur les portes de la ville. On peut dire que cet homme avoit maîtrisé Bordeaux, & pendant un temps maintenu le parti des Princes. On fit sauver deux des autres, à qui M. le Prince de Conty, après son mariage, fit donner des lettres de graces. Je portai en même-temps une lettre de M. le Cardinal à M. de Candale, laquelle lui fit grand plaisir. M. le Prince de Conty me reçut fort bien : M. l'Abbé de Conac & les autres, ne purent s'empêcher de se divertir un peu avec moi de l'aventure de la messe : nous fûmes tous bons amis. Chacun prit sa route conformément au traité ; M. le Prince de Conty s'en

alla à Pézenas, & ces Meſſieurs emmenerent avec eux une Dame de Calvemont, dont le Prince étoit amoureux. Pour moi je retournai à Paris, & paſſai à Vertheuil où étoit M. de la Rochefoucault, qui fut fort réjoui de me voir. Pendant deux jours que j'y reſtai, je lui rendis compte de mon bonheur & de mes aventures. M. de Vendôme, ayant ſu comme les choſes s'étoient paſſées, ne me l'a jamais pardonné. Je fus parfaitement bien reçu de M. le Cardinal, qui, peu de temps après, me fit donner deux mille écus de penſion ſur des bénéfices. Dans ce temps-là, M. l'Abbé de Conac & ces autres Meſſieurs, penſerent à faire le mariage de M. le Prince de Conty avec Mademoiſelle de Martinoſy, niece de M. le Cardinal. M. l'Abbé de Conac eut peu de jours après ce mariage l'Evêché de Valence, & préſentement il a celui d'Aix.

Après

Après avoir demeuré pendant quelque temps à Paris, je fis un tour à la Cour. Le ſiege d'Arras étant fort avancé, M. le Cardinal me dit qu'il voudroit bien que je puſſe parler à M. le Prince, & lui donner idée d'une Souveraineté, par où il croyoit pouvoir le tenter. Mais je lui repréſentai que M. le Prince n'étoit nullement capable d'entendre aucune propoſition de cette nature, dans l'état où étoient les choſes; que quand même Arras ſeroit pris, M. le Prince pourroit avoir des vues pour un accommodement général, où il trouveroit bien ſon compte: ce qui me fit penſer pour la ſeconde fois, que M. le Cardinal enviſageoit dans ce temps, que la paix générale étoit néceſſaire; & il conclut qu'il étoit toujours d'avis que j'allaſſe ſans eſcorte au camp de Turenne, dans la penſée que je pourrois être pris pri-

ſonnier, & mené à M. le Prince, comme il l'auroit deſiré. Mais par haſard, j'y arrivai avec mon valet, ſans aucune aventure ; & étant fort connu de M. le Marquis d'Humieres, depuis Maréchal de France, j'allai à ſon quartier. Il me témoigna beaucoup de joie de me voir, & me donna une petite chambre dans le logis qu'il occupoit. Je fus bien ſurpris le ſoir quand on lui ſervit à ſouper, de voir que c'étoit avec la même propreté & la même délicateſſe qu'il auroit pu être ſervi à Paris. Juſques-là perſonne n'avoit porté ſa vaiſſelle d'argent à l'armée, ni s'étoit aviſé de donner de l'entremêts, & un fruit régulier. Mais ce mauvais exemple en gâta bientôt d'autres, & cela s'eſt pouſſé ſi loin juſqu'à préſent, qu'il n'y a aucuns Officiers Généraux, Colonels, ni Meſtres-de-Camp, qui n'ayent de la vaiſſelle d'argent,

& qui ne ſe croyent obligés à faire une dépenſe prodigieuſe. Auſſi-tôt qu'on eut ſoupé, M. le Marquis d'Humieres me mena dans ſa chambre, où, après m'avoir entretenu quelque temps ſur ce qui ſe paſſoit à la Cour, je lui demandai quelle opinion il avoit ſur le ſecours d'Arras. Il me répondit qu'on avoit de grandes eſpérances de forcer les lignes; mais qu'il étoit perſuadé que les Officiers Généraux n'en ſeroient pas mieux traités. Le lendemain matin, j'allai voir M. de Turenne; & j'eus l'honneur de dîner avec lui. Il n'avoit que de la vaiſſelle de fer-blanc, avec une grande table ſervie de toutes ſortes de groſſes viandes en grande abondance. Il y avoit plus de vingt Officiers à cette table, & quelques autres petites tables ſervies de jambons, de langues de bœuf, de cervelas, & du vin en quantité. M. de Tu-

renne, en quelque occaſion où j'eus l'honneur d'être ſeul avec lui, me dit qu'il eſpéroit de pouvoir forcer les lignes ; mais qu'il doutoit fort, que quand même il en viendroit à bout, il en fût pour cela mieux dans ſes affaires. Il y avoit une aſſez grande gaieté parmi les Officiers, & je leur entendis ſouvent dire : Nous ſecourerons Arras, & nous en aurons de plus méchants quartiers d'hyver.

Le lendemain, M. le Marquis d'Humiere étant de garde, me demanda ſi je voulois aller avec lui ; je lui répondis que j'en ſerois fort aiſe. Après dîné, les ennemis ſortirent en très-grand nombre. M. de Turenne accourut après avoir donné ſes ordres pour être ſuivi de beaucoup de troupes : il y eut quelques décharges de part & d'autre. M. le Duc de Joyeuſe, de la Maiſon de Lorraine, y reçut une bleſſure au

bras, dont il mourut peu de temps après. Sur le ſoir, M. de Turenne ayant appris que M. le Prince avoit marché, & ſe trouvant ſix ou ſept mille hommes avec lui, leſquels étoient ſortis à cette allarme, marcha pour pouvoir le rencontrer, & même aſſez avant dans la nuit: mais n'en ayant aucune nouvelle, il voulut s'en retourner. Un Officier de cavalerie, qui ſervoit de guide, (je crois que c'étoit M. d'Eſpagnet) ne ſachant pas bien où il étoit, apperçut quelque feu; & croyant que ce fût dans notre camp, alla aſſez près d'une barriere des Eſpagnols : d'où ayant été crié, qui vive ? le guide répondit, c'eſt M. de Turenne. Les autres croyant qu'il avoit dit Lorraine, firent répéter une ſeconde fois, qui va-là ? Et celui-ci ayant encore répondu, M. de Turenne, ils firent une décharge de quelque mouſqueterie; & ti-

rerent un coup de canon. La surprise fut si grande, que tout le monde s'enfuit dans le plus grand désordre du monde; enfin, le guide reprit ses esprits, & trouva notre camp. Il y a peut-être des Officiers qui ont fait vingt campagnes, sans avoir vu deux fois des terreurs paniques comme celle-ci, & celle que j'avois vue à Saint-Denis.

Deux ou trois jours après, je m'en retournai à la Cour, & rendis compte à M. le Cardinal de tout ce que j'avois fait pour tâcher de me faire prendre; mais que j'avois joué de malheur: cela le fit rire, & il me dit qu'il étoit bien vrai, puisque souvent il entendoit parler de gens qui étoient pris en allant de la Cour à l'armée. Alors la nouvelle vint que les lignes avoient été forcées, & Arras secouru. L'Archiduc, qui commandoit l'armée d'Espagne, & les autres Officiers, se retirerent

de bonne heure en grand défordre ; & fans la fermeté & l'expérience de M. le Prince, cette armée auroit été entiérement défaite : mais il fit une fi belle retraite, qu'elle fut admirée en France, & elle lui donna une fi grande réputation en Efpagne, qu'il en fut traité de mieux en mieux.

L'année d'après, M. le Prince de Conty fut fait Général des armées du Roi en Catalogne. Il écrivit à M. de la Rochefoucault la lettre dont voici la copie, qui m'a été remife il y a environ trois mois, par une perfonne des amis de Mademoifelle de la Rochefoucault.

Copie de la Lettre écrite par M. le Prince de Conty à M. le Duc de la Rochefoucault, au Camp de Saint-Yordy, le 17 Septembre.

„ Quoique j'euffe réfolu de faire
„ réponfe à votre lettre, & de vous
„ rendre grace de votre fouvenir,

„ j'ai preſentement la tête ſi pleine
„ de Gourville, que je ne puis vous
„ parler d'autre choſe. Comment!
„ ce diable-là a été à l'attaque des
„ lignes d'Arras. La deſtinée veut
„ qu'il ne ſe paſſe rien de conſidé-
„ rable dans le monde, qu'il ne s'y
„ trouve, & toute la fortune du
„ Royaume & de M. le Cardinal
„ n'eſt pas aſſez grande pour nous
„ faire battre les ennemis s'il n'y
„ joint la ſienne. Cela nous épou-
„ vante ſi fort M. de Candale &
„ moi, que nous ſommes muets ſur
„ cette matiere-là. Sérieuſement je
„ vous ſuplie de me l'envoyer bien
„ vîte en Catalogne; car comme
„ j'ai fort peu d'infanterie, & que
„ ſans Infanterie ou ſans Gourvil-
„ le, on ne ſauroit faire de progrès
„ en ce pays-ci, je vous aurai une
„ extrême obligation de me don-
„ ner lieu, en le faiſant partir
„ promptement, de faire quelque

„ chofe d'utile au fervice du Roi. „ Si je manque de cavalerie, la cam- „ pagne qui vient, je vous prierai „ de me l'envoyer encore ; car fur „ ma parole, la préfence de Gour- „ ville remplace tout ce dont on „ manque. Il eft en toutes chofes „ ce que les Quinola font à la pe- „ tite Prime ; & quand j'aurai be- „ foin de canon, je vous demande- „ rai encore Gourville. Au refte, je „ vous garde un commentaire af- „ fez curieux que j'ai fait fur des „ lettres que Madame de Longue- „ ville a écrites à Madame de Châ- „ tillon. Je prétends vous le dédier. „ Ainfi, avant de le faire imprimer, „ je veux qu'il ait votre approba- „ tion : ce fera à notre premiere „ vue. En attendant, je vous fuplie „ d'être perfuadé que je fuis pour „ vous, comme je le dois, dans les „ termes de notre traité.

ARMAND DE BOURBON.

„ *P. S.* Nous marchons après
„ demain pour aller attaquer une
„ place en Sardaigne, appellée Puy-
„ cerda. J'attends Gourville pour
„ en faire la capitulation ".

Quoique la lettre de M. le Prince de Conty parût fort preſſante pour me faire aller en Catalogne, je craignois de n'y point avoir de ſatisfaction, par la cabale qui étoit ſi animée contre moi. De plus, je me trouvois bien à Paris: ainſi je pris le parti d'y paſſer l'hyver. Néanmoins au printemps, je me réſolus de faire ce voyage, & auparavant j'allai prendre congé de M. le Cardinal. Je lui dis que M. le Prince de Conty avoit témoigné qu'il ſeroit bien-aiſe que j'allaſſe le trouver: il me fit l'honneur de me dire que quand j'y ſerois, s'il ſe préſentoit quelque choſe à lui mander qui en valût la peine, je pourrois lui écri-

re. Quelqu'un manda à ces Meſſieurs qui étoient auprès de S. A., qu'ils n'avoient qu'à ſe bien tenir, & que j'allois partir pour la Catalogne. Quoiqu'ils ſe cruſſent maîtres de l'eſprit de M. le Prince de Conty, ayant dans leur cabale M. le Marquis de Villars, qui avoit été fait premier Gentilhomme de ſa chambre, ils ne laiſſerent pas, à ce que j'ai ſu depuis, d'être beaucoup embarraſſés à mon arrivée, ſe ſouvenant de ce qui s'étoit paſſé à Bordeaux. Je ne ſais comment ils avoient fait; mais je fus ſurpris d'être reçu de M. le Prince de Conty avec un peu de froideur; & ces Meſſieurs me regardant fort de côté, à proprement parler, perſonne n'oſoit m'approcher, ni entrer en converſation avec moi. La nuit étant venue, & ne ſachant où la paſſer, l'Aumônier de M. le Prince de Conty, à qui j'ai eu depuis occaſion de

faire plaiſir, me donna la moitié de ſon matelas. Le lendemain, M. le Prince de Conty, qui faiſoit le ſiege de Caſtiglione, devant aller à la tranchée, je montai ſur mon cheval de poſte, & allai l'y attendre. M'étant approché de lui quand il mit pied à terre, il s'appuya ſur mon bras pour lui aider à marcher. Il me demanda comment j'étois avec M. le Cardinal. Je lui dis que, depuis la paix de Bordeaux, j'en avois toujours reçu de bons traitements; & qu'en prenant congé de lui pour venir trouver S. A., il m'avoit chargé de lui écrire quand je ſerois auprès d'elle, s'il y avoit quelque choſe qui en valût la peine. Il s'aſſit dans la tranchée, & cauſa quelque temps avec moi. Il me demanda des nouvelles de M. de la Rochefoucault. Après lui avoir fait des compliments de ſa part, je lui dis que c'étoit M. de la Rochefou-

cault qui m'avoit conſeillé de venir auprès de S. A. ſur une lettre qu'elle lui avoit écrite il y avoit quelque-temps, paroiſſant le deſirer ainſi. Il me dit qu'on lui avoit donné de l'ombrage de mon arrivée; mais qu'il étoit très-perſuadé de mon affection. Quand il fut queſtion de ſe mettre à table, il m'ordonna de m'y mettre, au grand étonnement de la compagnie, & le ſoir j'eus un lit par ſon ordre. M. le Prince de Conty avoit autant d'eſprit qu'un homme puiſſe en avoir, même de la ſcience, agréable dans la converſation, du cœur & d'autres bonnes qualités; mais avec tout cela, il avoit toujours quelqu'un à qui il donnoit grand pouvoir ſur ſon eſprit.

La premiere occaſion qu'il y eut d'envoyer à la Cour, M. le Prince de Conty m'en chargea. J'allai pour lors trouver la Cour en Picardie:

on me donna 1000 écus pour mon voyage. En repaſſant par Paris pour m'en retourner, je trouvai fortuitement un nommé M. Roſe, qui avoit acheté une charge d'Intendant des vivres des armées, avec pouvoir de commettre quelqu'un dans chacune. Il me donna une commiſſion pour en faire les fonctions en Catalogne, où j'appris que M. de Bezons, Intendant, s'en étoit allé à Pézenas où étoit Madame la Princeſſe de Conty, & enſuite à Paris, à cauſe de quelque petite ſédition qu'il y avoit eu dans les troupes contre lui. Je m'inſtallai dans ma commiſſion d'Intendant des vivres, & m'en trouvai parfaitement bien.

A la fin de la campagne, M. Jaquier qui avoit les vivres, ayant eu beſoin de moi pour beaucoup de ſignatures, afin de mettre ſon compte en état d'être rendu, me fit préſent de quinze mille livres. Je m'en

retournai auprès de M. le Prince de Conty : & M. le Marquis de Villars, vivant fort bien avec moi, les autres prirent le parti de garder la bienſéance ; mais non pas ſans chagrin de me voir aller & venir, & toujours bien avec M. le Prince de Conty. La campagne finie, il s'en retourna à Pézenas ; & comme Gouverneur de Languedoc, il étoit chargé de la part du Roi, de prendre des meſures pour la tenue des Etats. Sa Majeſté ſouhaitoit qu'on lui donnât 1500000 livres ; & Meſſieurs les Evêques, avec de grandes remontrances, prétendoient que la Province ne pouvoit pas paſſer un million, le pays étant fort ruiné. Je m'aviſai d'écrire à M. le Cardinal, que pour avoir 1500000 livres des Etats, & peut-être plus, & en même temps pour lever toutes les difficultés, il n'y avoit qu'à faire expédier des quartiers d'hyver pour toutes les

troupes de Catalogne dans le Languedoc ; que j'étois bien perſuadé qu'auſſi-tôt que cela ſeroit ſu, on feroit de grandes inſtances auprès de M. le Prince de Conty, pour recouvrer les 1500000 livres ; qu'il faudroit en même-temps envoyer les expéditions pour les quartiers d'hyver en Guyenne, & charger le courier de rendre à M. le Prince de Conty celles qui regardoient le Languedoc, & me faire remettre entre les mains le paquet qui regardoit la Guyenne. M. le Cardinal goûta fort cet expédient, & ordonna que la choſe fût exécutée. Ainſi il me fit réponſe qu'il avoit ſi fort approuvé ma penſée, qu'il mandoit à M. le Prince de Conty de prendre confiance en moi pour tout ce qui regardoit la tenue des Etats. Le paquet étant venu à M. le Prince de Conty, cela fit une grande rumeur parmi ceux qui étoient déja à Pézenas, où ſe devoit

devoit faire l'assemblée ; & Messieurs les Evêques d'Alep & de Comminges, qui étoient les plus fermes, pour ne donner qu'un million, furent les premiers à venir prier M. le Prince de Conty, d'avoir pitié de cette pauvre Province, qui alloit être ruinée, & à le supplier de vouloir la garantir du naufrage. Je convins avec M. le Prince de Conty, qu'il leur diroit qu'il ne pouvoit pas s'en mêler, à moins qu'on ne donnât les dix-huit cents mille liv. qu'on avoit demandées. Comme les troupes marchoient & s'approchoient, M. de Comminges, que je connoissois fort, m'ayant parlé de cette affaire, je lui dis que je croyois qu'il feroit bien d'offrir vîtement 1600000 livres à M. le Prince de Conty, puisque cela évitoit à la Province sa totale ruine; (c'étoit le langage qu'il me tenoit,) & m'ayant demandé comment cela se pouvoit faire, je lui répondis que

j'étois perſuadé que M. le Prince de Conty, à cette condition, pourroit faire paſſer les troupes en Guyenne. On en convint bientôt après, parce que l'affaire preſſoit beaucoup ; & les paroles étant données, toutes ces troupes allerent prendre leur quartier en Guyenne. M. le Prince de Conty fut fort aiſe de recevoir une lettre de M. le Cardinal, qui lui mandoit que le Roi étoit extrêmement ſatisfait de la conduite qu'il avoit tenue, & de ce qu'il avoit obtenu de la Province. Cela augmenta beaucoup la confiance qu'il avoit en moi, & je puis dire que, particuliérement pour tout ce qui regardoit la Cour, j'étois le ſeul à qui il en parloit.

N'ayant plus d'affaires en ce pays-là, je m'en revins à Paris, & louai un appartement aſſez honnête dans le petit hôtel de Bourbon. J'achetai un carroſſe & des chevaux, en-

tretenant toujours un commerce de lettres avec M. le Prince de Conty. Quelque temps après, Madame la Princeſſe de Conty étant venue à Paris, je lui faiſois réguliérement ma cour; & peu après, la Reine de Suede y étant arrivée, M. le Cardinal qui en ſortoit avec le Roi pour quelque temps, m'ordonna de prendre garde qu'elle traitât Madame la Princeſſe de Conty comme elle feroit Mademoiſelle, & que cela ſe pratiquoit ainſi. Je ne ſais ſi quelqu'un lui avoit dit qu'elle y devoit mettre quelque différence: quoi qu'il en ſoit, elle donna un fauteuil à Mademoiſelle; & quand Madame la Princeſſe de Conty y alla, elle fit ôter les deux fauteuils qui étoient dans la chambre, & n'y laiſſa que des ſieges pliants, elle-même n'en ayant qu'un pareil. En écrivant à M. le Cardinal la choſe comme elle s'étoit paſſée, je lui dis que je ne

m'amuſerois point à lui témoigner le chagrin que j'en avois ; mais que j'allois donner toute mon application à faire en ſorte que la Reine de Suede réparât ce qu'elle avoit fait. J'avois l'honneur d'en être un peu connu, dès le jour de ſon arrivée. Je l'allai trouver pour lui dire que j'étois au déſeſpoir de la différence que Sa Majeſté avoit miſe entre Mademoiſelle & Madame la Princeſſe de Conty ; que c'étoit une nouveauté en ce pays-ci ; que ſi quelqu'un lui avoit dit le contraire, ce ne pouvoit être que dans la vue de faire donner cette mortification à M. le Cardinal, qui s'en prendroit à moi de ce que je ne l'avois pas avertie, quoique pourtant elle ſavoit bien que j'avois pris cette liberté, & que je croyois que cela fâcheroit fort M. le Cardinal. J'ajoutai tout ce que je crus capable de lui faire prendre le parti de réparer ce qui s'étoit paſſé,

& que je ferois bien-aife de pouvoir mander à M. le Cardinal qu'elle avoit traité Madame la Princeffe de Conty avec le même cérémonial que Mademoifelle, prefqu'auffi-tôt qu'il auroit apris la différence qu'elle y avoit mife. Elle s'y réfolut fur le champ, & me marqua une heure pour le lendemain, à laquelle Madame la Princeffe de Conty pourroit venir. En effet, elle lui donna un fauteuil comme elle avoit fait à Mademoifelle, & je l'écrivis auffi-tôt à M. le Cardinal.

Quelque temps après, je fus connu de M. Fouquet, qui me goûta affez. En me parlant un jour de la peine qu'il y avoit à faire vérifier des Edits au Parlement, je lui dis que dans toutes les Chambres, il y avoit un nombre de Confeillers qui difpofoient de la plupart des autres, & que je croyois qu'on pourroit leur faire parler par des gens de leur

connoiſſance, leur donner à chacun 500 écus de gratification, & leur en faire eſpérer autant dans la ſuite aux étrennes. J'en fis une liſte particuliere, & je fus chargé d'en voir d'autres que je connoiſſois. M. Fouquet me parla de M. le Préſident le Coigneux, comme d'une perſonne qu'il falloit tâcher d'avoir. Je lui dis que j'allois ſouvent à la chaſſe avec lui, & que je verrois de quelle maniere je pourrois m'y prendre. Un jour me trouvant avec lui, il me parla des ajuſtements qu'il faiſoit faire à ſa maiſon de campagne. Je lui dis qu'il falloit faire en ſorte que M. le Sur-Intendant lui aidât à achever une terraſſe qu'il avoit commencée. Deux jours après, j'eus ordre de lui porter deux mille écus, & de lui faire eſpérer que cela pourroit avoir de la ſuite. Il ſe préſenta une occaſion au Parlement, où M. Fouquet jugea que ce qu'il avoit fait,

avoit utilement réuſſi. Il me chargea encore de quelques autres affaires; & étant fort content de moi, j'eus lieu d'eſpérer que je pourrois faire quelque choſe par ce chemin-là : mais tous mes projets s'évanouirent pour quelque temps, par une aventure qui me conduiſit dans un autre chemin. Voici le fait.

M. le Cardinal, ſe trouvant fatigué des demandes que M. le Prince de Conty lui faiſoit pour lui & pour ſes amis, qui étoient appuyés par Madame la Princeſſe de Conty, un de ces Meſſieurs de la cabale contre moi, qui étoient auprès de S. A., & qui ne m'aimoit pas, étant venu à Paris, & ſe trouvant avec M. le Cardinal dans le temps qu'il ſe plaignoit de ces fréquentes demandes, lui dit que c'étoit par mes conſeils, & que j'avois beaucoup de pouvoir ſur l'eſprit de Madame la Princeſſe de Conty : que ſi S. E.

vouloit me faire mettre à la Baſtille, & faire venir M. le Prince de Conty, elle verroit que ce Prince ne lui feroit pas la moindre peine. Au commencement d'Avril 1656, M. le Cardinal donna ordre à M. de la Barrilliere, Gouverneur de la Baſtille, de m'y mener. Il vint pour cela le lendemain à mon appartement, accompagné de quelques gens; & ayant trouvé mon laquais à la porte de ma chambre, il lui demanda ſi j'étois chez moi, & ce que je faiſois? Le laquais lui répondit que j'étois avec mon maître à danſer. M'ayant trouvé répétant une courante, il me dit, en riant, qu'il falloit remettre la danſe à un autre jour, & qu'il avoit ordre de M. le Cardinal de me mener à la Baſtille. Il m'y conduiſit dans ſon carroſſe; & comme il n'y avoit alors aucune perſonne de qualité, il me mit dans une chambre au premier étage,

ge, qui étoit la plus commode de toutes. J'y fus renfermé avec mon valet pendant huit jours ſans voir perſonne, que celui qui m'apportoit à manger. Mais ce Gouverneur m'étant venu voir, me dit que M. le Sur-Intendant l'avoit prié de me faire les petits plaiſirs qui pourroient dépendre de lui, & que je pouvois communiquer avec les autres priſonniers; mais qu'il ne falloit pas qu'aucun de mes amis demandât à me voir. Cela ne laiſſa pas que de me faire un grand plaiſir, m'étant déja ennuyé au-delà de tout ce qu'on peut s'imaginer. Peu de temps après, ayant fait venir un brochet fort raiſonnable, un jour maigre, je priai M. le Gouverneur d'en vouloir bien manger ſa part; ce qu'il m'accorda. Nous paſſâmes une partie de l'après-dînée à jouer au trictrac, & j'en fus dans la ſuite traité avec beaucoup d'amitié. J'a-

vois la liberté d'écrire & de recevoir des lettres autant que je voulois ; & quelquefois une perſonne de mes amis venoit demander à voir d'autres priſonniers qui étoient proche de ma chambre : ainſi j'avois occaſion de pouvoir parler. Mais cela n'empêcha pas que je ne m'ennuyaſſe beaucoup, ſur-tout depuis les neuf heures du ſoir que l'on fermoit la porte, juſqu'à huit heures du matin. Je m'amuſai pour paſſer le temps à me faire apporter des feves, que je fis mettre dans des papiers ſéparés par nombre. Je me promenois dans ma chambre, qui avoit onze pas entre les encoignures des fenêtres ; & chaque tour que je faiſois, mon valet tiroit une feve du papier, & la mettoit ſur la table. Comme le nombre étoit fixé, quand j'avois achevé, j'avois fait deux mille pas. Je fis venir des livres ; mais en les voulant lire, mon

eſprit paſſoit auſſi-tôt aux moyens que je pourrois trouver pour me tirer de-là. Cependant mes amis ne voyoient pas jour à m'en retirer. Mais y ayant trouvé entr'autres priſonniers ſix perſonnes raiſonnables, je penſois que ſi j'avois les clefs de leurs chambres & de la mienne, je pourrois faire cacher mon valet un ſoir avant qu'on fermât ma porte; que lui ayant donné la clef pour l'ouvrir, j'irois faire ſortir les autres; & que nous pourrions deſcendre dans le foſſé par un endroit que j'avois remarqué, & remonter par l'autre. Pour y parvenir, je gagnai celui qui avoit ſoin d'ouvrir nos portes, afin de pouvoir en examiner les clefs; & je pris mes meſures avec de la cire que j'appliquai ſur chacune de ces clefs, que j'envoyai dans une boîte à la Rochefoucault, pour en faire faire de pareilles, par un ſerrurier habile qui

y demeuroit. Mais vers le mois de Septembre, ſachant que M. l'Abbé Fouquet étoit fort employé par M. le Cardinal, pour faire mettre des gens à la Baſtille, & pour en faire ſortir, je tournai toutes mes penſées de ce côté-là. (A ce propos, je me ſouviens de la raillerie d'un Procureur qui avoit de l'eſprit, & qui avoit été mis à la Baſtille par ordre de M. Fouquet. Comme nous nous promenions un jour enſemble, un homme qui venoit d'entrer dans la cour, ſurpris de voir un levrier; quand il fut auprès de nous, demanda comment ce levrier étoit là? Le Procureur répondit avec ſon air goguenard: Monſieur, c'eſt pour avoir mordu le chien de M. l'Abbé Fouquet.) Pour revenir à mon deſſein, je fis propoſer à mes amis du dehors de parler à M. le Sur-Intendant, & de voir avec ſon frere, ſi, en parlant de temps en temps

des autres priſonniers à M. le Cardinal, comme il faiſoit ordinairement, il ne pourroit point trouver le moyen de me faire ſortir. Cela réuſſit ſi bien, que M. le Cardinal, devant partir deux ou trois jours après avec le Roi, pour aller à la Fere, M. l'Abbé Fouquet lui porta la liſte de tous les priſonniers qui ètoient à la Baſtille, comme il avoit accoutumé de faire de temps en temps. S. E. ordonna la ſortie de trois, dont j'en fus un. Ayant reçu l'ordre de ſortir, j'allai dès le ſoir dans l'antichambre de M. le Cardinal, pour le remercier. M. Roze, ſon Secretaire, en paſſant, me félicita de ma ſortie. Je le priai, en entrant, de vouloir bien dire que j'étois-là : M. le Cardinal lui dit : Je ſais que je l'ai fait ſortir ; mais je ne ſais pas bien qu'en faire : dites-lui qu'il vienne à la Fere, & que là je le verrai. M'y étant ren-

du, & préſenté un ſoir devant lui, comme il venoit de chez le Roi, je lui fis la révérence, diſant, que j'avois bien des remerciments à faire à S. E., de m'avoir fait mettre à la Baſtille, & de m'avoir donné lieu de bien réfléchir ſur ma conduite, que j'avois reconnu n'être pas trop bonne. Il ſe mit à rire, & me dit de le venir trouver le lendemain à ſept heures du matin; ce que je fis: & auſſi-tôt que je parus, un valet-de-chambre alla lui dire que j'étois-là. Il me fit entrer, & congédia M. Vallot, premier Médecin, qui étoit avec lui. Le voyant ſortir, je dis à M. le Cardinal qu'il s'en falloit bien que M. Vallot, ni tous les autres Médecins, connuſſent auſſi-bien que S. E., les remedes qui étoient propres à chacun; puiſque je pouvois aſſurer, par ma propre expérience, qu'un ſeul remede qu'elle m'avoit fait donner à

propos, m'avoit ſi bien guéri d'une maladie preſque incurable; que ceux qui avoient cru me connoître ci-devant, ne me reconnoiſſoient plus à préſent, tant j'avois bien profité du temps que S. E. m'avoit donné pour faire des réflexions, qui me feroient d'une grande utilité pour le reſte de mes jours; que j'avois bien compris qu'au-lieu de chercher à amener les autres à mon point, je ne devois ſonger qu'à entrer dans l'eſprit de ceux à qui j'avois à faire. Après m'avoir écouté patiemment en ſouriant, il me fit juger que mon diſcours ne lui avoit pas déplu. Il me dit : Vous vous êtes donc un peu ennuyé à la Baſtille ? Je lui répondis : Beaucoup, Dieu merci; & j'ai bien réſolu d'éviter tout ce qui pourroit jamais m'y faire retourner; que ſi S. E. vouloit me faire l'honneur de m'employer à quelque choſe, elle auroit

le plaiſir de voir combien ſon remede m'avoit été ſalutaire. Il me dit qu'il y avoit long-temps qu'il s'étoit ſenti de la bonne volonté pour moi; qu'il étoit encore dans ces mêmes ſentiments; qu'il ſongeoit à me faire Secretaire de l'Ambaſſade de Portugal, pour laquelle M. de Comminges étoit deſtiné, & que le Roi me donneroit des appointements. Je lui répondis que j'étois bien obligé à S. E., de vouloir couvrir d'un prétexte honnête l'exil où elle vouloit m'envoyer; que je la ſupliois très-inſtamment d'avoir la charité de me donner du temps, pour lui faire connoître la vérité de ce que j'avois avancé à S. E.; qu'elle m'avoit fait aſſez de bien par les penſions qu'elle m'avoit données ſur des bénéfices, quoique j'en euſſe amorti une partie, pour être encore en état de vivre doucement. Il me dit, qu'il le vouloit bien; mais

que je priſſe garde de me mettre en bon chemin, parce que ſi je ne tournois pas mon eſprit tout-à-fait au bien, il ſe tourneroit au mal. Je lui répondis en ſouriant, que je pouvois avoir été dans le mauvais chemin; mais qu'il m'avoit bien donné occaſion de m'en retirer, & de changer, comme j'avois fait. Je me ſentis bien content du tour que j'avois donné à mon diſcours, & j'avois lieu d'eſpérer qu'il avoit fait impreſſion.

Deux jours après, la nouvelle vint que M. le Prince avoit ſecouru Valenciennes, & que le Maréchal de la Ferté avoit été fait priſonnier. M. le Cardinal me parla fort de cette affaire, & m'inſtruiſit, en m'envoyant à Paris, de quelle maniere il falloit que j'en rendiſſe compte à M. le Chancelier & M. le Premier Préſident; & m'ordonna de la débiter dans le monde,

en gardant la vraiſemblance ; parce qu'il craignoit que cette nouvelle ne fît beaucoup de bruit à Paris. C'étoit à-peu-près dans ce temps-là que M. le Coadjuteur ſe ſauva du Château de Nantes. Etant revenu auprès de S. E., & lui ayant rendu compte de la maniere avec laquelle je m'étois conduit à Paris, en exécution de ſes ordres, elle me parut fort contente, & me dit ce jour-là, que je ferois bien d'entrer dans quelque affaire de Finance ; qu'elle voyoit tant de gens y faire leur fortune, qu'elle étoit perſuadée que je ne pouvois mieux faire, que de me tourner de ce côté-là. Je lui répondis que je m'en allois donc faire la cour de mon mieux à M. le Sur-Intendant.

M. de Langlade, dont j'aurai occaſion de parler ci-après, qui étoit fort de mes amis, avoit continué, pendant ma priſon, à me donner des

marques de ſon amitié ; mais dans la ſuite elle me cauſa bien des peines. Il étoit toujours en commerce avec une certaine Madame de St. Loup ; & ma mémoire me fournit une hiſtoriette à cette occaſion, que je trouve aſſez ſinguliere pour la rapporter ici.

Madame de St. Loup craignoit d'un côté le Diable ; & de l'autre, elle trouvoit tant de commodité à l'empire qu'elle avoit ſur M. de Langlade, qu'elle ne pouvoit apparemment ſe réſoudre à le perdre. Elle ſongea aux moyens d'accommoder tout cela enſemble ; & pour y parvenir, elle en choiſit un qui lui réuſſit parfaitement bien, mais qui l'auroit brouillé, & fait mépriſer par tout autre. Pour en commencer la ſcene, elle prit un jour que je devois partir fort matin en poſte, pour faire un voyage en Guyenne. Elle m'envoya prier, à deux heures après

minuit, de ne pas ſortir ſans la voir. Et y étant allé dans le moment pour ſavoir ce qu'elle me vouloit, je la trouvai au coin de ſon feu appuyée ſur ſa table avec un air triſte & dolent. Après avoir gardé quelque temps le ſilence, je ſentis quelque effroi, ne voyant pas à quoi ce prélude pouvoit aboutir. Enfin, elle me dit qu'elle n'avoit pas voulu me laiſſer partir ſans m'avoir conté ce qui lui venoit d'arriver, qui me ſurprendroit fort. Elle me dit donc, qu'après qu'elle eut été couchée, & fait ſa priere, commençant à s'aſſoupir, elle avoit entendu tirer ſon rideau : qu'ayant ſorti ſa main de deſſous ſa couverture, elle avoit ſenti quelque choſe à cette main ; & s'étant fait apporter de la lumiere, elle y avoit trouvé une croix qu'elle me montra, parfaitement bien faite. (Je n'ai jamais pu ſavoir ſi elle s'étoit ſervie pour cela d'un fer chaud

ou de quelque eau brûlante:) La premiere chose qui me vint dans l'esprit, fut que le miracle auroit pu se faire les rideaux fermés : en un mot, je n'y ajoutai aucune foi. Elle me pria d'aller dire cette nouvelle à M. de Langlade ; je sentis bien qu'il falloit au moins en faire semblant. Elle me dit ensuite qu'elle croyoit que ce miracle ne s'étoit pas fait pour elle seule. Je lui répondis qu'à mon égard, j'attendois à mon retour pour voir le changement que cela porteroit en elle. Je m'en allai, dans un grand embarras, conter l'aventure à M. de Langlade, qui, s'étant levé aussi-tôt, vint avec moi chez elle. Ce furent de grands cris, & beaucoup de larmes de leur part. Elle répéta à M. de Langlade que ce miracle n'avoit pas été fait pour elle seule. Il convint que son cœur le lui marquoit bien, puisqu'il se trouvoit déja tout changé ; & comme je ne sa-

vois que penſer ni que dire à cette ſcene, je m'en allai monter à cheval pour faire mon voyage, rêvant fort à tout cela, & ayant de la peine à croire ce que je venois de voir & d'entendre.

A mon retour de Guyenne, j'allai voir Madame de St. Loup; je trouvai ſa tapiſſerie couverte de petits cadres où il y avoit des ſentences & des dictions pleines de dévotion, avec un aſſez gros chapelet qui pendoit ſur ſon écran. Elle me dit qu'elle avoit bien prié Dieu pour moi, & qu'elle ſouhaitoit fort que je fiſſe mon profit de ce qui lui étoit arrivé, comme avoit fait M. de Langlade. Je la remerciai de ſes vœux & de ſes prieres, ne me trouvant pas encore touché; mais quand l'heure du dîné fut venue, je le fus encore bien moins, voyant ſervir deux potages, l'un à la viande pour eux, & un maigre pour moi, me diſant

qu'ils avoient été bien fâchés de rompre le carême à cause de leurs indispositions. On ôta les potages; & on servit une poularde devant eux, avec un petit morceau de morue pour moi. Madame de Saint-Loup voyant que je la regardois, me dit qu'elle auroit bien mieux aimé manger ma morue que sa poularde. M. de Langlade citoit à tous propos St. Augustin: elle le faisoit souvenir des passages de ce Saint, & tous deux me jettoient de temps en temps quelques propos de dévotion. J'avoue que je ne me suis jamais trouvé dans un embarras pareil à celui où j'étois; & n'y pouvant plus tenir, aussi-tôt après dîné je sortis sous prétexte de quelques affaires, & m'en allai chez M. de la Rochefoucault lui raconter mon aventure, en lui disant que je ne pouvois pas m'empêcher d'ouvrir les yeux à M. de Langlade. Mais

il me dit qu'il falloit bien s'en garder : qu'il avoit fait ce qu'il avoit pu pour tâcher d'entrer avec lui en matiere ſur ce ſujet; mais qu'il étoit de toute impoſſibilité de lui faire entendre raiſon. Il convint avec moi que cela lui donnoit un grand ridicule, & que force gens étoient curieux d'aller voir cette croix; ſouvent Madame de St. Loup la montrant, leur demandoit quelque choſe pour les pauvres. M. de la Rochefoucault me recommanda encore fortement de ne point entrer en diſcours ſur cette matiere avec M. de Langlade, parce qu'aſſurément je me brouillerois irréconciliablement avec lui. Le temps qui s'étoit écoulé, avoit effacé la croix ; mais (ce qu'on aura peine à croire) c'eſt qu'elle ſuppoſa, que, par un autre miracle, la croix avoit été renouvellée. Elle diſoit qu'étant aux Peres de l'Oratoire fort attentive, comme

me on levoit le Saint-Sacrement, elle avoit encore ſenti à ſa main, qui étoit gantée, la même choſe que la premiere fois ; & qu'ayant ôté ſon gant, elle avoit trouvé la croix très-bien faite. Mon étonnement augmenta beaucoup ; mais M. de Langlade parut ſi perſuadé de ce ſecond miracle, qu'il l'atteſtoit avec des ferments effroyables. Cela n'empêcha pas que quelque temps après il ne ſongeât à ſe marier, apparemment ſuivant les regles de St. Paul, & qu'il ne ſe mît en tête d'aller en Périgord pour épouſer Mademoiſelle de Champagnac, fille de qualité ſans aucun bien, qu'il avoit connue fort jeune. Je me ſouviens qu'un ſoir, après avoir ſoupé avec lui à St. Mandé, nous partîmes à pied en cauſant, faiſant ſuivre notre carroſſe. Nous continuâmes notre chemin ſans y monter, juſqu'à la porte St. Antoine, où j'avois une pe-

tite maiſon. Je n'oubliai rien de tout ce qui pouvoit me venir dans la penſée pour tâcher à le diſſuader de ſon mariage, lui répétant que du moins il devoit rompre avec Madame de Saint-Loup, quoique je vouluſſe bien croire que leur commerce étoit innocent; mais qu'il étoit difficile de s'imaginer que la femme qu'il épouſeroit, s'accommodât de la ſocieté qu'il auroit avec cette Dame, ſi ſon intention étoit de la continuer, & qu'il devoit eſſayer pendant quelque temps s'il pourroit ceſſer de la voir. Mais comme il préſumoit que n'étant point amoureux, il pourroit bien ſe marier & vivre honnêtement avec Madame de Saint-Loup, & que la Demoiſelle, à qui il penſoit, étant dans une extrême neceſſité, conſentiroit aiſément à tout ce qui pourroit lui plaire, tout ce que je pus lui dire ne changea en rien la réſolution

qu'il avoit priſe, de s'aller marier : & ce qu'il y a encore de ſingulier & de très-véritable, c'eſt qu'il m'écrivit deux jours avant d'arriver chez Mademoiſelle de Champagnac, qu'il me prioit de faire dire des Meſſes à ſon intention, afin que Dieu lui envoyât des inſpirations ſur ce qu'il avoit à faire. Mais j'appris bientôt qu'il avoit terminé ſon mariage, ſans attendre l'effet des prieres qu'il avoit demandées. Ma condeſcendance pour lui alla encore juſqu'à louer une maiſon proche la mienne, pour les nouveaux mariés, laquelle je fis meubler très-proprement. J'eus bientôt occaſion de m'appercevoir que Madame de Langlade ne s'accommodoit pas du commerce de ſon mari avec Madame de St. Loup, comme il ſe l'étoit imaginé. En effet, il cauſa beaucoup de brouilleries; mais comme il ſe flattoit que cela ne ve-

noit que de la forte amitié qu'elles avoient toutes deux pour lui, il s'en consoloit. Je n'ai pas su s'il avoit été désabusé des miracles de Madame de St. Loup, ni que jamais personne eût osé lui en parler; mais pour elle, l'ayant mis quelque temps après sur ce chapitre, elle me les abandonna volontiers, & elle m'avoua se savoir bon gré de la conduite qu'elle avoit tenue depuis, qu'elle croyoit fortement avoir effacé le passé. Madame de Liancourt étant venue à mourir, elle s'étoit persuadée que M. de Liancourt ne pouvoit jamais mieux faire que de l'épouser, & elle le disoit à bien des gens. Mais n'ayant pas trouvé jour à pouvoir réussir, elle me parla fort souvent, & croyoit me dire de fort bonnes raisons, pour me prouver que je serois trop heureux en l'épousant. Si j'avois eu foi aux sortileges, j'aurois craint

que par-là elle ne fût venue à bout de ſon deſſein, tant elle en avoit envie, autant pour mon bonheur, me diſoit-elle, que pour le ſien. Elle me fit préſent un jour d'un ſac de ſenteur pour mettre ſur mon lit, qui me donna ſi fort dans la tête, que je m'en réveillai la nuit tout troublé. Mon premier mouvement fut d'examiner ſi ce n'étoit point quelque ſecret pour me porter au mariage. Après tout, il faut convenir qu'elle avoit l'eſprit fort amuſant dans la converſation, & qu'elle a eu toujours beaucoup d'amis. Elle n'ignoroit rien de tout ce que ſavoit Madame de Langlade; & je lui dois cette juſtice, que je n'ai jamais appris qu'elle eût parlé de ce qu'on lui avoit confié. Il n'en étoit pas de même de M. de Gondrin, Archevêque de Sens, qui la venoit voir fort ſouvent. Il avoit beaucoup d'eſprit, & parloit extrê-

mement bien ; mais à mon avis, un peu trop. Il auroit fort ſouhaité d'entrer en quelques affaires, comme c'étoit aſſez la mode en ce temps-là, tout étant cabale. Je fus fort d'avis que l'on ne s'ouvrît pas beaucoup avec lui, parce que je trouvois que ſa vanité le portoit à aimer mieux le bruit d'une affaire que la réuſſite. Au ſurplus, il étoit de très-bon commerce.

Etant revenu à Paris, je m'attachai fortement à faire ma cour à M. le Sur-Intendant. Il me parloit de beaucoup de choſes, & m'employa dans une affaire dont je m'acquittai bien. Le bruit ayant couru qu'il avoit de la bonne volonté pour moi, quelques perſonnes me chargerent de quelques propoſitions. Il me dit que je n'entendois pas aſſez cette matiere ; & M. Girardin ayant été enlevé proche de Paris par M. de Barbezieres, il vint dans l'eſprit à

M. le Sur-Intendant, de faire contribuer tous les gens d'affaires à m'acheter la charge de Prévôt de l'Isle, pour les garantir de pareilles aventures. Le Roi fit mettre M. le Comte de Chemezant, frere de M. de Barbezieres, à la Bastille, dans une chambre, sans en sortir. M. le Cardinal me chargea de le voir, pour tâcher à traiter de la liberté de M. Girardin, & il me dit de promettre pour cela jusqu'à cinquante mille livres; mais que je fisse en sorte de ménager quelque chose dessus, si cela étoit possible. M. de Chemezant me dit bonnement, que n'ayant point de pouvoir de son frere, il ne savoit pas ce que nous pourrions faire. Je lui dis que je croyois que nous pourrions fixer une somme qui le pût mettre en état de servir honorablement M. le Prince; & ayant compté à-peu-près ce qu'il lui en coûteroit pour lever un régiment de cavale-

rie, nous trouvâmes que cela ne pourroit aller au-deſſus de vingt-cinq à trente mille livres; mais qu'il falloit encore ajouter pour le mettre en équipage: ſur quoi m'ayant dit de faire ce que je jugerois à propos, il m'aſſura qu'il écriroit à ſon frere tout de ſon mieux. Je conclus donc qu'il falloit lui faire donner quarante-cinq mille livres. Il me pria de lui dicter la lettre que je penſois qu'il devoit écrire. Nous commençâmes par dire qu'il avoit bien ſouffert dans une chambre pendant quelques jours, ſans preſque avoir de la lumiere; que j'avois eu ordre de M. le Cardinal de lui venir parler de la liberté de M. Girardin, & que nous avions eſtimé que cela devoit aller à quarante-cinq mille livres, en y ajoutant les raiſonnements que je viens de dire; que je l'avois fait mettre en liberté à la Baſtille pour quinze jours, pour lui donner le temps

temps d'avoir ſa réponſe, & qu'il ſeroit renfermé de nouveau s'il n'acceptoit pas ces offres; que ce n'étoit pas-là ſeulement ce qui devoit l'y obliger, mais encore la conſidération que ſi le chagrin prenoit à M. Girardin dans ſa priſon, & qu'il vînt à mourir, ils ſeroient tous deux dans une méchante poſture. M. le Cardinal, à qui je rendis compte de tout cela, m'en parut content, & me dit, que ſi l'affaire s'accommodoit, il étoit d'avis que je priſſe des lettres de crédit ſur Anvers, & que, ſous prétexte d'y aller faire compter de l'argent & ramener M. Girardin, j'aurois occaſion de voir M. le Prince, que l'on diſoit en ce temps-là n'être pas trop bien traité des Eſpagnols; & que s'il ſe trouvoit quelque diſpoſition en lui pour ſon retour en France, je pourrois l'aſſurer des bonnes graces du Roi, & d'une amitié très-ſincere de la part de S.

E., & qu'on le rétabliroit dans tous ſes biens & toutes ſes charges. Mais comme je repréſentai que M. le Prince auroit peine à manquer aux Eſpagnols, il me dit que je pourrois encore lui propoſer de chercher des moyens pour pouvoir le dégager d'eux avec bienſéance. Je fondois déja mes eſpérances, que cela pourroit bien produire la paix entre les deux Couronnes, ſachant que les uns & les autres étoient bien las de la ſituation où ils ſe trouvoient; mais en attendant la réponſe de M. de Barbezieres à ſon frere, on apprit la mort de M. Girardin. M. le Cardinal me dit qu'il étoit bien fâché que je n'euſſe pas eu ce prétexte pour voir M. le Prince, ſachant bien certainement qu'il n'étoit pas content de la maniere dont M. de Fuenſaldagne vivoit avec lui.

L'année ſuivante, M. de Turenne mit le ſiege devant Cambray; &

M. le Prince, qui étoit avec ſes troupes du côté de Valenciennes, en ayant eu avis, & voulant joindre les troupes d'Eſpagne aux ſiennes, pour tâcher de le ſecourir, ſe réſolut ſur le champ d'en aller faire la tentative, & mena M. le Marquis d'Yenne, Gouverneur de Franche-Comté, qui étoit le ſeul des troupes Eſpagnoles qui ſe trouvât avec lui, pour être témoin de ſa bonne volonté, ſachant bien qu'il alloit expoſer ſes troupes, qui étoient ce qu'il avoit de plus précieux. Il marcha le long du chemin; & s'étant avancé ſur une hauteur aſſez près de Cambray, il remarqua lui-même la ſituation du camp; & envoya faire une fauſſe attaque à main gauche, à environ un bon quart de lieue de là, avec ordre à toutes ſes troupes de ne point combattre, de ne ſonger qu'à paſſer avec la plus grande diligence, & que les trou-

pes le ſuiviſſent de fort près. Il paſſa ſur le ventre aux troupes que M. de Turenne avoit poſtées de ce côté-là, ſans tirer un coup, & ſecourut par ce moyen la place : ce qui accrut grandement ſa conſidération parmi les Eſpagnols. On ne fit que trois priſonniers des gens de M. le Prince, & le pauvre M. de Barbezieres fut aſſez malheureux pour être du nombre. On lui fit faire ſon procès, pour avoir enlevé Mademoiſelle de Bazinieres, qu'il avoit amenée à Stenay, où je l'avois vu à un voyage que j'y fis pour lors ; & il parut qu'ils vivoient bien enſemble, après avoir fait un mariage. Il fut condamné d'avoir la tête tranchée, & exécuté.

Environ ce temps-là, le Roi étant à Metz, M. le Sur-Intendant m'envoya à M. le Cardinal, pour lui propoſer de récompenſer celui qui avoit la charge de Contrôleur-Gé-

néral, qui ne la faiſoit point; & qu'en la partageant entre Meſſieurs de Breteuil & Hervart, il en reviendroit dans les coffres du Roi de groſſes ſommes. En même-temps, il fut d'avis que je lui parlaſſe de la penſée qu'il avoit eue de me faire acheter par les Gens d'affaires, la charge de Prévôt de l'Iſle. M. le Cardinal accepta volontiers le ſecours que je lui propoſois de la charge de Contrôleur-Général; mais il parut fort éloigné que j'euſſe celle de Prévôt de l'Iſle, prenant pour prétexte qu'il faudroit faire une taxe ſur les Gens d'affaires; qu'il ne le jugeoit pas à propos; & je ne ſais ce qui lui paſſa dans l'eſprit: mais il rebuta fort la propoſition. Le lendemain, en prenant congé de M. le Cardinal, il me dit qu'il m'avoit déja parlé autrefois de me mettre tout-à-fait dans les Finances; & ayant fait réflexion

qu'on donneroit au moins quatre ſols pour livre à ceux qui ſe chargeroient du recouvrement des Tailles de Guyenne, qui alloient à des groſſes ſommes; & qu'en me chargeant d'en faire la recette pour le compte du Roi, on me donneroit 10 à 12,000 écus par an d'appointements, il y auroit un gros bénéfice pour le Roi; il voulut me charger de ce recouvrement. Mais quoique cela me parût fort beau, je ne pus m'empêcher de lui repréſenter que je n'entendois pas aſſez ces ſortes d'affaires pour m'en charger, & que j'avois peur de ne pouvoir pas faire ce qu'il attendoit de moi. Il me répondit qu'il avoit une parfaite connoiſſance de la plupart de ceux qui paſſoient pour habiles gens en ces matieres, & qu'il ne croyoit pas qu'ils euſſent autant d'eſprit & d'induſtrie qu'il m'en connoiſſoit. Après l'avoir remercié de

la bonne opinion qu'il avoit de moi, je lui fis la révérence, & m'en allai. Quand je fus de retour à Paris, je rendis compte à M. le Sur-Intendant de tout ce qui s'étoit paſſé à mon voyage, & je lui trouvai autant de répugnance à me charger de l'affaire de Guyenne, dont M. le Cardinal m'avoit parlé, que S. E. en avoit eue pour la charge de Prévôt de l'Iſle. Je me remis dans mon train ordinaire.

Le Roi étant revenu à Paris, M. le Cardinal ſe reſſouvint de ce qu'il m'avoit propoſé pour la Guyenne, & parla à M. le Sur-Intendant, qui lui repréſenta que cela paroiſſoit impoſſible, parce que ceux qui faiſoient ces traités, étoient obligés de faire de groſſes avances; qu'ils ſe mettoient pluſieurs enſemble, tous gens ayant du crédit, qui trouvoient de l'argent pour l'épargne; que je n'avois ni l'un, ni l'au-

tre. M. le Cardinal lui répondit qu'il lui étoit dû deux millions ſept cents mille livres, des avances qu'il avoit faites pour le ſervice du Roi, dont M. Fouquet devoit des aſſignations; qu'il ſe contenteroit qu'il lui en donnât ſur le traité que je ferois. M. Fouquet lui dit qu'il m'en parleroit, pour voir ſi je trouverois des aſſociés qui entraſſent avec moi, & qui vouluſſent faire les avances. Me l'ayant dit, auſſitôt je le priai de conſidérer que cela pourroit faire ma fortune; & que pour peu qu'il voulût paroître ſeconder les bonnes intentions de M. le Cardinal, je ne doutois point que je ne trouvaſſe des aſſociés; que j'avois déja penſé que ceux qui avoient fait des traités pour les Généralités de Guyenne les années paſſées, & qui étoient dans de grandes avances, voyant que j'en ferois le maître, lorſque je ferois ſemblant

d'en chercher d'autres pour m'accommoder avec eux, ſe trouveroient bien heureux de me mettre dans leur ſociété, & de faire des avances pour moi, ſur-tout me ſachant ſous ſa protection. Je ne me trouvai pas trompé dans ce que j'avois penſé, puiſqu'en peu de jours je fus en état de faire voir mon projet à M. Fouquet, qui conſidéra que ſi M. le Cardinal n'avoit pas inceſſamment ces aſſignations, il en demanderoit ſur d'autres fonds. Mais je conviens qu'à cauſe de la bonne volonté que M. le Cardinal paroiſſoit avoir pour moi, M. Fouquet m'aida beaucoup, & me conſeilla d'aller au plutôt parler à S. E., & prendre des meſures avec elle.

J'allai ſur le champ me préſenter à M. le Cardinal, pour lui dire que j'étois en état de faire le traité de Guyenne, ayant trouvé des aſſociés, & que je pouvois l'aſſurer qu'il ſe-

roit payé très-ponctuellement. Il me parut que cela lui fit plaisir. Il me dit qu'il chargeroit M. Villacerf, qui tenoit les regiſtres pour les finances, de convenir avec moi. Ayant donc conféré enſemble, je lui fis un billet portant promeſſe de payer, à l'ordre de S. E., deux millions ſept cents mille livres en quinze payements égaux, de mois en mois; le premier commençant au mois d'Octobre prochain. Et après l'avoir daté & ſigné, M. de Villacerf le porta à M. le Cardinal, qui l'ayant vu, s'écria, regardant M. de Villacerf : Ah! *Beſtia, beſtia!* M. de Villacerf, étonné, lui demandant ce que c'étoit? M. le Cardinal lui répondit : Gourville n'a pas mis dans ſon billet, valeur reçue. M. de Villacerf lui répondit qu'il croyoit qu'il n'en feroit guere meilleur; mais qu'il me le feroit refaire. Celui-ci me le vint dire, & me ra-

conta comme la chofe s'étoit paffée. (Il m'en parla plufieurs fois depuis, & à d'autres gens, parce qu'il avoit trouvé la chofe fort finguliere.) J'en refis un autre, où je mis valeur reçue, & le priai de dire à M. le Cardinal que je n'y avois point entendu de fineffe ; mais que c'étoit le premier billet que j'euffe jamais fait, & que je n'y avois pas obfervé toutes les formalités. Je fus affez heureux pour faire payer tous les mois à l'échéance le contenu de mon billet à M. Colbert, qui étoit pour lors Intendant de M. le Cardinal. Il me donnoit des décharges que je remettois eufuite à mes affociés. Ma faveur fit tant de bruit parmi les gens d'affaires, que la plupart de ceux qui avoient quelque chofe à propofer à M. le Sur-Intendant, s'adreffoient à moi. M. Fouquet trouva bientôt que je m'étois fort ftylé ; il étoit auffi bien-aife que je lui fiffe venir de l'argent.

Il arriva, quelque temps après, que M. Fouquet ayant laissé aller son autorité à M. de Lorme, son premier Commis, au point de ne regarder presque plus ce qu'il lui faisoit signer, le rendit par-là maître des gens d'affaires. L'Abbé Fouquet, qui n'étoit pas bien avec son frere, & qui trouvoit plus de facilité avec le Commis pour avoir de l'argent, se mit en tête de faire tomber M. son frere, faute de crédit. M. Fouquet m'en ayant parlé, en me disant qu'il falloit nécessairement qu'il se défît de M. de Lorme, je le priai de trouver bon que je parlasse à celui-ci avant de se déterminer tout-à-fait. Je l'allai trouver, & lui dis, que comme il m'avoit fait plaisir, j'étois bien-aise de lui rendre service. Je lui fis entendre que M. Fouquet étoit mal satisfait de lui, étant persuadé qu'il étoit soutenu de M. l'Abbé son frere; qu'il m'avoit permis néan-

moins de lui parler avant de prendre ses dernieres résolutions, & que je venois l'exhorter de tout mon pouvoir à se réconcilier avec M. le Sur-Intendant, & à faire tout de son mieux, comme il avoit fait par le passé. Mais M. de Lorme, qui, de son naturel, étoit orgueilleux & présomptueux, ne parut pas faire grand cas de tout ce que je lui disois; ce qui m'obligea de lui dire en le quittant, que j'avois voulu m'acquitter de l'obligation que je lui avois; que peut-être s'appercevroit-il dans la suite que lui & M. l'Abbé Fouquet n'en étoient pas où ils pensoient. M. Fouquet se trouvant fort en peine quand je lui eu rapporté ce qui s'étoit passé, me demanda ce que je pensois qu'il pût faire. Je lui dis que j'estimois qu'il falloit commencer à chercher du crédit d'une somme un peu considérable, ailleurs que chez les gens d'affaires, & qu'après cela

nous pourrions bien les mettre à la raiſon ; que je ne voyois perſonne plus propre à cela que M. Hervart, qui avoit un grand crédit. En étant convenu, j'allai trouver M. Pelliſſary, qui étoit un galant homme, fort de mes amis, comme auſſi lui & ſon frere l'étoient anciennement de M. Hervart. Après avoir confié à M. Pelliſſary toute l'affaire, & ce que j'avois penſé, je le priai d'en jetter quelques propos à M. Hervart, en lui faiſant voir de quelle utilité cela lui feroit. M. Hervart, accoutumé à fourrager dans les finances, avoit trouvé quelquefois M. de Lorme dans ſon chemin ; ce qui fit eſpérer à M. Pelliſſary & à moi, que nous pourrions bien venir à bout de notre deſſein. Pour y parvenir, il réſolut de nous donner à dîner le lendemain, où ſe trouverent M. Stoupe & M. de St. Maury, tous deux amis de M. Hervart. Avant

de nous féparer, M. Hervart me donna fa parole de prêter deux millions dans le temps que nous convînmes, en lui donnant les affignations, dont il me parla, avec de gros intérêts; qu'il avanceroit quatre cents mille livres comptant, & dans quelques jours encore autant. Je donnai une grande joie dès le foir à M. Fouquet, en lui portant cette nouvelle. Je lui dis qu'il falloit qu'il marquât fon mécontentement contre M. de Lorme, particuliérement à quelques-uns de ceux que nous croyions être plus particuliérement attachés à lui, fans pourtant leur demander aucun fecours. Le bruit s'étant répandu du mécontentement de M. Fouquet, chacun commença à fe détacher de M. de Lorme. Comme j'avois mis un homme à fa porte pour examiner tous les gens d'affaires qui y feroient entrés, dès le lendemain, M. Fouquet ou moi leur en

parlions ; & avant qu'il fût trois semaines, le crédit de M. Fouquet se rétablit sur tous ceux qui étoient les plus puissants. D'ailleurs, les amis de M. de Lorme, proposant d'eux-mêmes de faire des avances, les choses vinrent bientôt en tel état, que M. Hervart étoit en peine de savoir si on exécuteroit ce qui avoit été arrêté avec lui par les avantages qu'il y trouvoit. Ainsi les affaires reprirent leur train ordinaire, & M. de Lorme fut disgracié. Le désordre étoit grand dans les finances. La banqueroute générale qui se fit lorsque M. le Maréchal de la Meilleraye fut Sur-Intendant des finances, remplit tout Paris de billets de l'épargne, que chacun avoit pour l'argent qui lui étoit dû ; & en faisant des affaires avec le Roi, on mettoit dans les conventions que M. Fouquet renouvelleroit de ces billets pour une certaine somme.

On

On les achetoit communément au denier dix ; mais après que M. le Sur-Intendant les avoit aſſignés ſur d'autres fonds, ils étoient bons pour la ſomme entiere. Meſſieurs les Tréſoriers de l'épargne s'aviſerent entre eux d'en faire paſſer d'une épargne à l'autre, pour en faire leurs profits. Ce qui en ôtoit la connoiſſance, c'eſt que M. Fouquet en rétabliſſoit beaucoup, & ces Meſſieurs s'accommodoient avec ceux qui avoient des fonds entre les mains. Cela fit beaucoup de perſonnes extrêmement riches : cependant parmi ce grand nombre, le Roi ne manquoit point d'argent; & ayant tous ces exemples devant moi, je profitai beaucoup.

Je reviens à M. l'Abbé Fouquet, qui fut ſi outré de voir chaſſer M. de Lorme, croyant bien que ç'avoit été par mon ſavoir-faire, qu'il jura ma perte d'une façon ou d'autre.

Ce qui fit peur à beaucoup de mes amis, parce qu'il entretenoit à ſes dépens cinquante ou ſoixante perſonnes, la plupart gens de ſac & de corde, qui lui ſervoient d'eſpions, & le faiſoient craindre; mais je me mis en tête de n'avoir point de peur. Il n'oublia rien alors pour ſe raccommoder avec M. ſon frere à toutes conditions, penſant par-là me faire plus de mal. Il s'efforça de donner de la jalouſie à M. Fouquet ſur mon chapitre, en toutes façons. Je m'appercevois que cela faiſoit quelquefois impreſſion. Mais ſans m'arrêter à beaucoup de particularités, je veux rapporter ici un tour de ſon métier.

Il machina toute une hiſtoire: pour y donner plus de créance, il la fit tenir à M. le Sur-Intendant comme une relation d'un Confeſſeur, conſentie néanmoins par le pénitent. Ayant fait choix pour cela d'un Jé-

ſuite, qu'il crut être bien-aiſe de faire ſa cour, il envoya une de ces bonnes gens qui feignit de ſe confeſſer à lui, & qui, à la fin de ſa prétendue confeſſion, le pria de vouloir bien l'éclaircir ſur un cas de conſcience. Il lui dit qu'étant venu un jour pour me parler, & étant entré dans ma chambre comme je venois de ſortir, il eut peur, m'ayant entendu revenir, que je ne fuſſe fâché de l'y trouver; & qu'étant près d'une alcôve, il s'étoit caché derriere le rideau. Qu'étant entré avec moi un autre homme, cet homme avoit dit qu'il ſeroit bien-aiſe de me parler en ſecret, & que je fermaſſe ma porte; qu'il avoit débuté par me dire qu'il y avoit une grande cabale qui avoit juré la perte de M. Fouquet, d'une façon ou d'autre, & qu'il étoit chargé de s'informer ſi je voulois y entrer, ſachant que, depuis quelque temps,

M. Fouquet n'avoit plus la même confiance en moi ; & qu'ayant baissé sa voix, il m'avoit parlé quelque temps, sans qu'il eût été possible à cette bonne ame d'entendre que quelques mots entrecoupés, dont il n'avoit pu tirer autre chose, sinon qu'il falloit que ce fût quelque affaire bien considérable ; qu'il lui avoit paru cependant que je n'y étois point entré. Le bon Jésuite, après l'avoir entendu & questionné, lui dit qu'il croyoit qu'en conscience, il étoit obligé de faire savoir à M. Fouquet le péril où il étoit. Et celui-ci, qui s'y étoit bien attendu, lui répondit qu'il ne savoit comment s'y prendre, & qu'il le prioit de vouloir bien s'en charger. Il lui déclara sa demeure, au cas qu'on eût besoin de lui pour quelque éclaircissement. Le Pere ne perdit pas de temps à faire savoir à M. Fouquet ce qu'il avoit appris ;

& ayant ſu par lui la demeure du pénitent, il le pria de l'aller trouver ; & de l'emmener chez lui, pour l'interroger en ſa préſence; lui marquant une certaine heure pour cela. Le drôle, s'étant bien ſouvenu de ce qu'il avoit dit au Jéſuite, parut le conter très-naïvement à M. le Sur-Intendant, qui lui demanda s'il avoit vu cet homme-là? Il lui dit qu'il n'avoit pu le voir que fort peu; mais que s'il ſe préſentoit devant lui, il pourroit le reconnoître. M. le Sur-Intendant auſſi-tôt fit appeller Vater, ſon maître-d'hôtel, homme de confiance, pour lui dire ce qui venoit d'arriver, & pour voir avec cet homme comment on pourroit faire pour reconnoître la perſonne dont il étoit queſtion. Apparemment qu'ayant rendu compte de tout cela à ſon bon Abbé, celui-ci dit qu'il falloit aller avec le maître-d'hôtel au Louvre, pour voir

les gens comme ils y arrivoient. L'ayant donc propoſé au ſieur Vater pour le mener avec lui, & voir s'il le pourroit connoître, ils y allerent trois jours de ſuite; & ayant vu venir M. de la Rochefoucault, qui avoit un bâton à la main, il lui dit que c'étoit l'homme qu'il avoit vu avec moi dans ma maiſon; qu'il ſe ſouvenoit qu'en me parlant, il avoit laiſſé tomber ſon bâton, que je lui avois ramaſſé: ce que le maître-d'hôtel rapporta à M. Fouquet. Il ajouta que, quoiqu'il ne pût point deviner ce que ce pouvoit être, il trouvoit étrange que je ne l'euſſe point averti de ce que j'avois ſu. Après que j'eus appris tout cela du ſieur Vater, que je trouvai en Angleterre pendant qu'on inſtruiſoit le procès de M. Fouquet, & m'étant fait dire dans quel temps cela étoit arrivé, je rappellai dans ma mémoire, qu'à-

peu-près au temps qu'il me citoit, M. Fouquet m'avoit paru plus réſervé ; & que lui ayant parlé d'une affaire de M. de la Rochefoucault, il me rebuta fort, en me diſant qu'il ſavoit bien que M. de la Rochefoucault n'étoit pas de ſes amis ; mais il ne voulut jamais s'ouvrir à moi davantage ſur cela.

Auſſi-tôt que je me trouvai en argent comptant, je ſongeai à traiter des anciennes dettes de la Maiſon de la Rochefoucault. Enfin, m'étant trouvé aſſez bien dans ce temps, & ayant appris que M. Châtelain vouloit vendre ſa charge de Secretaire du Conſeil, j'en fis le prix à onze cents mille livres ; & en très-peu de jours, s'il m'eſt permis de le dire, il ſe trouva des gens en grand nombre qui s'offrirent à me prêter, pour en faire le payement, jusqu'à ſept cents & tant de mille livres. Avant de conclure, j'allai

en demander la permiſſion à M. le Cardinal. Il me témoigna qu'il en avoit de la joie; qu'il ſe ſavoit bon gré de m'avoir mis dans un bon chemin, & de m'y avoir favoriſé; qu'il voyoit avec plaiſir que j'en avois profité. Il me demanda en riant juſqu'où je pouſſois mon ambition. Je lui dis que, ſous ſon bon plaiſir, s'il ſe trouvoit quelque charge de Tréſorier de l'Epargne à vendre, ce ſeroit-là que je voudrois me borner. Il me dit que je ne penſois pas trop mal; & que ſi l'occaſion s'en préſentoit, il m'y ſerviroit volontiers.

Le Roi étant allé en Provence, & M. le Cardinal étant à St. Jean-de-Luz, où il avoit bien avancé le traité de paix, M. Fouquet ſe mit en chemin pour aller joindre la Cour; & comme j'étois alors aſſez bien avec lui, il deſira que je l'accompagnaſſe. Le lendemain que nous fûmes arrivés à Bordeaux, il m'envoya

voya chercher en toute diligence, pour me montrer un grand projet que M. Colbert envoyoit à M. le Cardinal pour le rétabliſſement des finances, qui étoient en grand déſordre. Il projettoit une Chambre de Juſtice, & par conſéquent la perte de M. Fouquet. Cette Chambre devoit être compoſée des membres de tous les Parlements. Il en faiſoit M. Talon Procureur-général. Enfin, elle fut établie de même, quand M. Fouquet fut arrêté. Après l'avoir lu, je tâchai de le raſſurer un peu. Il me dit qu'il falloit qu'il remît inceſſamment ce papier entre les mains de celui qui l'avoit apporté, & qu'il vouloit cependant en garder une copie. Il le mit entre lui & moi; nous le copiâmes lui une page, & moi l'autre, ainſi juſqu'à la fin.

Je ne ſaurois m'empêcher de faire ici une petite digreſſion, pour marquer que cette copie, après que

M. Fouquet fut ſait priſonnier, ayant été trouvée parmi ſes papiers, lui ſauva la vie, parce qu'auſſi-tôt qu'il fut arrivé à Nantes, on nomma douze Commiſſaires pour lui faire ſon procès, tous, ce me ſemble, Maîtres des Requêtes, avec M. le Chancelier, dont Meſſieurs Puſſort, Hottman & Pelot, tous trois parents, & dans une dépendance abſolue de M. Colbert, étoient du nombre, la plupart Intendants dans les Provinces, ou aſpirants à le devenir. Le projet qui s'étoit trouvé derriere un miroir dans un cabinet, & qui fit tant de bruit alors, que l'on diſoit que ſon intention avoit été d'exciter une guerre civile, tout cela joint à la connoiſſance que tout le monde avoit de l'extrême diſſipation des finances, faiſoit croire par avance que M. Fouquet ne pouvoit pas s'empêcher d'être condamné. L'enlevement des

papiers ſans aucune formalité, qui depuis fut d'un grand poids en ſa faveur, n'auroit peut-être pas été relevé devant les Commiſſaires; mais la copie dont je viens de parler, ayant été trouvée dans ce même cabinet, M. Colbert voulut faire connoître au Roi, qu'il avoit penſé au remede qu'on auroit dû apporter, il y avoit déja du temps, à cette grande diſſipation des finances; mais que c'ètoit la faute de M. le Cardinal, de n'avoir pas écouté ſon projet. Il fit faire une nouvelle commiſſion, entiérement conforme à ce qu'il avoit penſé alors, & en compoſa la Chambre de Juſtice, comme elle fut établie. Un de ceux qui avoit été nommé pour Commiſſaire, & que je puis dire homme d'honneur, auſſitôt qu'il eut ſu qu'il ne ſeroit point des Juges de M. Fouquet, me témoigna une extrême joie de ce chan-

gement, & me dit en ces propres termes : „ Vous ſavez mieux que „ perſonne, les obligations que je „ lui ai ; mais je craignois extrê- „ mement de ne pouvoir pas opi- „ ner en ſa faveur”. Je reviens à la peine que ce projet avoit fait à M. Fouquet. Après qu'il m'en eut parlé, je convins que c'étoit une choſe fâcheuſe ; mais qu'il me paſſoit dans l'eſprit, qu'on s'en pourroit ſervir, en le faiſant regarder à M. le Cardinal, comme un effet de l'ambition de M. Colbert. Je lui propoſai de trouver un prétexte pour m'envoyer à Saint-Jean-de-Luz, que je ne déſeſpérois pas de me ſervir de la connoiſſance que j'avois de ce Mémoire, pour lui rendre de bons offices auprès de S. E. En effet, j'y allai, & je fus encore plus heureux que je n'avois oſé l'eſpérer. Dans une ſeconde converſation que j'eus avec M. le Cardi-

nal, je lui dis qu'il couroit des bruits dans Paris, qu'il s'y faiſoit une furieuſe cabale contre M. le Sur-Intendant; que cela étoit capable de le décréditer; & j'ajoutai, que je n'étois pas ſurpris qu'il ſe formât des cabales contre un Sur-Intendant, ce poſte étant ſi fort à deſirer, que, pour peu que quelqu'un ſe flattât de l'eſpérance d'y parvenir, il n'y avoit point de démarches auxquelles il ne ſe portât pour y réuſſir, (cette penſée m'étant venue par les chemins, en réfléchiſſant ſur tout ce que je pourrois dire à M. le Cardinal, elle me plût ſi fort, que je la mis par écrit, pour m'en mieux reſſouvenir, trouvant que par-là je déſignois bien M. Colbert;) & qu'il étoit à craindre que les bruits qui s'en répandroient, n'empêchaſſent M. Fouquet de trouver de l'argent, dont on avoit grandement beſoin; que s'il

jugeoit à propos de lui faire un bon accueil quand il le verroit, cela feroit un bon effet. Il ne s'ouvrit de rien à moi : mais il me parut que ce que je lui avois dit, lui avoit fait quelque impreſſion. M. le Cardinal, étant venu avec le Roi à Toulouſe, où étoit M. Fouquet, il le reçut aſſez bien d'abord; mais ſoit qu'il eût goûté la propoſition qu'on lui avoit faite, ou qu'on eût encore écrit quelque choſe dans ce même deſſein, M. Fouquet étant ſur le point de retourner à Paris, il lui ordonna de ne faire aucune ferme, ni traité, ſans lui en mander les conditions par un courier, pour voir s'il les agréeroit. M. Fouquet, ſe ſouvenant de ce qu'il avoit vu à Bordeaux, ſe trouva dans un ſi grand étonnement, que cette fois-là il ſe crut perdu. Il m'envoya chercher en toute diligence; & l'ayant trouvé ſe promenant à grands pas dans

une chambre où il étoit avec M. de Brancas, qui étoit dans la confidence par l'amitié qu'il avoit avec M. du Pleſſis-Bellievre, il me conta le diſcours que lui avoit fait M. le Cardinal, ajoutant qu'il voyoit bien à cette fois qu'il n'y avoit plus de reſſources pour lui, & qu'il ne doutoit pas que M. de Villacerf, dont S. E. ſe ſervoit pour tout ce qui regardoit les affaires des finances, proche parent de M. le Tellier & de M. Colbert, ne fût celui qu'ils employoient pour l'aigrir contre lui. Et M. de Brancas m'ayant dit triſtement : Voilà qui eſt bien mauvais; auſſi-tôt que j'eus fait un moment de réflexion, je dis : Il me ſemble que M. le Cardinal ſe met par-là dans un étrange embarras; je m'en vais haſarder de lui parler. Etant donc allé à ſon logis, après avoir été introduit dans ſa chambre, je le priai de me pardonner la liberté

que j'allois prendre, & de ne pas regarder ſi ce pouvoit être dans la vue de faire plaiſir à M. le Sur-Intendant; mais de conſidérer ſi ce que je voulois lui dire pouvoit lui être bon & au ſervice du Roi, & qu'après qu'il auroit eu la bonté d'écouter ce que j'avois penſé lui devoir dire, je n'attendois aucune réponſe de ſa part, me remettant aux réflexions que je croyois qu'il jugeroit à propos d'y faire.

Je commençai mon diſcours par lui repréſenter que M. Fouquet m'avoit conté ce que S. E. venoit de lui dire, & qu'il m'avoit paru dans une grande déſolation; qu'après avoir fait réflexion ſur les ordres qu'elle lui avoit donnés, j'avois penſé que dans quelques ſentiments que fût S. E. ſur ſon chapitre, je croyois qu'il y avoit toute autre choſe à faire, parce que dans l'affliction où étoit M. Fouquet, le

nombre de ſes amis à qui il conteroit ſa diſgrace, en feroit aſſez courir le bruit, qui, le dévançant à Paris, le mettroit hors d'état à ſon arrivée de trouver aucun des ſecours dont S. E. ſavoit bien que le Roi avoit beſoin; & que je croyois qu'un parti tout contraire devoit plutôt être du goût de S. E., quand même elle ſeroit prévenue contre M. le Sur-Intendant, (ce que je n'oſois approfondir;) qu'au contraire, ſi elle vouloit le bien traiter publiquement & le renvoyer à Paris, avec l'eſpérance d'un plus grand crédit qu'il n'avoit eu juſqu'à préſent, il trouveroit tout l'argent qu'elle voudroit; qu'il me ſembloit que les dépenſes de la guerre & toutes celles que je croyois que S. E. voudroit mettre ſous ſa diſpoſition, ſe montoient à vingt-huit millions; mais comme elle m'avoit fait l'honneur de me dire en quelqu'autre oc-

cafion, je croyois qu'elle en pourroit demander trente, & convenir du temps du payement; lui laiffer à payer les charges ordinaires, & les autres dépenfes qui pourroient furvenir. Je fuis perfuadé, lui dis-je, que quand V. E. arrivera à Paris, elle trouvera que l'argent fera commun à l'Epargne, & qu'elle fera en état de difpofer librement des fonds qu'elle aura réfervés; que fi elle fe trouve bien en ce cas-là, elle laiffera fubfifter M. le Sur-Intendant, en l'accréditant toujours de plus en plus, jufqu'au jour qu'elle en voudra mettre un autre; & foit que devant ou après l'avoir ôté, elle voulût faire une Chambre de Juftice, V. E. y trouvera beaucoup de facilité, puifque la plupart des gens d'affaires fe trouvant en avances pour le moins autant qu'ils ont de bien, ils feront à la difcrétion de V. E., pour ne leur en laiffer que

ce qu'elle jugera à propos. De la maniere que S. E. m'avoit entendu parler ſans m'interrompre, ne doutant pas que ce que je lui avoit dis ne lui eût fait impreſſion, j'y ajoutai que le poſte que M. de Villacerf occupoit auprès d'elle à cauſe de l'alliance qu'il avoit avec M. le Tellier, qui n'étoit pas des amis de M. Fouquet, étant donné à quelqu'autre à ſon choix, cela pourroit encore faire un bon effet pour le crédit qu'il devoit tâcher de procurer à M. Fouquet. Auſſi-tôt je ſongeai à entretenir S. E. de quelqu'autre choſe. J'avois alors un champ libre ſur le retour apparent de M. le Prince, parce que M. le Cardinal m'en parloit fort ſouvent, & ſur-tout dans le voyage que j'avois fait à St. Jean-de-Luz, lorſqu'on étoit ſur le point de conclure la paix. Après cela, je fus rendre compte à M. Fouquet, de ce que j'avois cru devoir dire

dans la conjoncture préſente à M. le Cardinal, & que j'oſois me flatter que les raiſons que je lui avois données étoient ſi bonnes, que je ne doutois pas que le lendemain il ne le trouvât extrêmement changé; que ſi, par haſard, il convenoit de déplacer M. de Villacerf, je tâcherois de m'introduire dans ce poſte, s'il l'avoit agréable. Je ne ſais ce qui lui paſſa pour lors dans l'eſprit; car il me dit, que ſi cela arrivoit, il voudroit pouvoir y placer l'Epine, qui étoit un homme que lui avoit donné M. Chanut, & qui véritablement étoit un bon garçon. Je lui répondis ingénuement, que je croyois qu'il feroit bien; ce qui ſurprit grandement M. de Brancas qui étoit encore là. M. Fouquet étant ſorti pour un moment, M. de Brancas me dit qu'il ne croyoit pas qu'il y eût perſonne au monde capable de faire & de dire ce qu'il venoit d'en-

tendre. Je lui dis que je ne doutois point que le ſervice que je venois de rendre à M. Fouquet, ne me fît tort auprès de lui dans la ſuite. Un petit moment de colere, cauſé par la réponſe qu'il m'avoit faite, m'y fit ajouter, que ſi cela étoit, ce pourroit être tant pis pour lui. M. de Brancas étoit aſſez de mes amis, parce que de temps en temps, je lui donnois de l'argent de la part de M. Fouquet, & à bien d'autres auſſi. Le lendemain, M. Fouquet ayant été voir M. le Cardinal, S. E. lui dit, qu'elle avoit fait réflexion ſur ce qui s'étoit paſſé la veille; qu'elle étoit réſolue de prendre encore une véritable confiance en lui; qu'il falloit qu'il s'en retournât à Paris; & que quand elle y ſeroit de retour, ils verroient enſemble les fonds qui demeureroient à ſa diſpoſition; qu'il lui feroit fournir des décharges à meſure qu'il les feroit recevoir : ce-

pendant, qu'il pourroit faire à Paris tout ce qu'il jugeroit à propos pour le ſervice du Roi.

M. l'Abbé Fouquet étant pour lors à Toulouſe, & s'étant mis un peu mieux avec ſon frere, le pria de nous mettre tous deux en bonne intelligence. M. Fouquet me l'ayant dit, je le fus trouver auſſi-tôt, & lui dis, que tout ce qui s'étoit paſſé entre nous dans ces derniers temps, ne m'avoit pas fait oublier le plaiſir qu'il m'avoit fait, en contribuant à me faire ſortir de la Baſtille, quoique c'eût été à la priere de M. ſon frere; que j'avois reçu avec joye l'ordre qu'il m'avoit donné de le voir; que je ferois tout ce qui dépendroit de moi pour mériter ſes bonnes graces & ſon amitié. Cela m'attira beaucoup de proteſtations de ſa part; ce qui fit que depuis nous nous vîmes ſouvent, & parvînmes à une bonne in-

telligence, dont on fut aſſez ſurpris dans le monde. Un courier qui s'en alloit en poſte, ayant attrapé M. Fouquet, lui dit, que nous paroiſſions de bonne intelligence, & qu'on nous voyoit ſouvent enſemble. Il m'envoya un homme ſur le champ, par lequel il me manda ce qu'il avoit appris, me priant de ne me pas trop m'ouvrir à ſon frere. Je ne lui témoignai rien de ce nouvel ordre, devant partir bientôt pour aller à Paris, où j'arrivai peu de temps après. M. le Sur-Intendant, qui me marqua beaucoup d'amitié & de confiance, me chargea de groſſes affaires, ſous le nom de gens qne je nommois, pour avoir lieu de diſtribuer beaucoup d'argent de ſa part, ſans que perſonne en eût connoiſſance. J'allai loger dans une maiſon que Madame du Pleſſis-Guenegault m'avoit fait bâtir dans une place appartenante à M. du Pleſſis,

tout devant l'hôtel de Nevers, qui leur appartenoit auſſi alors. Elle me la fit meubler : c'eſt aujourd'hui l'hôtel de Sillery.

Le peu de ſéjour que je fis à Paris, ne laiſſa pas de m'être d'une grande utilité. M. Fouquet me dépêcha pour aller rendre compte à M. le Cardinal de tout ce qui s'étoit paſſé. Je m'embarquai ſur le Rhône à Lyon. Etant abordé à Thein, j'appris que M. le Prince y dînoit, revenant de la Cour pour la premiere fois, depuis ſon retour en France. Je mis pied à terre, pour avoir l'honneur de lui faire la révérence. Il me témoigna une grande joie de me voir ; & ayant fait ſortir ceux qui étoient avec lui, il me remercia d'un plaiſir que j'avois fait à M. de Fontenay, ſur un billet qu'il m'avoit écrit en ſa faveur. Il ſe mit à me conter tout ce qui s'étoit paſſé pendant le petit ſéjour qu'il avoit fait

fait auprès du Roi, & ſur-tout entre lui & M. le Cardinal. La converſation fut rompue par M. de Polaſtron, que M. le Maréchal de la Ferté envoyoit à la Cour ſur la mort de M. le Duc d'Orléans. Cette nouvelle l'ayant ſurpris, il s'informa de beaucoup de particularités; mais ayant été averti que ſes chevaux étoient au carroſſe pour aller coucher à Vienne, il me dit que je lui ferois un grand plaiſir ſi je pouvois l'y ſuivre; ce que je fis. Après m'avoir beaucoup parlé de tout ce qui le regardoit, il me dit qu'il me découvroit ſon ſentiment, comme à un homme auquel il ſe confioit entiérement, ainſi qu'il avoit fait autrefois. Après l'en avoir remercié, & aſſuré que je lui ſerois auſſi fidele que je l'avois été, il me demanda ſi je croyois que je puſſe entrer en converſation avec M. le Cardinal ſur cela. Je lui répondis qu'il ſuffiroit

de lui faire dire par quelqu'un que j'avois eu l'honneur de voir S. A., pour lui donner la curiosité de m'entendre à son sujet. Il me demanda en riant : Eh bien! que lui direz-vous? Je lui repliquai : Ce que V. A. m'a dit qui pourra lui faire plaisir, & tout ce qu'elle auroit pu me dire, si elle avoit eu du temps pour y réfléchir, comme je l'aurois souhaité, sans la nécessité d'arriver à Toulouse, pour cimenter l'amitié qu'il me disoit être commencée entre lui & M. le Cardinal. Il m'embrassa fort, & me dit que je lui avois fait un grand plaisir de l'avoir cherché comme j'avois fait. M'étant embarqué, je me rendis à la Cour, où je dis à M. le Maréchal de Grammont, le bonheur que j'avois eu de faire la rencontre de M. le Prince, & l'honneur qu'il m'avoit fait de me parler avec la même confiance qu'il avoit eue autrefois. M. le Cardinal se

difpofa à m'en parler, & à me faire conter tout ce que M. le Prince avoit dit. En effet, il ne manqua pas de m'en faire la queftion. Je lui répondis, que M. le Prince avoit commencé par me faire fouvenir de la répugnance qu'il avoit eue à fe féparer de la Cour; qu'il avoit fu bien mauvais gré depuis à tous ceux qui l'avoient pouffé à entrer dans le méchant parti; qu'il fe propofoit deux chofes qui feroient toute fon application à l'avenir. La premiere, de n'oublier rien pour obliger M. le Cardinal à être de fes amis, comme je lui avois promis; la feconde, qu'il donneroit de bons exemples à M. le Duc d'Enguien, pour lui faire comprendre que les perfonnes de leur naiffance ne devoient jamais fe féparer des intérêts du Roi. Qu'il tâcheroit de lui ôter l'impreffion que lui auroit pu faire fa conduite paffée, & que fouvent il lui parleroit

de ce qu'il avoit souffert avec les Espagnols, & de la misere où il avoit été quelquefois. Qu'il se sentoit fort obligé à S. E. du bon traitement qu'il avoit reçu du Roi, après tout ce qui s'étoit passé, & des assurances qu'il lui avoit données de son amitié. De temps en temps, je faisois d'autres petits discours qui tendoient à fomenter leur bonne intelligence. Je me persuadai que cela lui avoit fait quelque impression. En effet, j'appris par M. le Maréchal de Grammont, qu'il avoit été fort content de la conversation qu'il avoit eue avec moi, lui en ayant dit même une partie. Il en parla aussi à M. le Maréchal de Villeroy dans le même sens, & ajouta qu'après ce que je lui avois rapporté, il ne doutoit pas que l'amitié que M. le Prince & lui s'étoient promise, ne fût de longue durée. M. le Cardinal me parut aussi très-content de ce que je lui avois

rapporté de la conduite de M. Fouquet. Peu de temps après, je retournai à Paris, où M. le Prince me fit l'honneur de me dire que M. le Maréchal de Grammont lui avoit mandé que M. le Cardinal s'étoit fort réjoui de tout ce que je lui avois dit de ma converſation avec S. A., dont il me remercia fort. Il prenoit plaiſir à m'en faire conter tout le détail.

Le Roi étant revenu à Paris, j'allois faire ma cour de temps en temps à S. E. Tout le monde s'appercevoit qu'elle me regardoit de bon œil. On jouoit alors un jeu prodigieux, au trente & quarante. M. de Vardes s'aviſa un jour de me venir parler, de lui prêter quatre cents piſtoles. Ayant chargé auſſitôt un de mes gens de les aller prendre d'un commis pour les lui porter, il me dit que c'étoit comme ſi je les lui avois prêtées ; ce que je

ne compris point. Il me demanda enſuite de le faire dîner au premier jour avec M. d'Herval de la Baziniere, avec lequel il avoit grande envie de jouer, à condition que je jouerois avec eux la ſomme qu'il avoit feint de m'emprunter. Le jour étant venu, l'après-dînée je propoſai à ces Meſſieurs de jouer au trente & quarante; que, n'y ayant jamais joué, je ſerois bien-aiſe de l'apprendre. Je gagnai, pour la premiere fois, ſept à huit cents piſtoles. Peu de jours après, M. le Sur-Intendant étant à St. Mandé, propoſa à M. d'Herval & à d'autres gens de jouer. M. d'Herval ayant dit à M. Fouquet que j'étois joueur, & qu'il avoit joué avec moi, il me dit qu'il falloit que je fuſſe de la partie. Je gagnai dix-ſept cents piſtoles; j'en donnai cent aux cartes, ne ſachant pas trop bien comment il en falloit uſer en ces occa-

ſions. On jouoit preſque tous les jours chez Madame Fouquet aſſez gros jeu. Madame de Launay-Grancé, depuis Marquiſe de Pienne, y jouoit ordinairement avec d'autres Dames, & quelquefois auſſi des Meſſieurs. J'étois de ces jeux toutes les fois que je m'y rencontrois. M. le Comte d'Avaux s'y étant trouvé une fois, ſe mit au jeu; & comme je me ſentois heureux, je jouois un gros jeu, ſur-tout quand je gagnois. M. d'Avaux, à la fin de la ſéance, me devoit dix-huit mille livres. Ces jeux-là ſe jouent ſans avoir de l'argent ſur table: mais à la fin du jeu, on apportoit une écritoire, chacun écrivoit ſur une carte ce qu'il devoit à l'autre; & en envoyant cette carte, on apportoit l'argent. M. d'Avaux me donna ſa carte, & me vint prier le lendemain de vouloir bien faire une conſtitution de la ſomme qu'il me devoit; ce que

je fis volontiers. On jouoit auſſi fort ſouvent des bijoux de conſéquence, des points de Veniſe de grand prix; & autant que je m'en puis ſouvenir, on jouoit auſſi des rabats pour ſoixante & dix ou quatre-vingts piſtoles chacun. Un jour M. Fouquet voulant faire une partie de grands joueurs, pria M. de Ricouard de lui donner à dîner dans une maiſon qu'il avoit proche Paris. M. d'Herval étoit toujours le premier prié aux parties de jeu : c'étoit l'homme du monde le plus malheureux au jeu. M. de la Baziniere, attaqué à-peu-près de la même maladie, y étoit auſſi. Je ne me ſouviens pas bien des autres acteurs, ſi ce n'eſt de M. le Maréchal de Clairambault, qui cherchoit fort l'occaſion de jouer avec ces Meſſieurs. Toute la compagnie étant arrivée un peu avant l'heure du dîné, on fit apporter des cartes, & je gagnai environ

quatre

quatre à cinq cents piſtoles avant que l'on ſervît ſur table. Après dîné, M. Fouquet ſe piqua beaucoup contre moi, & me jouoit de ſi groſſes ſommes à la fois quand j'avois la main, que ſes marques, qui étoient ſur une carte coupée devant moi, valoient ſouvent cent piſtoles la piece. Cela le fâchoit extraordinairement, & la compagnie étoit étonnée de tout ce qu'il diſoit. Mais voyant que le temps de s'en retourner approchoit, il me fit un ſi gros *va* des marques qui étoient ſur ſa carte, que lui ayant donné trente-un & à moi quarante, il ſe racquitta par ce ſeul coup de plus de ſoixante mille livres qu'il me devoit. La gaieté le prit, & je fus fort raillé par ces Meſſieurs, de n'avoir pas ſu me retirer avec la meilleure partie du grand profit que j'avois fait. Je leur dis en riant, qu'en mon pays, la bienſéance étoit que celui qui gagnoit

ne quittoit point le jeu. Tout le monde ſe leva pour partir. Et M. d'Herval ayant amaſſé des cartes à terre, où il y en avoit un très-grand nombre, s'adreſſa à moi pour lui faire une maſſe de quelque choſe. Je lui en fis une de cinq cents piſtoles, qui étoit tout ce que je m'étois propoſé de perdre. L'ayant gagnée, je pris les cartes. Il me pouſſa ſi fort deux ou trois fois de ſuite, qu'en très-peu de temps, il me dut cinq mille piſtoles. Pour lors je jettai les cartes, & lui dis que je ne voulois plus jouer, ſuivant la nouvelle mode de mon pays. Cela fit rire toute la compagnie, & chacun monta en carroſſe pour s'en aller. Il me ſouvient encore qu'un jour que l'on devoit faire des feux d'artifice ſur la riviere, M. de la Baziniere pria à ſouper M. le Sur-Intendant & beaucoup d'autres perſonnes, où je me trouvai. Sa maiſon

étant vis-à-vis du lieu où l'on devoit tirer le feu, M. le Duc de Richelieu, qui étoit là, me dit qu'il avoit oui dire que j'étois grand & beau joueur, & prit un jeu de cartes qui étoit ſur la table. Les autres pour lors ne ſongeant point à jouer, en moins d'un demi-quart d'heure je lui gagnai cinq mille livres. Mais le feu commençant à paroître, je me ſouvins de la leçon qu'on m'avoit donnée, & lui fis une grande révérence, dont il fut ſurpris & un peu fâché. Cela n'empêcha pas que je n'en fuſſe payé, par une terre qu'il avoit en Xaintonge, qu'il vendit à M. le Maréchal d'Albret. Mes grands profits venant toujours lorſque je tenois les cartes, & que les autres ſe piquoient pour ſe racquitter de ce qu'ils avoient perdu; quand les autres les tenoient, je ne jouois jamais gros jeu. Je m'étois fait une loi de ne jamais riſquer guere au-

deſſus de mille piſtoles. Une ſeule fois en ma vie, m'étant piqué à mon tour, je perdis vingt mille livres.

A-peu-près dans ce temps-là, M. Fouquet s'aviſa de me dire dans la galerie de St. Mandé, un projet qu'il avoit fait quelques années auparavant, pour ſe maintenir au cas que M. le Cardinal le voulût pouſſer. Comme il y avoit des temps où il le craignoit, ce projet étoit rempli de tout ce que ſes amis devoient faire en ce cas-là. Il comptoit qu'ils feroient un ſoulevement d'un nombre de gens, auxquels il avoit fait donner de l'argent de pure grace, & d'un nombre d'autres qui avoient des prétextes pour en demander. Je ne pus l'entendre ſans être fort ſurpris que cela lui fût venu dans l'eſprit, comme quelque choſe de bon. Enfin, je lui dis qu'il comptoit ſur M. de la Meille-

raye, pour lui avoir fait quelques plaiſirs, à la vérité aſſez conſidérables; mais que je le priois de conſidérer quel établiſſement avoit ce Maréchal, & comment il avoit pu s'imaginer qu'ayant un fils extrêmement riche, il voulût haſarder ſa fortune pour l'amour de lui. Il m'avoit auſſi nommé M. de Bar, Gouverneur d'Amiens, comme un de ceux qui devoient faire merveille. Il fondoit ſes eſpérances ſur ce qu'il l'avoit payé de quarante mille livres, en mauvaiſes drogues. Il me nommoit auſſi pour avoir un emploi d'Ambulant vers ſes amis. Je pris la liberté de lui dire que je penſois ſi peu comme lui, que ſi, dans mon prétendu emploi, j'euſſe été obligé de paſſer auprès d'Amiens pour ſon ſervice, & qu'on eût rapporté à M. de Bar qu'il pouvoit me faire arrêter; ſi dis-je, ce Gouverneur feignant de ne pas enten-

dre, m'eût laiſſé paſſer à ſa conſidération, je croirois qu'il auroit bien reconnu le plaiſir qu'il lui avoit fait du payement de ces quarante mille livres. Je ne devois pas faire ma cour en parlant ainſi. Néanmoins cela lui fit une ſi grande impreſſion, qu'il me dit : Il n'y a donc autre choſe à faire qu'à brûler ce projet. En effet, il appella un valet-de-chambre, & lui dit d'apporter une bougie allumée dans un endroit où il alloit par un ſouterrein qui traverſoit la rue, & répondoit par une ſortie dans le parc de Vincennes. Il m'aſſura qu'il alloit le brûler : mais dans la ſuite, il me fit ſavoir tout le contraire par les Avocats qu'on lui avoit donnés pour conſeil. Car m'ayant fait prier en ce temps-là de venir à Paris, pour concerter avec eux toutes les choſes dont il pourroit ſe décharger par un moyen ; ſur ce que je les priai de

ſavoir de lui comment cet écrit s'étoit trouvé, puiſque j'avois raiſon de croire qu'il étoit brûlé, il me fit faire réponſe, qu'ayant trouvé une perſonne qui étoit entrée par les côtés de Vincennes, comme elle avoit accoutumé, au-lieu de brûler ce papier, qui étoit un aſſez gros volume, il l'avoit mis derriere ſon miroir, & s'en étoit ſi peu ſouvenu depuis, qu'on le trouva à la même place après qu'il eut été arrêté. On voulut même en faire un principal chef de ſon accuſation. Il avoit acheté la terre de Belle-iſle, dans le deſſein de faire fortifier ce château. En effet, il y envoya le Sieur Gorard, très-bon Architecte, qui y fit travailler aſſez long-temps. Il y avoit envoyé auſſi un parent de M. Chanut, qui avoit ſervi dans les troupes, pour commander dans cette place, & qui excita même beaucoup de bruit.

Pendant le reſte de l'année 1660, je fis de grands profits au jeu. M. Fouquet, étant un jour à Vaux avec M. le Maréchal de Clairambault, m'écrivit de leur amener Meſſieurs d'Herval. Ayant ſu qu'ils étoient à une maiſon qu'avoit M. de Pelliſſary ſur le chemin de Vaux, je partis ſur le champ pour y aller coucher. M. d'Herval me propoſa alors de jouer aux dez avec lui; mais comme je n'y entendois rien, je le priai de faire le jeu pour tous deux; & après que j'eus perdu ſept à huit mille livres, je lui dis que je ne jouerois pas davantage que je n'euſſe appris le jeu : il fut très-content. Nous jouâmes enſuite au trente & quarante; à quoi je lui gagnai juſqu'à douze à treize mille livres. Nous convînmes de partir le lendemain pour aller à Vaux; mais comme on mettoit les chevaux au carroſſe, il me dit qu'il vouloit

s'acquitter de quatre ou cinq mille livres que je lui avois gagnées le soir précédent ; & nous étant remis au jeu de trente & quarante, je lui gagnai jusqu'à soixante & quatorze mille livres. Lui ayant dit que ç'en étoit assez, & qu'il falloit partir pour Vaux, il me déclara qu'il n'iroit point à ce château jusqu'à ce qu'il se fût acquitté. Alors je me déterminai d'y aller seul. Ces Messieurs qui attendoient leur proie, impatients de son arrivée, sortirent sur le perron, pour voir mettre pied à terre à M. d'Herval ; mais me voyant sortir seul du carrosse, M. le Maréchal de Clairambault dit à M. Fouquet : Oh ? oh ? Monsieur, il faut lui faire son procès ; car assurément il a pillé la voiture. Je contai en riant à ces Messieurs comment l'affaire s'étoit passée chez M. de Pellissary ; mais il me parut qu'ils ne trouvoient

pas cela auſſi plaiſant que moi. Nous nous mîmes au jeu tous trois. M. Fouquet auroit bien voulu me gagner au moins ce qu'il pouvoit perdre, pour ne lui avoir pas amené M. d'Herval; & ſe piquant extrêmement quand j'avois la main, il m'y jouoit des poignées de cartes coupées qui valoient dix à vingt piſtoles chacune. J'en mis pour mille piſtoles à part devant moi, ayant preſqu'autant d'envie que lui qu'il ſe racquittât du ſurplus : ce qui arriva. Il ne fut pas content néanmoins de voir que je quittois le jeu. Tout cela ſe répandit dans le monde : on y parloit fort de ma fortune; & ceux qui comptoient ce que je gagnois, diſoient que mon gain alloit à plus d'un million.

Au mois de Novembre, je trouvai moyen d'obtenir des lettres de Conſeiller d'Etat, dont je prêtai le ſerment devant le Chancelier Seguier.

Cela n'étoit pas alors de beaucoup de confidération, & ne l'eft devenu que quelque temps après, parce que l'on en fit un nombre pour entrer dans les Confeils. Tous les Confeillers d'Etat qui avoient été faits auparavant, n'y avoient point d'entrée; & cette qualité n'étoit utile qu'à ceux qui avoient affez de crédit pour fe faire payer des appointements qui y étoient attachés.

Vers le commencement de 1661, je ne fais par quel bonheur je me trouvai à l'appartement de Madame la Comteffe de Soiffons, où le Roi étant venu pour jouer à la petite prime, & n'ayant trouvé que Madame la Maréchale de la Ferté, qui avoit accoutumé de jouer avec lui, & une autre Dame, Sa Majefté me commanda d'être de la partie. Je crus devoir l'honneur qu'on me fit à Madame la Comteffe de Soiffons, qui étoit des amies de M. de Var-

des, lequel étoit des miens. Cela fut cauſe d'une converſation que M. le Prince eut avec M. le Cardinal, qui tourna fort à mon avantage; étant convenus enſemble que lorſque j'avois été dans les intérêts de l'un d'eux, j'étois toujours demeuré fidele au parti que je tenois. M. de Nogent étant entré dans la chambre de M. le Cardinal, S. E. lui demanda ce que faiſoit le Roi. Il répondit que Sa Majeſté jouoit avec Madame la Comteſſe de Soiſſons & d'autres Dames, & que je faiſois le cinquieme. Quelques jours après, M. le Cardinal dit tout haut que la fortune ſe jouoit bien des hommes, & qu'elle en alloit chercher quelquefois dans l'obſcurité pour les mettre au grand jour. Après que le Roi eut quitté le jeu, Sa Majeſté monta chez M. le Cardinal. J'y trouvai M. le Commandeur de Jars qui en ſortoit. Il m'arrêta pour me dire

qu'il falloit que je fuffe un des plus heureux hommes du monde, après ce qu'il venoit d'entendre dire à M. le Prince & à M. le Cardinal fur mon fujet. Il m'ajouta qu'il étoit impoffible que quand M. le Cardinal avoit parlé de mon étoile fortunée, il n'eût fait réflexion à la fienne. Je defcendis avec M. le Commandeur pour apprendre en détail ce qu'il m'avoit dit en gros, par le plaifir que j'en reffentois. Dans la fuite, il m'arriva que ne m'étant pas trouvé avec le Roi, Sa Majefté me demanda quelques jours après, pourquoi j'avois manqué. Je répondis que M. le Sur-Intendant m'avoit mené à St. Mandé. Elle fit dire enfuite à M. Fouquet, qu'elle feroit bien-aife qu'il m'expédiât à Paris, quand il auroit quelque chofe à lui faire favoir.

Au mois de Mars, M. le Cardinal tomba malade; & la derniere

fois que j'eus l'honneur de le voir, ce fut cinq ou ſix jours avant ſa mort. Comme il ſe promenoit ſous les pins proche Vincennes, pour y prendre l'air, je l'apperçus par haſard tout ſeul avec ſon Lieutenant des Gardes, qui ſuivoit ſa chaiſe. Je voulus l'éviter. S'en étant apperçu, il me fit appeller. Ayant fait arrêter ſes porteurs, il s'amuſa un moment à me parler, & me dit qu'il ſe croyoit à la fin de ſa vie, dont je fus fort touché. En effet, je remarquai ſur ſon viſage le mauvais état où il étoit. Sa mort étant arrivée, le Conſeil du Roi fut compoſé ſeulement de Mrs. le Tellier, Fouquet & de Lyonne.

M. de la Rochefoucault n'étant pas trop bien dans ſes affaires, me demanda de vouloir bien lui faire le plaiſir de recevoir les revenus de ſes terres, & de lui faire donner tous les mois quarante piſtoles pour

ſes habits & ſes menus plaiſirs : ce qui a duré juſqu'à ſa mort. Non-ſeulement j'avois ſoin de faire payer les arrérages, mais encore d'éteindre beaucoup de petites dettes de ſa Maiſon, tant à Paris qu'en Angoumois : ce qui lui faiſoit un plaiſir ſi ſenſible, qu'il en parloit ſouvent à bien des gens. M. le Prince de Marſillac, voulant aller à l'armée, ſe trouvant ſans argent, ni équipage, & deſirant d'y porter un ſervice de vaiſſelle d'argent, ſa famille jugea qu'il lui falloit juſqu'à ſoixante mille livres. Je les prêtai, & elle m'en fit une conſtitution. Il m'emprunta encore dans la ſuite juſqu'à cinquante mille livres ; & ayant encore eu beſoin de vingt mille livres, je me diſpoſai à les lui prêter. M. de Liancourt, qui ſut juſqu'où ſes emprunts alloient, & qu'ils n'étoient pas trop aſſurés, dit qu'il s'en rendoit caution.

Dans ce temps-là, il ſe trouva des gens qui n'oublierent rien pour me rendre de mauvais offices auprès de M. le Sur-Intendant; & m'en ayant témoigné quelque choſe, je lui dis tout ce que je pus imaginer pour effacer cette impreſſion de ſon eſprit. Il eſpéroit dès-lors de gagner les bonnes graces du Roi. La Cour alla cette année à Fontainebleau, beaucoup plutôt qu'elle n'avoit accoutumé. Elle y paſſa tout l'été. M. Fouquet, je penſe, ſongea de vendre ſa charge de Procureur-Général, dans le deſſein de mettre l'argent qu'il en tireroit dans le château de Vincennes, & à la ſeule diſpoſition de la volonté du Roi, penſant par-là faire voir à Sa Majeſté, combien il prenoit de confiance en ſes bonnes graces. Il m'avoua un jour l'envie qu'il avoit d'en traiter, ſans pourtant me dire ce qu'il vouloit faire de l'argent.

Je

Je lui donnai avis que M. de Fieubet pourroit bien l'acheter, parce qu'ayant eu deſſein d'en avoir une de Secretaire d'Etat, ou de Préſident à Mortier, dont il avoit voulu payer juſqu'à ſeize cents ſoixante mille livres, il n'avoit pas pu y parvenir; & que s'il m'en vouloit fixer le prix, peut-être pourrois-je bien lui faire ſon affaire. Il me dit de l'aller trouver; & que s'il en vouloit donner treize cents mille livres, je pourrois conclure avec lui; mais que s'il n'en offroit que douze cents mille livres, je vinſſe lui en rendre compte. J'allai donc trouver M. de Fieubet à ſa maiſon de campagne : il étoit pour lors bien de mes amis, & nous vivions dans une grande confiance l'un & l'autre. Je lui expoſai la choſe telle que je viens de lad ire; je lui conſeillai en même-temps d'en donner plutôt quatorze cents mille livres,

que de laiſſer perdre cette occaſion, qu'il ne trouveroit peut-être plus; & que quand M. Fouquet auroit déclaré vouloir la vendre, il viendroit peut-être des gens à la traverſe, qui feroient des offres plus conſidérables. Il me dit qu'il goûtoit fort mes raiſons, & qu'il vouloit bien tout ce que je lui propoſois. Alors les paroles étant données, je crus avoir bien fait ma cour à M. le Sur-Intendant; mais le lendemain, étant venu coucher à Paris, dans le deſſein de m'en venir à Fontainebleau, on vint m'éveiller à environ une heure après minuit, pour me dire que Madame du Pleſſis-Bellievre me prioit d'être à ſix heures chez elle. Je repaſſai dans mon eſprit ce que ce pouvoit être. Il me vint en penſée que cela pourroit regarder quelque changement ſur les ordres que M. Fouquet m'avoit donnés pour la

vente de sa charge, & je me résolus de lui dire en entrant dans sa chambre, comme je fis avant qu'elle m'eût parlé : Madame, si ce que vous voulez me dire regarde la charge de Procureur-Général, je dois vous dire par avance qu'elle est vendue cent mille livres de plus que ce que M. Fouquet m'avoit permis de la vendre. Elle s'écria : Ah! mon Dieu, voilà un grand malheur! Ayant voulu lui raconter de quelle maniere M. Fouquet m'avoit donné ses ordres, elle me dit qu'elle le savoit bien; mais que bientôt après, M. de Boisleve l'étant venu voir à Fontainebleau, & lui ayant parlé du dessein qu'il avoit de vendre sa charge, il lui en avoit offert jusqu'à dix-huit cents mille livres pour M. le Président Barentin, son gendre. Je lui repliquai que j'étois très-fâché de ce qui s'étoit passé ; mais que je ne pouvois pas empêcher que cela ne fût

fait. Elle m'avoua que, dans le fond, elle voyoit bien que je n'avois pas tort; mais que cela n'empêcheroit pas que M. Fouquet n'en eût bien du chagrin. Elle m'ajouta qu'elle alloit partir avec le même relais qui l'avoit amené; & que comme je ſavois bien qu'elle étoit de mes amies, elle feroit tout de ſon mieux. Elle me conſeilla de n'arriver à Fontainebleau qu'après elle. Ainſi, voyant qu'elle pouvoit être arrivée de bonne heure, je pris mon temps pour n'y être que ſur le ſoir; & l'ayant trouvée avec M. le Sur-Intendant, je commençai à lui dire que j'étois au déſeſpoir d'avoir ſi promptement exécuté les ordres qu'il m'avoit donnés. Il n'en diſconvint en aucune maniere; mais il dit qu'il en étoit bien fâché, ſans cependant m'expliquer aucunement le parti qu'il vouloit prendre. Je pris quelque temps après celui de me retirer.

Auſſi-tôt cette affaire fit grand bruit: bien des gens, qui n'aimoient pas M. Fouquet, prirent ce méchant prétexte pour lui rendre de mauvais offices auprès de la Reine-Mere, dont Monſieur de Fieubet étoit Chancelier. Cela obligea M. Fouquet de me dire, qu'il ne voyoit pas par où ſe tirer du méchant pas dans lequel je l'avois jetté, qu'en voulant bien prendre l'affaire ſur mon compte, & dire que j'avois outrepaſſé ſes ordres. Je lui répondis que je ſavois ce que je lui devois; que j'étois capable de prendre tel autre parti qu'il voudroit, mais non pas celui-là; que s'il lui convenoit que je ſortiſſe du Royaume pour n'y rentrer que quand il voudroit, j'étois prêt à partir; qu'après cela il pourroit dire tout ce qui lui plairoit; qu'aſſurément on ne me trouveroit plus pour dire le contraire: mais cela ne le contenta pas. Enfin, il ſe tira

de-là par déclarer qu'il ne pouvoit pas s'empêcher de donner la préférence de sa charge à M. de Harlay son parent, & extrêmement de ses amis. En effet, il traita avec lui pour les quatorze cents mille livres qu'en avoit voulu donner M. Fieubet : ce qui fit dire à bien des gens, que cela m'avoit brouillé avec lui. Néanmoins je continuai à faire comme auparavant. Etant persuadé que sa faveur auprès du Roi augmenteroit de jour en jour, il négliga bien des gens avec lesquels il gardoit beaucoup de mesures auparavant. Madame de Chevreuse se joignit pour lors à la Reine pour perdre M. Fouquet, & mettre M. de Villeroy en sa place. M. de Laigue, qui étoit tout-à-fait des amis de Madame de Chevreuse, me dit un jour, que l'on publioit dans le monde que je n'étois pas bien avec M. Fouquet, & qu'il étoit bien-aise de savoir si,

en cas que l'on mît un autre Sur-Intendant à ſa place, je voudrois bien entrer avec lui. Je lui répondis que je n'étois pas tout-à-fait bien aſſuré dans quels ſentiments M. Fouquet étoit pour moi; mais que s'il lui arrivoit une diſgrace, avant qu'il m'eût donné ſujet de le quitter & de déclarer que je n'étois plus dans ſes intérêts, je courrois ſa fortune. Le bruit du voyage de Nantes s'étant répandu, un autre de mes amis me dit que l'on comparoit déja M. Fouquet au favori d'un Empereur qui avoit fait naître une occaſion de mener ſon maître dans un pays éloigné de ſa réſidence ordinaire, dans la ſeule penſée de pouvoir manger des figues qu'il avoit dans ſon jardin; que M. Fouquet n'avoit penſé, en propoſant au Roi de faire le voyage de Nantes, qu'à aller voir Belle-iſle. Je repaſſois tout cela dans mon eſprit,

pour déliberer comment j'en pourrois faire un bon usage envers M. Fouquet, sans commettre mes amis. Le temps du départ s'approchant, M. Fouquet me demanda ce qu'on disoit à son sujet, & comment on le croyoit avec le Roi. Je lui répondis, que les uns disoient qu'il alloit être déclaré premier Ministre; & les autres, qu'il y avoit une grande cabale contre lui pour le perdre; que ces derniers se croyoient si assurés de faire réussir leur projet, qu'un de mes amis, qui étoit dans la confidence, m'avoit demandé si je voulois bien entrer auprès de son successeur, & cela sur le bruit qui avoit couru que l'affaire de M. de Fieubet m'avoit entiérement brouillé avec lui; mais que j'avois répondu comme je devois. Qu'un autre m'avoit fait la comparaison sur le voyage de Nantes, avec le favori d'un Empereur, comme

me je viens de le dire, & qu'il ſavoit bien que je n'avois pas donné cette comparaiſon, dans la profonde ignorance où j'étois de toutes ſortes d'hiſtoires. Il me dit qu'il ſeroit bien-aiſe que je lui nommaſſe les gens qui m'avoient parlé, pour en mieux tirer ſa conſéquence. Je m'excuſai, en lui diſant que je ſouhaiterois fort que ce que je lui diſois lui donnât lieu d'examiner s'il y avoit quelques apparences aux diſcours que l'on m'avoit faits ou non; mais que je ne pouvois ni ne devois nommer les gens qui m'avoient fait une auſſi grande confidence dans la ſeule vue de me faire plaiſir. Je voulois prendre la liberté d'y ajouter, que pluſieurs gens ſe plaignoient de ce qu'il n'avoit plus les mêmes égards pour eux. Me coupant court, il me dit qu'il croyoit être par-delà tous mes raiſonnements. En me retirant, je ne pus

m'empêcher de faire beaucoup de réflexions ſur tout ce que je venois d'entendre, & je conclus en moi-même, que la trop grande confiance que je voyois en M. Fouquet, pouvoit bien venir de trop de préſomption; que je ferois bien de prendre des meſures ſur ce pied-là, & faire un tour à Paris, pour y donner quelques ordres à mes affaires, en cas qu'il ſe trompât; parce que ſi, au contraire, les choſes étoient comme il le penſoit, il ne pourroit m'arriver aucun mal de la réſolution que je voulois prendre. Auſſi-tôt après dîné, je retournai chez lui, ſous prétexte de quelques affaires; mais c'étoit ſeulement pour lui demander s'il n'avoit rien à m'ordonner pour Paris, où j'allois faire un petit tour. Quoique j'y fuſſe arrivé fort tard, je paſſai une partie de la nuit à mettre tout ce que j'avois de papiers de conſéquence à part, &

les fis porter chez Madame du Plessis-Guénegault, avec presque tout l'argent qui étoit chez moi.

Le départ du Roi étant fixé pour aller à Nantes, M. Fouquet prit le devant avec Madame son épouse, pour arriver en même-temps que Sa Majesté. Je partis un jour ou deux après, pour m'aller embarquer à Orléans. Quelques jours s'étant passés, je me souviens que m'étant trouvé avec M. de Turenne & M. le Maréchal de Clairambault dans le château de Nantes, un homme s'avança de nous pour dire à ces Messieurs, que M. Fouquet venoit d'être arrêté en sortant du Conseil, par M. d'Artagnan, qui l'alloit conduire au château d'Angers. Je crus voir à la contenance de M. de Turenne, qu'il avoit su quelque chose du dessein qu'on avoit pris d'arrêter M. le Sur-Intendant. M. le Prince de Marsillac, qui m'apperçut, étant

venu à moi pour m'aprendre la même nouvelle, je le priai ſur le champ d'aller à mon logis, & de vouloir bien faire apporter chez lui une caſſette que mes gens lui donneroient: ce qu'il eut la bonté de faire. Je m'en allai dans le moment chez M. Fouquet, où je trouvai qu'on mettoit le ſcellé, & qu'on avoit envoyé un ordre à Madame Fouquet de partir inceſſamment pour s'en aller à Limoges. Je la trouvai dans une grande déſolation; & fondant en larmes, elle me dit qu'elle n'avoit pour tout argent dans ſa bourſe que quinze louis d'or; qu'elle ne ſavoit comment faire. Je l'aſſurai qu'elle pouvoit compter ſur moi, & ſur tout ce que je pourrois dans le malheur qui lui étoit arrivé; qu'elle n'avoit qu'à faire mettre ſes chevaux au carroſſe; que j'allois chercher un Gentilhomme de mes amis pour l'accompagner jusqu'à Limoges, &

de l'argent pour l'y conduire : & prenant congé d'elle, je m'en retournai chez moi, où je n'appris rien de nouveau. Mais bientôt après un de mes amis me vint avertir qu'on avoit arrêté deux des principaux commis qui étoient attachés à Monſieur Fouquet, du nombre deſquels je crois qu'étoit M. Peliſſon. Après avoir penſé quelque temps au parti que j'avois à prendre, je compris qu'il n'y avoit point eu d'ordre pour moi. Je me réſolus d'aller chez M. le Tellier. Ayant voulu entrer, ſon Suiſſe me dit qu'on ne le voyoit point; mais par hazard M. le Tellier ayant mis la tête à la fenêtre, pour appeller quelqu'un de ſes gens, m'apperçut, & cria au Suiſſe de me laiſſer entrer. Je lui dis en l'abordant, qu'ayant appris qu'on avoit arrêté des gens attachés à M. Fouquet, je venois ſavoir ma deſtinée. Il répondit qu'il

n'avoit aucun ordre qui me regardât ; & que pourvu que je voulusse suivre la Cour jusqu'à Paris, je le pouvois faire en toute sûreté. Voyant l'honnêteté avec laquelle il me traitoit, je l'en remerciai. Je le priai en même-temps d'agréer que je lui représentasse que M. Fouquet avoit été incommodé, comme il le savoit ; qu'il étoit de sa bonté & de sa générosité, de lui faire donner son Médecin au-lieu d'un valet de chambre, qu'on ne pourroit guere lui refuser. M. le Tellier me dit qu'il en parleroit au Roi. Quoique je susse mieux que personne la maniere extraordinaire dont M. Fouquet l'avoit traité, je louai infiniment sa générosité, & pris congé de lui. M. le Tellier & encore plus M. Colbert blâmoient fort la conduite de M. Fouquet en général, & sur-tout en particulier, d'avoir fait le mariage de sa fille avec M. le Comte

de Charost; celui de son frere avec Mademoiselle d'Aumont ; comme aussi d'avoir acheté la maison de M. d'Emery, qui, à la vérité, étoit fort belle : ils disoient qu'il falloit que sur tout cela il se fût bien oublié. La Cour devant partir, j'allai chez M. de Lionne, que je trouvai fort étonné de ce qui venoit d'arriver. Je lui racontai ce que j'avois appris chez M. le Tellier de ma destinée. Il me dit que si je voulois m'en aller à Paris avec lui, il m'y meneroit volontiers. De-là je m'en allai chercher M. Pecquay, Médecin de M. Fouquet, pour le disposer à s'aller enfermer avec lui ; M. le Tellier m'ayant fait espérer qu'il en auroit la permission : en effet, il l'obtint. Je lui donnai un mémoire de tout ce qui s'étoit passé, & des bruits qui couroient sur sa détention. Je le priai de le mettre en lieu où on ne le pût trouver, si on le visitoit.

Il l'alla trouver au château d'Angers où il étoit encore. Le lendemain je partis avec M. de Lionne. Dans le chemin, nous parlâmes souvent de ce qui pouvoit le regarder, étant persuadé qu'on l'avoit cru des amis de M. Fouquet. Je lui dis qu'il pouvoit prendre ses mesures sur tout l'argent que je lui avois donné par son ordre depuis deux ans, qui étoit très-considérable; ce qui ne seroit jamais su, dont il me remercia fort. Il a toujours depuis conservé beaucoup d'amitié pour moi; & même quand j'étois dans le pays étranger, il assuroit mes amis qu'il me rendroit tout le service qu'il pourroit. Etant arrivé le lendemain à Orléans, qui étoit un jour de fête, j'allai entendre la Messe avec lui. M. le Tellier, qui sortoit de l'Eglise, me dit qu'il avoit mandé à M.*** de faire mettre le scellé chez M. du Plessis-Bellievre; qu'il l'a-

voit fait auſſi mettre chez moi. Cela ne me fit pas grand peine, par la précaution que j'avois priſe avant de partir. Nous arrivâmes à Fontainebleau où étoit la Cour. Quelques jours après, M. Colbert y ayant fait apporter les coffres qu'on avoit ſcellés chez moi, les fit ouvrir; & ne trouvant des papiers d'aucune conſéquence dans le premier, il fit tirer ceux du ſecond l'un après l'autre, pour voir ce que c'étoit. Je lui dis qu'il pouvoit bien s'en diſpenſer, & qu'aſſurément il ne trouveroit rien de ce qu'il pouvoit chercher, parce que ſur le départ de M. Fouquet, & ſur la trop grande opinion qu'il m'avoit fait voir de ſa faveur, & auſſi ſur le diſcours d'un de mes amis, de ce qui étoit à craindre pour lui, j'avois pris à tout haſard le parti de mettre ordre à mes affaires. Il me permit d'emporter les coffres chez moi.

Le bruit du beau projet qu'on avoit trouvé derriere le miroir, fit un grand vacarme ; & quand on confidéroit les Commiffaires qu'on lui avoit donnés, on le regardoit comme un homme perdu dans peu de temps. La copie du projet de Chambre de Juftice dont j'ai parlé, que M. Colbert avoit envoyé à M. le Cardinal, s'étant auffi trouvé, M. Colbert dit qu'il y en avoit une partie écrite de ma main. Il me pria de lui dire qui l'avoit envoyé à M. Fouquet ; il me nomma deux ou trois perfonnes, me difant qu'il falloit que ce fût une de ces trois-là ; mais je l'affurai que je n'en favois rien, quoique je le fuffe fort bien. M. le Tellier me dit un jour que je m'étois retiré deux fois chez moi à une heure après minuit, que cela faifoit foupçonner que je me donnois quelque mouvement avec les amis de M. Fouquet. Je lui répondis que

s'il vouloit prendre la peine de s'en informer, il trouveroit que j'avois joué ces deux fois avec le Roi ; mais puiſqu'on m'obſervoit, que je le ſuppliois de me dire ſi je ne ferois pas bien de m'en aller hors de la Cour, juſqu'à ce que le procès de M. Fouquet fût fini. Il me repliqua qu'il avoit eu envie de me le conſeiller, & que M. de Langlade, qui étoit de mes amis, feroit bien de prendre le même parti. Je le remerciai, & m'en allai chez M. Colbert, qui d'abord me demanda ſi je n'avois point vu M. le Tellier. Je lui répondis que je l'avois ſi bien vu, que je venois de prendre congé de lui, pour m'en aller en Angoumois. Il me dit que je lui ferois un grand plaiſir ſi je voulois bien auparavant porter à l'Epargne quatre ou cinq cents mille livres que je pourrois reprendre enſuite en Guyenne. Comme je voyois bien

qu'il prenoit le timon des affaires, quoique M. de Villeroy eût été fait Chef des finances ; & voulant lui faire ma cour, je lui promis de porter avant la fin du jour cinq cents mille livres de billets, qu'il pourroit faire recevoir par le Trésorier de l'Epargne, faisant mon compte de les retirer de la Guyenne, & peut-être quelque chose de plus. Il me témoigna m'en savoir bon gré ; mais cela me réussit fort mal, parce que, bientôt après, on donna un Arrêt qui m'empêcha de retirer ce que j'avois avancé. Le soir, M. le Tellier m'envoya dire qu'il me vouloit parler. En y allant, je ne laissai pas de sentir quelque petite émotion, ne sachant pas ce que ce pouvoit être ; mais je trouvai que c'étoit pour me prier d'aller à Paris demander à M. le Prince quelque chose dont on avoit besoin pour des octrois que M. le Marquis

de Villequier ſon gendre avoit à Mâcon. Je lui dis que je ne doutois pas que je ne le puſſe en toute ſûreté, & que j'eſpérois qu'il ne m'arriveroit rien de ce retardement. Il m'en aſſura. Trois jours après, je lui apportai ce qu'il avoit ſouhaité de M. le Prince. Je pris de nouveau congé de lui, en lui diſant, que je m'en allois auprès de M. de la Rochefoucault: c'étoit vers la fin d'Octobre 1661. Il me chargea de lui dire, qu'il étoit ſur la liſte de ceux qui devoient être faits Chevaliers de l'Ordre : la cérémonie devoit ſe faire le premier jour de l'An. Je m'en vins coucher à Paris, & partis le lendemain dans un carroſſe, pour aller à la Rochefoucault avec tous mes domeſtiques, qui étoient compoſés d'un cuiſinier, d'un maître-d'hôtel qui jouoit de la baſſe, d'un Officier qui me ſervoit auſſi de valet-de-chambre, & de deux laquais. Ils

jouoient tous trois du violon : ç'en étoit la mode alors. J'envoyai en même-temps un ſervice de vaiſſelle d'argent que j'avois.... J'arrivai à la Rochefoucault où je fus très-bien reçu. Deux jours après, j'allai à Limoges voir Madame Fouquet ; je lui portai de l'argent, dont je ſavois qu'elle avoit grand beſoin. Etant revenu, je trouvai M. de la Rochefoucault qui ſe diſpoſoit à aller à Paris, ſur l'avis que je lui avois donné de la part de M. le Tellier, de ſa promotion à l'Ordre du Saint-Eſprit. Comme il mettoit en délibération s'il ſe déferoit de ſon équipage de chaſſe, qui étoit fort bon, je lui propoſai de m'accommoder avec celui qui en avoit ſoin, & d'en payer la moitié, lui faiſant entendre qu'il ſeroit bien-aiſe de le retrouver à ſon retour : ce qui lui fit grand plaiſir ; & à mon égard j'étois bien-aiſe de me donner cette occupation, parce

que j'avois bien de la peine à paſſer ma vie ſans avoir quelque choſe à faire. M'étant ainſi établi, je paſſois les jours aſſez doucement; je mangeois ordinairement à la table de M. de la Rochefoucault, avec Madame la Princeſſe de Marſillac & Meſdemoiſelles de la Rochefoucault. Je leur donnois ſouvent des repas; nous faiſions de petites parties de promenades & de chaſſe.

Quelque temps après que M. de la Rochefoucault fut arrivé à la Cour, il me manda que les choſes s'aigriſſoient contre les gens qui avoient été attachés à M. Fouquet, parce que l'on commençoit à s'appercevoir que ſon procès ne finiroit pas ſitôt que l'on avoit cru. J'avois eu la précaution, en donnant à M. Colbert les cinq cents mille livres qu'il m'avoit demandées, de faire partir un courrier pour la Guyenne, avec ordre aux Commis de me faire

voiturer à la Rochefoucault l'argent qu'ils auroient en caiſſe, eſpérant par-là remplacer ce que j'avois avancé en partant de la Cour. Effectivement je reçus bientôt cent mille livres; mais il me fut impoſſible d'en tirer davantage, parce qu'on donna un Arrêt, qui défendoit à ceux qui faiſoient les recettes en Guyenne, de payer à d'autres qu'au Sieur Tabouret de la Buiſſiere, ſous le nom duquel j'avois mis le traité de Guyenne, & dans lequel je lui avois donné une fort petite part. Ainſi je n'en reçus pas davantage de ce côté-là; mais j'avois envoyé en Dauphiné un homme qui m'en apporta autant; de ſorte que cela joint à la petite proviſion que j'avois faite avant que M. Fouquet fût arrêté, compoſoit une ſomme aſſez conſidérable.

J'appris en ce temps-là que M. Berrier, qui étoit tout-à-fait en faveur,

faveur, avoit une commiſſion pour faire ma charge : ce qui me déplut grandement. Comme je le connoiſſois fort, je crus bien qu'il feroit ſon poſſible pour en jouir le plus qu'il pourroit. J'appris bientôt auſſi qu'on avoit arrêté celui ſous le nom duquel je faiſois mes affaires ; entr'autres, les traités de la Généralité de Guyenne de mil ſix cents ſoixante, & toutes les décharges pour retirer les promeſſes qu'il avoit mis à l'Epargne : ce qui paroiſſoit par le procès-verbal qui en avoit été fait ; mais qui ne ſe ſont pas trouvées depuis. J'appris encore qu'on faiſoit beaucoup de diligence pour découvrir les effets que je pouvois avoir. On mit enſuite un Exempt du Prévôt de l'Iſle en garniſon dans ma maiſon. On me dit qu'il buvoit, & faiſoit boire quatre pieces de vin choiſi de l'Hermitage que j'avois fait mettre à ma cave ;

ce qui ne me fit pas de plaiſir. Lorſque les couriers arrivoient, j'avois toujours de mauvaiſes nouvelles. Je me levois fort matin, & faiſois mes réponſes après. Cependant on ne s'appercevoit point que cela eût fait aucune impreſſion ſur moi. Effectivement, je me repréſentois ce que j'étois avant ma fortune, & l'état où je me voyois encore. Je trouvois de ſi grandes reſſources en moi-même pour me conſoler, que tous ceux qui me connoiſſoient en étoient ſurpris. M. le Marquis de Sillery, étant venu à la Rochefoucault avec Meſdemoiſelles ſes filles, la bonne compagnie fut augmentée. Tous les ſoirs nous danſions au ſon du violon. A la vérité, je ne me ſouvenois plus de la courante, que j'apprenois quand on vint me prendre pour me conduire à la Baſtille; ou tre que je n'avois pas grande diſpoſition à la danſe, étant devenu

fort gros depuis ce temps-là. Mon plus grand plaisir étoit la chasse du cerf, que je courois assez souvent, aussi-bien que celle du lievre, où les Dames venoient dans deux carrosses.

Vers le mois de Juin, M. le Marquis de Vardes me pria de faire un tour à Paris, souhaitant extrêmement de me parler ; je m'y rendis aussi-tôt. Il me mit en la garde d'un vieux Philosophe, nommé Neusé, sans lui dire qui j'étois. Cet homme avoit pris une ferme de Seve, où M. de Vardes me vint voir aussi-tôt que je fus arrivé. Il me conta la liaison d'amitié qu'il avoit faite avec M. le Comte de Guiche, la belle lettre qu'il avoit écrite, & fait porter par un de mes gens (comme s'il arrivoit d'Espagne) à la Segnora Molina, premiere femme-de-chambre de la Reine, & qui avoit beaucoup de crédit sur son esprit ; mais que celle-ci l'avoit don-

née au Roi, & qu'il faiſoit un grand vacarme. Je lui dis qu'il m'auroit fait plaiſir de me faire venir avant d'écrire cette lettre, parce que je l'en aurois bien empêchée : il avoit beaucoup d'eſprit & d'imagination ; mais il avoit beſoin d'être conduit. Le bonhomme Neuſé, fort chagrin, comme le ſont ordinairement les Philoſophes contre les Gens d'affaires, à cauſe de leurs grands biens, louoit fort la Chambre de Juſtice ; & parmi ceux qui lui bleſſoient l'imagination, il me nommoit ſur-tout, parce qu'il avoit vu chez M. de la Rochefoucault une pendule de grand prix qui alloit ſix mois, laquelle m'appartenoit. Par conſéquent, il ne m'épargnoit pas dans ſes diſcours. Je ne manquois pas à l'applaudir, & à renchérir ſur tout ce qu'il diſoit, & même contre moi en particulier. Il me conta un jour, qu'un homme d'affaires qui l'avoit

cautionné pour une ferme qu'il tenoit de cinq cents livres ſeulement, avoit fait ſaiſir ſon troupeau, qui étoit ce qu'il avoit de plus cher au monde. Je lui demandai ſi cet homme n'avoit point été contraint de payer pour lui le prix de ſa ferme. Il en convint, & n'en blâma pas moins l'homme d'affaires. Comme je n'avois pas envie de le contredire en rien, je demeurois d'accord qu'il avoit grande raiſon.

Je retournai peu de jours après en Angoumois, où je recommençai la même vie que j'y avois menée. Je prenois autant de plaiſir à la chaſſe, que ſi je n'avois fait autre choſe pendant toute ma vie. M. de la Rochefoucault étant revenu en Augoumois, me dit que je ferois le ſalut de ſa Maiſon, ſi je voulois acheter ſa terre de Caheuzay, qui valoit dix mille & quelques livres de rente, me propoſant d'en jouir

ſous ſon nom, & de la prendre pour trois cents mille livres, parce que dans ce temps-là les terres ſe vendoient au denier trente. Il m'ajouta qu'il prendroit en payement quinze mille livres que je lui avois prêtées pour payer ſes dettes à Paris; qu'il ſouhaitoit extrêmement d'en acquitter une qu'il devoit à M. de Rouſſy, avec lequel il étoit brouillé. Que du ſurplus, il retireroit la terre de Saint-Clos, dependante de ſon Duché, qu'il avoit été obligé de vendre moyennant ſept mille livres, il y avoit quelques années. J'étois toujours ſi diſpoſé à faire ce qu'il ſouhaitoit, qu'il n'eut pas de peine à me faire conſentir à ſa propoſition. Dans ce temps-là, M. de Langlade, qui étoit alors tout-à-fait de mes amis, ayant un billet de moi de la ſomme de cent mille livres pour des affaires que je puis dire lui avoir procurées auprès de M. Fouquet, pen-

dant qu'il étoit en place, acheta une terre en Poitou, que je payai en retirant mon billet. Ainsi en peu de jours mes grands fonds se trouverent presque évanouis; & par-dessus cela, Madame Fouquet, qui avoit été transférée à Saintes, m'envoya un homme avec une lettre, par laquelle elle me prioit de lui envoyer 15000 livres dont elle avoit un extrême besoin, pour payer les dettes qu'elle avoit contractées en cette ville, & être en état de se rendre à Paris, pour solliciter le jugement du procès de son mari. Je passai le reste de l'année en Augoumois, de la même maniere que j'ai dit ci-devant.

Au commencement de l'année suivante, qui étoit 1663, encore que l'autorité du Roi fût beaucoup rétablie, M. Colbert, voyant qu'il y avoit de la difficulté à condamner M. Fouquet sur le péculat, ré-

ſolut de faire quelques exemples. M. Berrier me choiſit parmi tous les gens d'affaires pour commencer le premier à en ſervir, parce qu'il trouvoit beaucoup de plaiſir & d'utilité à faire les fonctions de ma charge avec la ſienne. Ayant donc été averti par un Prévôt du voiſinage de la Rochefoucault, qu'on lui avoit fait des propoſitions pour me prendre de la part de M. Berrier, je pris la réſolution de partir; mais ce ne fut pas ſans beaucoup de chagrin, parce que je menois une vie aſſez douce, & que je ne ſavois dans quel pays aller pour ne m'y pas ennuyer. Mes amis m'avoient mandé que la Chambre de Juſtice finiroit bientôt. Et comme on m'écrivoit encore la même choſe, ſans aucune certitude, je fis courir le bruit que j'allois en Eſpagne. Et un beau jour ſur le midi, je partis avec un de mes beaux-freres, nommé

mé de la Motte, un homme qui avoit ſoin de mes chevaux, un cuiſinier & un valet-de-chambre. Je feignis de prendre le chemin de Bordeaux; mais comme il falloit paſſer par la forêt de Bracogne, après y être entré, je tournai court pour aller coucher chez un autre M. de la Motte, qui étoit fort de mes amis, & qui a été depuis Lieutenant-Général. Le matin, comme je voulois partir, je le trouvai botté. Il me dit qu'il vouloit me conduire juſqu'à la dînée, & mena ſon valet avec lui. Il m'aſſura bientôt après qu'il ne me quitteroit point, que je ne fuſſe en lieu de ſûreté. Je lui fis bien des compliments à cette occaſion, en l'exhortant de ne pas s'en donner la peine. Mais comme c'étoit un homme d'eſprit & fort entendu, je me perſuadai que ſon amitié pour moi lui avoit fait prendre ce parti. Je le remerciai de

bon cœur de ſon attention. Nous prîmes notre chemin pour aller droit en Franche-Comté. Il me mena chez un nommé M. Dumont, qui étoit à M. le Prince, & qui avoit ſa maiſon à trois lieues de Dole. Il nous reçut avec beaucoup de témoignages d'amitié. Après y avoir demeuré quelques jours, M. Dumont ayant fait ſavoir à M. de Guitaut que j'étois dans ſa maiſon, ce dernier l'alla dire à M. le Prince, qui étoit à Dijon pour la tenue des Etats, qui devoient finir inceſſamment. S. A. lui ordonna auſſi-tôt de m'envoyer un homme, pour me dire de le venir voir. J'y fus ſept à huit jours, ſans que cela fût ſu que de très-peu de gens. Je reçus mille témoignages de ſa bonté; je lui confiai le deſſein que j'avois de faire un tour à Paris, où j'avois quelques affaires qui m'étoient de grande conſéquence. Il commença par

me dire qu'en l'état où étoit mon procès, qui devoit bientôt finir, il craignoit que je ne m'exposasse; mais qu'il pouvoit m'assurer que s'il m'arrivoit quelque chose, je pouvois compter qu'il n'y avoit rien qu'il ne fît pour me secourir. Je me mis donc en chemin le jour qu'il partit de Dijon, avec les deux Messieurs de la Motte, & mon valet-de-chambre, les autres étant retirés en Province chez M. Dumont, qui s'en retourna après m'avoir accompagné à Dijon. En arrivant à Paris à une heure de nuit, la premiere chose que j'appris, fut que l'on y avoit exposé mon portrait proche le May du Palais. Un homme à M. de la Rochefoucault, en qui j'avois toute confiance, s'offrit de l'aller détacher sur le champ. En effet, en moins d'une heure, il l'apporta où j'étois, & je trouvai qu'on ne s'étoit pas beaucoup attaché à la res-

ſemblance. Je ſuis bien-aiſe de me ſouvenir ici, qu'à mon retour d'Eſpagne, où j'avois été pour les affaires de M. le Prince, après avoir obtenu des lettres d'abolition, M. le Premier-Préſident, & M. de Harlay, pour lors Procureur-Général, les firent entériner au Parlement, à la ſollicitation de quelques-uns de mes amis, pendant que j'étois à Chantilly. Cela fut fait ſans aucune autre formalité; ce qui ne s'eſt jamais vu, & ne ſe verra peut-être plus. Je crois qu'ils ſe fonderent ſur ce que, depuis la condamnation, j'avois été employé avec les patentes du Roi, qui me déclaroit ſon Plénipotentiaire auprès de M. de Brunſwick. Le lendemain, lorſque la nuit fut venue, je fis avertir M. & Madame Dupleſſis de me faire tenir ouverte une porte de derriere dans la rue Guénegaud, qui entroit dans leur jardin, & les priai qu'il

n'y eût perſonne chez eux, parce que je voulois leur rendre viſite. Je mis dans ma poche une obligation en original que j'avois d'eux, de la ſomme de cent cinquante mille livres. Et étant entré dans l'appartement qui eſt ſur le jardin, je la tirai, en leur diſant que s'ils étoient interrogés, ils pouvoient jurer en toute ſûreté de conſcience, qu'ils ne me devoient rien, puiſque je la leur donnois de tout mon cœur. Enſuite je la brûlai, après leur avoir fait reconnoître leur ſignature. Il y eut une aſſez longue converſation entre nous, & beaucoup de proteſtations d'amitié. Le lendemain dans la journée, je donnai quelques autres petits ordres, & je repartis ſur le ſoir avec les trois perſonnes qui étoient venues avec moi. Nous marchâmes toute la nuit; & trois ou quatre jours après, nous arrivâmes à Gray, où nous trouvâmes M. le

Marquis d'Yenne, Gouverneur de la Franche-Comté, qui étoit fort de la connoiſſance de M. de la Motte, pour l'avoir ſouvent vu à Bruxelles, quand M. le Prince y étoit. Nous en reçûmes mille honnêtetés, & nous demeurâmes environ trois ſemaines ou un mois en ce pays-là. Etant allé à Beſançon pour voir le Saint Suaire, j'y rencontrai M. le Prince d'Aremberg avec lequel je fis un peu connoiſſance ; ce qui me fit plaiſir, parce que j'avois formé le deſſein d'aller à Bruxelles. En effet, je partis auſſi-tôt après, & nous allâmes à Bâle en Suiſſe. M. de la Motte donna un petit mémoire de la route qu'il falloit tenir, à celui qui avoit ſoin de mes chevaux, pour aller nous attendre à Vaure proche Bruxelles. Notre intention étant de nous embarquer ſur le Rhin, on nous dit qu'il falloit prendre deux petits bateaux fort longs

& fort étroits, qui ſont attachés enſemble. Nous nous embarquâmes le matin à ſix heures; nous arrivames de bonne heure à Strasbourg. La plus grande peine que me fit M. de la Motte qui ne m'avoit pas voulu quitter, quoique je fuſſe en toute ſûreté, étoit de ne vouloir jamais me dire en quels endroits il aimoit le mieux ſéjourner, & de quelle longueur nous devions faire nos journées, s'en remettant toujours à ce que je voudrois. Mais à la fin j'eus contentement à Bacharach, où nous mîmes pied à terre à la dînée, à cauſe de la réputation du bon vin, qu'en effet nous trouvâmes excellent. Nous avions fait notre compte d'y coucher ſeulement une nuit; mais notre hôte nous ayant dit ſur le ſoir, que ſi nous y voulions dîner le lendemain, il nous donneroit une belle carpe, M. de la Motte, pour cette fois, opina le premier à

demeurer, & le lendemain en la mangeant nous la trouvâmes ſi belle & ſi bonne, que nous louâmes fort notre hôte; ce qu'entendant il nous dit, que ſi nous voulions dîner le lendemain, il nous en donneroit une encore plus belle. M. de la Motte me regarda pour ſavoir ce que je voudrois; je lui déclarai qu'il y avoit aſſez long-temps que je parlois le premier, & que j'étois réſolu qu'il eût ſon tour pendant le reſte du voyage. Il me dit que puiſque je le voulois ainſi, il étoit d'avis de manger la ſeconde carpe : ce que nous fîmes. Nous avions ſéjourné un jour à Strasbourg : nous vîmes toutes les Villes qui étoient ſur la riviere; nous ſéjournâmes encore un jour à Mayence & deux à Cologne. Enfin nous allâmes à Utrecht, étant entrés du Rhin dans le canal qui nous y conduiſoit. En faiſant tous ces ſéjours, nous diſions

qu'apparemment nous apprendrions en arrivant à Amſterdam, que le procès de M. Fouquet avoit été jugé, parce que nos dernieres lettres nous marquoient que dans ce temps-là cette affaire devoit être finie. Mais par les lettres que j'y reçus, on me mandoit qu'il falloit encore plus de ſix ſemaines, à ce que l'on diſoit. J'y appris par des lettres d'Angoulême, que Madame la Princeſſe de Marſillac depuis mon arrivée, étoit acouchée d'un fils, qui eſt aujourd'hui M. de la Roche-guyon. Mes amis m'écrivirent ſur-tout que je me gardaſſe d'aller à Bruxelles, de crainte que cela ne donnât des ſoupçons, qui pourroient empêcher mon retour, & me conſeilloient d'attendre à Amſterdam l'événement de l'affaire de M. Fouquet. Nous y demeurâmes huit jours, où nous nous ennuyâmes fort. Nous fîmes peu de ſéjour à la Haye.

Nonobſtant toutes les remontrances que l'on m'avoit faites, nous allâmes à Anvers, & toujours par eau. Je me réſolus d'aller à Bruxelles, parce que, ſuivant ce que l'on m'écrivoit, on me remettoit encore à ſix ſemaines pour voir le jugement du procès qui ne finiſſoit point, & qu'ainſi j'irois faire un tour en Angleterre, de peur que l'on ne pût m'imputer le ſéjour de Bruxelles. Pour ſavoir de vive voix des nouvelles de Paris, je donnai rendez-vous à Cambray à une perſonne de mes amis. Enfin, M. de la Motte ayant appris là que quelques affaires l'obligeoient de s'en retourner, prit le parti d'aller à Paris. Dans ce temps-là, j'eus avis que quand même le procès de M. Fouquet feroit jugé, on ne ſauroit pas trop comment on pourroit faire pour parler de mon retour, & qu'apparemment M. Colbert voudroit une

groſſe ſomme d'argent. Ainſi je m'en allai à Bruxelles, où je trouvai M. de la Ferté, qui y étoit très-bien établi parmi ce qu'il y avoit de plus honnêtes gens. Il me préſenta à ceux qu'il connoiſſoit plus particulièrement. M. le Prince d'Aremberg, que j'avois vu à Bezançon, me fit toutes ſortes de proteſtations d'amitié, & me mena chez M. le Duc d'Arcs, où j'en reçus encore beaucoup: cela me fit prendre la réſolution d'y faire mon ſéjour, pendant tout le temps que je ne pouvois retourner en France. Néanmoins j'affectai de ne point faire la révérence à M. le Marquis de Caracenne, qui étoit pour lors Gouverneur des Pays-Bas, quoique j'y euſſe été invité par quelques-uns de ceux que j'avois vus, afin de pouvoir écrire à mes amis que j'avois en quelque façon profité de leurs remontrances. Je leur mandois en même-temps que je partois

pour l'Angleterre ; & que si je croyois pouvoir y être aussi-bien qu'à Bruxelles, je prendrois le parti d'y demeurer, croyant qu'ils y trouveroient moins d'inconvénient.

Je partis de Bruxelles pour me rendre en Angleterre : j'allai m'embarquer à Ostende. Dom Pedro Savale, qui en étoit Gouverneur, s'étoit trouvé à Bruxelles pendant mon petit séjour, & avoit vu les caresses qu'on m'y avoit faites. Il me reçut parfaitement bien, & n'oublia rien pour me marquer qu'il avoit quelque considération pour moi. Je me mis dans le paquet-bot pour aller à Douvres. A deux ou trois lieues au large, il nous prit un grand calme. Comme je souffrois beaucoup, j'obligeai les matelots à jetter en mer un petit esquif, qui n'avoit pas dix pieds de long ; & s'en étant embarqué deux dedans avec des rames, j'eus assez de peine à m'y pla-

cer; mais avant que j'euſſe fait deux lieues, il s'éleva un vent qui faiſoit de la peine à mes deux matelots, à cauſe des vagues qui commençoient à groſſir : ce qui me fit aſſez de peur, pour me faire répentir de mon entrepriſe. J'arrivai à terre cependant, où je trouvai M. de Saint-Evremont, à qui j'avois écrit, pour le prier de m'amener un carroſſe. Je n'eus pas ſitôt bu un verre de vin de Canarie, que je me trouvai guéri. M. de Saint-Evremont commença par me remercier de lui avoir ſauvé la Baſtille. (En effet, après qu'on eut mis le ſcellé chez Madame du Pleſſis-Bellievre, on y trouva une caſſette que Saint-Evremont lui avoit donnée à garder, dans laquelle il y avoit une copie de la lettre qu'il avoit faite en plaiſantant ſur l'entrevue de M. le Cardinal & de Dom Louis de Haro. Il faiſoit entendre par ſa lettre, que

Dom Louis de Haro faiſoit convenir le Cardinal de tout ce qu'il vouloit; & que lorſque M. le Cardinal vouloit s'en plaindre, comme il arrivoit quelquefois, Dom Louis de Haro lui diſoit : *Calla, calla, Signor, es por ſu bien*). Ayant ſu qu'on avoit donné ordre pour l'arrêter, je lui envoyai un homme en poſte pour l'en avertir, ſachant qu'il venoit dans le carroſſe de M. le Maréchal de Clairambault. Mon homme l'ayant joint dans la forêt d'Orléans, il mit pied à terre; & s'en étant allé faire un tour en Normandie, d'où il étoit, il paſſa auſſi-tôt en Angleterre, où il s'étoit aſſez bien accoutumé. Etant arrivé à Londres, il me mena loger chez le nommé Giraud, qui avoit été Cordelier en France, d'où il étoit venu avec une Religieuſe, & qui tenoit un fort bon cabaret. M. de Saint-Evremont commença par me mener chez le My-

lord Germain, à qui j'avois eu occaſion de faire plaiſir à Paris, ayant été chargé de lui donner de l'argent de la part de M. Fouquet pour la Reine-Mere, dont il conduiſoit la maiſon. Le Mylord me mena faire la révérence au Roi, à qui mon viſage n'étoit pas inconnu, ayant eu l'honneur de voir quelquefois Sa Majeſté en France. Elle me fit conter le ſujet de ma diſgrace, & me témoigna beaucoup d'amitié. Je reçus le même traitement du Duc d'Yorck. Je trouvai auſſi en ce pays-là le Mylord Craff, qui avoit été fort des amis de M. de la Rochefoucault à Paris, & à qui j'avois même prêté quelque argent qu'il m'avoit rendu depuis le rétabliſſement du Roi. Je fis connoiſſance avec Mylord Buquinkam, qui depuis s'adreſſa à moi à Paris, pour des propoſitions qu'il venoit faire au Roi, pour faire des cabales dans le Par-

lement d'Angleterre : ce qui fut fort goûté ; & pendant un eſpace de temps, il reçut beaucoup d'argent que je lui donnois à Paris, dans deux voyages qu'il y fit *incognito*. Je lui en envoyai même à Londres, que M. Colbert me faiſoit mettre entre les mains. Ces Meſſieurs que j'ai nommés, prenoient plaiſir à me faire le meilleur traitement qu'ils pouvoient. Ils nous donnoient ſouvent à manger, à M. de S. Evremont, à M. Benet & à moi. Mylord Hamilton, que j'avois vu auſſi en France, fut de ceux qui cherchoient à me faire plaiſir. Le Mylord Craff nous mena à une très-jolie maiſon de campagne qu'il avoit à dix milles de Londres, ſur le bord de la Tamiſe; (autrefois c'étoit une Chartreuſe). Pendant tout ce temps-là, je prenois grand ſoin de m'informer du Gouvernement d'Angleterre; ce que c'é-

toit

toit que ſon Parlement, & généralement de tout ce que je croyois m'être utile à quelque choſe. J'allois ſouvent faire ma cour au Roi dans le parc de Saint-James, où il faiſoit de grandes promenades, & où il avoit la bonté de me parler aſſez ſouvent. Sa Majeſté me fit l'honneur de me dire, qu'elle ſeroit bien-aiſe ſi je voulois établir mon ſéjour à Londres, juſqu'à ce que je puſſe retourner en France. Tous ces Meſſieurs m'en parlerent auſſi; mais comme je me défiois de pouvoir apprendre la langue, & encore plus d'y trouver la douceur que j'avois goûtée à Bruxelles, pendant le petit ſéjour que j'y avois fait, où les manieres approchent tellement de celles de Paris, que je n'y voyois preſque pas d'autre différence, que celle des viſages; d'ailleurs, la facilité que j'y avois eue d'y faire des amis, me fit prendre

le parti d'y retourner, toutefois après avoir fait des mémoires ſur tout ce qui avoit pu venir à ma connoiſſance en Angleterre, où je ſéjournai environ ſix ſemaines. J'y trouvai auſſi M. de Lépine qui avoit été à M. Fouquet, & le Sieur Vater, ſon maître-d'hôtel, qui prirent alors le parti de quitter Londres pour venir faire leur ſéjour à Bruxelles. Je pris la poſte pour m'en venir à Douvres, où je m'embarquai dans le paquet-bot, pour m'en retourner à Oſtende. Le vent ayant été fort contraire, je me trouvai encore plus mal que je ne l'avois été la premiere fois, & j'en fus malade pendant trois ſemaines. Etant de retour à Bruxelles, je me remis dans l'hôtellerie où j'avois déja logé, & l'on me donnoit à manger à table d'hôte, de même qu'à ceux qui étoient avec moi. J'appris par des gens de Paris qui m'étoient venus voir, que

plusieurs de mes amis me blâmoient fort du parti que j'avois pris de m'établir à Bruxelles, malgré les avis que l'on m'avoit donnés sur cela. Sous ce prétexte, ils blâmoient encore d'autres choses dans ma conduite; ce qui m'obligea d'écrire à Madame du Plessis, pour la prier de dire à la troupe, quand elle seroit assemblée, que je lui avois mandé que je priois Dieu qu'il me gardât de mes amis; & qu'à l'égard de mes ennemis, j'espérois que je m'en garantirois bien. M. de la Ferté continuoit à me donner beaucoup de marques d'amitié. Je fus bientôt dans le commerce de tout ce qu'il y avoit de gens de qualité. Cependant, je me proposai d'être un temps sans faire de liaisons particulieres; jusqu'à ce que j'eusse bien connu les personnes avec lesquelles je voulois me lier d'amitié, pour n'être pas obligé dans la suite de

les quitter. Je priai M. d'Aremberg de me présenter à M. le Marquis de Caracene, qui me fit assez d'honnêtetés. Mais peu de jours après, ayant su que je venois d'Angleterre, il me fit entrer dans son cabinet. Ayant donné ses audiences comme il avoit accoutumé, il me questionna beaucoup sur l'état où j'avois trouvé ce Royaume, & sur la maniere du gouvernement. Alors les Espagnols n'avoient point d'Envoyé à cette Cour, à cause de la disette d'argent où ils étoient aux Pays-Bas, qui étoit si grande, que je ne saurois la décrire. J'allois tous les jours à onze heures, comme les autres, faire ma cour, où j'étois très-bien reçu. Mais quelques jours après, M. de Caracene, ayant reçu une lettre de M. le Prince, qui me recommandoit à lui, il me traita avec distinction & confiance. Les deux maisons que je fréquentois par

préférence, pour m'attacher d'une liaiſon plus particuliere, furent celles de M. le Prince d'Aremberg, & de M. le Comte d'Arſchot, qui avoient épouſé des femmes d'un grand mérite; & je puis dire que l'amitié que nous contractâmes enſemble, dura juſqu'à la mort. M. le Duc d'Arſchot, frere de M. le Prince d'Aremberg, eut auſſi toujours beaucoup d'amitié pour moi. Je ne me donnois à eux tous que pour ce que j'étois. Quand il étoit queſtion d'en uſer ainſi, je parlois de la médiocrité de ma condition, comme j'ai fait depuis dans tous les pays où j'ai été; & je m'en ſuis bien trouvé à Bruxelles & ailleurs. J'allai faire un tour à Anvers, où je trouvai M. de la Fuye, qui étoit attaché à M. le Prince, & qui avoit une femme fort raiſonnable. Ils me donnerent un logement chez eux; & dans l'eſpace de ſept à huit jours que j'y

demeurai, ils me firent faire connoiſſance avec tout ce qu'il y avoit de gens diſtingués dans la ville, qui ſont la plupart Banquiers, & entre autres, avec M. de Palavicini, Génois, qui étoit d'une richeſſe immenſe, & qui vivoit très-frugalement.

Je paſſois tous mes hyvers à Bruxelles dans la même maiſon. Au printemps, M. le Duc d'Hanovre, depuis Duc de Zelle, y vint loger. Il avoit à ſa ſuite deux François, dont l'un, qui avoit été à M. le Cardinal de Retz, s'appelloit M. de Villiers, & l'autre M. de Beauregard, qui étoit beau-frere de M. Baltazard. Ils étoient tous deux fort honnêtes gens. Ils me firent bientôt connoître de M. le Duc de Zelle. Je fus aſſez heureux d'acquérir ſon amitié, ſi je l'oſe dire, & même un peu de confiance. M. le Marquis de Caſtel-Rodrigue devant venir en

qualité de Gouverneur des Pays-Bas, M. de Caracene alla du côté de Louvain au-devant de lui avec toute la Nobleſſe. M. le Duc d'Arſchot me donna une place dans ſon carroſſe, avec M. le Prince d'Aremberg, & M. le Comte de Furſtemberg, qui étoient de ſes amis & des miens. Les deux carroſſes s'étant rencontrés dans une pleine campagne, M. le Marquis de Caracene mit pied à terre; & ſuivi de tous ceux qui l'avoient accompagné, en très-grand nombre, il les préſenta à M. le Marquis de Caſtel-Rodrigue, en les lui nommant tous. Et quand ce fut à mon tour, il lui dit que j'étois un homme pour qui il falloit avoir beaucoup de ménagement.

Peu de temps après, M. le Duc d'Hanover m'écrivit pour me prier d'aller à la Haye. Ces Meſſieurs qui étoient auprès de lui, m'avoient dé-

ja inſtruit de la grandeur des Etats de ce Prince, & de la conſidération qu'il ſe pourroit donner, s'il vouloit ſe tourner du côté de l'ambition. Il avoit juſques-là accoutumé d'aller tous les ans à Veniſe, pour ſe divertir, & il y faiſoit une très-grande dépenſe, qui alloit fort à la ruine de ſon pays. Ils lui conſeillerent d'entrer avec moi en pourparler, ſur ce qu'il y auroit à faire pour le mettre ſur un autre pied qu'il n'avoit été juſqu'à préſent. En effet, il me parla, & me dit qu'il avoit une grande confiance en moi. Je n'eus pas de peine à lui faire comprendre que s'il avoit mené une certaine vie pendant ſa jeuneſſe, il étoit de la bienſéance qu'il changeât, & qu'il devoit penſer aux intérêts de ſa grandeur & de ſa fortune, comme il lui étoit aiſé de faire. Depuis ce moment, il m'a toujours honoré de ſa bonté & d'une

véritable confiance. Etant encore retourné à Bruxelles pour quelque temps, il m'envoya un courier pour me dire de venir le rejoindre ; c'étoit pour m'apprendre la mort de Monsieur son frere aîné : & que, suivant les dispositions de sa famille, l'état qu'il avoit possédé pendant sa vie, devoit passer à M. le Duc Jean-Fréderic, quoique son puîné. M'ayant exposé qu'il valoit cent mille écus plus que celui d'Hanovre, nous convînmes des mesures qu'il falloit prendre pour s'en rendre maître, & sur-tout de lever & entretenir des troupes. L'affaire réussit, & fut suivie d'un accommodement. Ainsi l'Etat de Zelle lui tomba en partage, en donnant quelque supplément à M. le Duc Jean-Fréderic, qui eut celui d'Hanovre.

Je m'en retournai à Bruxelles vers la fin de l'année 1664. Il y avoit déja long-temps que j'avois loué

une maiſon proche la Cour, dont je payois mille livres. Il y avoit un joli jardin ; la maiſon étoit fort commode, & raiſonnablement grande. Je l'avois ornée de meubles que j'avois fait venir de Paris, avec un ſervice de vermeil d'argent : j'y donnois ſouvent à manger. Je n'avois pour lors qu'un carroſſe & deux chevaux, que j'avois acheté de M. de la Ferté, quand il quitta Bruxelles ; mais j'avois quatre ou cinq chevaux de ſelle. J'allois très-ſouvent à la chaſſe du chevreuil avec M. le Prince d'Aremberg, qui avoit une meute, & quelquefois avec celui qui en avoit une entretenue par le Roi.

Fin du Tome premier.

DEC 10 1935